EX LIBRIS

Va petit libelle & suys ton destin
Fais le soir joyeulx & gay le matin

Bibliothèque publique
et universitaire
Genève

Membre de la Guilde du Livre

GE Bibliothèque publique et universitaire

1062017587

A

ZT 1098/66
Stevenson, Robert L*L'Ile au trésor /

R. L. STEVENSON

L'ILE AU TRESOR

LA GUILDE DU LIVRE LAUSANNE

Zt 1098/66

45/588

BIBLIOTHÈQUE DE SEVRES

BOIS GRAVÉS D'ÉDOUARD BAILLODS

Texte revu et corrigé d'après la traduction
d'Albert Savine et Albert Lieutaud, parue aux éditions Albin-Michel

PRÉFACE

MON PREMIER LIVRE

C'était loin d'être mon premier livre, car je ne suis pas seulement romancier.

Mais je sais à merveille que mon maître-payeur, le grand public, regarde avec indifférence, sinon avec aversion, tout ce que j'ai écrit quand ce n'est pas du roman.

S'il me réclame quelquefois, c'est sous le caractère qui lui est familier et qui m'est indélébile ; et quand on me demande de parler de mon premier livre, il n'est certes question dans le monde que de mon premier roman.

Tôt ou tard, d'une manière ou d'une autre, je devais fatalement écrire un roman.

Il semble inutile de demander pourquoi.

Les hommes sont nés avec des manies diverses.

Dès mon plus jeune âge, ce fut chez moi un goût de faire joujou avec des séries d'événements imaginaires et sitôt que je fus capable d'écrire, je devins l'ami des journalistes.

Dans un engouffrement de rames de papier, je fis imprimer le Rathillet, La Révolte de Pentland, Le Pardon du Roi (*ou* Park Whitehead), Edward Daven, Une Danse de Village, *et* Une Vendetta dans l'Ouest, *et*

c'est une consolation pour moi de me rappeler que ces rames ne sont plus que cendres rendues à la terre.

Je n'ai nommé que quelques-uns de mes essais malheureux, ceux seulement qui arrivèrent à un renom passable avant qu'ils fussent oubliés ; et même ainsi, ils couvrent une longue série d'années.

Rathillet *fut lancé avant mes quinze ans,* La Vendetta *quand j'en avais vingt-neuf; ce fut une suite de défaites qui se succédèrent sans relâche, jusqu'à ce que j'en eusse trente et un.*

J'avais écrit jusqu'alors de petits livres, de modestes essais et de courtes histoires; j'avais encaissé des coups et été payé pour mes travaux, pas assez toutefois pour me permettre de vivre de ma plume.

J'avais presque une réputation, j'étais un homme à succès; j'avais passé mes jours à m'échiner, et l'inanité de mon effort faisait quelquefois brûler mes joues de honte.

Je dépensais toute l'énergie d'un homme à cette besogne; encore ne pouvais-je gagner ma subsistance et un idéal non atteint brillait devant moi.

Bien que je m'y fusse essayé avec vigueur au moins dix ou douze fois, je n'avais pas encore écrit de roman.

Mes précieux ouvrages avaient tous débuté avec un certain élan, puis s'étaient inexorablement arrêtés comme la montre d'un écolier.

Je pouvais être comparé à un cricketer jouant depuis plusieurs années et qui n'aurait jamais fait un but.

Chacun peut écrire une nouvelle courte — une mauvaise, je pense — s'il a du métier, du papier et assez de temps disponible, mais nul ne peut par la seule volonté écrire un roman, même mauvais.

C'est la longueur qui tue.

Le romancier routiné peut tourner et retourner sa prose,

peiner en vain des jours sur son livre, et n'écrire que pour se fourvoyer.

Il n'en est pas ainsi du débutant.

La nature humaine a certains droits.

L'instinct de conservation empêche un homme qui n'est pas soutenu par la conscience d'une victoire antérieure, d'endurer les misères d'un travail littéraire peu apprécié au delà d'une période qui se mesure en semaines.

Il faut que quelque chose l'alimente d'espérance.

Le débutant doit avoir du souffle.

Une veine de chance doit l'encourager ; il doit être dans un de ces moments où les mots viennent et les phrases s'ordonnent d'elles-mêmes, même au début.

Et même quand il s'est mis en train, de quels regards terrifiés considère-t-il le chemin qui lui reste à parcourir jusqu'à ce que le livre soit terminé!

Car tant qu'invariablement la brise souffle, tant que la veine continue à le conduire, il pourra conserver ses mêmes qualités de style, ses marionnettes seront toujours vivantes, toujours fortes, toujours vigoureuses!

Je me souviens avoir considéré, en ce temps-là, tout roman en trois volumes avec une sorte de vénération, comme une prouesse, non pas, s'entend, littéraire, mais au moins d'endurance physique et morale digne du courage d'Ajax.

En cette heureuse année, je vins vivre avec mon père et ma mère à Kinnaird, au-dessus de Pitlochry.

Je foulai alors les rouges bruyères et escaladai les bois dorés.

L'air rude et pur de nos montagnes m'excitant, s'il ne m'inspirait pas, nous fîmes le projet, ma femme et moi, d'un volume de récits de fantômes, pour lequel elle écrivit L'Ombre sur le Lit; *je fabriquai pour ma part* Thrawn Janet *et une première ébauche de* Les Hommes joyeux.

J'aime mon air natal, mais lui ne m'aime pas; et cette délicieuse période se termina en un refroidissement, un vésicatoire et une émigration au Castleton de Braemar en passant par Strathardle et Glenshee.

Là, le vent souffla en tempête et il plut à proportion.

Mon air natal fut pire pour moi que l'ingratitude des hommes, et je dus me résoudre à passer une bonne période de temps confiné entre quatre murs dans une maison connue sous le nom lugubre de Cottage de feu miss Mac Gregor.

Et maintenant, admirez le signe du destin.

Un écolier passait ses vacances au Cottage de feu miss Mac Gregor; il était à la recherche de quelque plat de résistance pour son intellect.

Il n'avait aucune arrière-pensée de littérature.

L'art de Raphaël recevait ses suffrages volages, et avec l'aide d'une plume, d'encre, d'une boîte de couleurs à l'eau et d'un shilling, il eut bientôt fait d'une des pièces du logis une galerie de peinture.

Mon devoir le plus immédiat à l'égard de la galerie fut d'être un visiteur curieux; et quelquefois, pour me délasser, je rejoignais l'artiste (si on peut le qualifier ainsi) à son chevalet et passais l'après-midi avec lui, dans une généreuse émulation, à colorier des dessins.

Un jour, je fis la carte d'une île. C'était travaillé et, je crois, bellement colorié.

La forme en captiva mon admiration au delà de toute expression.

Elle comprenait des criques qui me plaisaient comme des sonnets ; inconscient de ma destinée, j'étiquetai mon œuvre L'Ile au Trésor.

On m'a dit qu'il y a des personnes qui ne se soucient pas des cartes ; j'ai peine à le comprendre.

Les noms, les formes des terrains boisés, les cours des routes et des rivières, les premiers pas préhistoriques de l'homme qu'on peut encore distinguer au haut d'une colline ou autour d'une vallée, les lacs et les gués, peut-être la pierre verticale ou le cercle druidique dans la bruyère, offrent un inépuisable fonds d'intérêt pour quelqu'un qui a des yeux pour voir ou la valeur de deux pence d'imagination pour comprendre.

Pas d'enfant qui ne s'en souvienne, en posant sa tête dans l'herbe et regardant la forêt sans bornes, qu'il voit grouillante de ses armées de fées.

Comme je contemplais dans cet esprit ma carte de l'Ile au Trésor, le caractère du livre commença à m'apparaître clairement entre des bois imaginaires. Les silhouettes bronzées et les armes brillantes de mes héros luttant et pourchassant un trésor sur ces quelques pouces carrés de ma carte émergèrent de lieux inespérés.

La première chose que je vis, c'est que j'avais quelques feuilles de papier devant moi et que j'écrivais une table de chapitres.

Combien souvent j'ai fait ainsi, et tout est venu à la suite! Cela semble être les éléments de succès pour ce genre d'entreprises.

Ce devait être une histoire pour la jeunesse : nul besoin donc de psychologie ou de belle littérature.

J'avais un gamin près de moi comme pierre de touche.

*J'étais incapable de manœuvrer un brick (comme l'*Hispaniola *en serait un), mais je pensais que je pourrais me tirer d'affaire et le faire voguer comme une goélette sans en éprouver une honte publique.*

J'eus alors une idée pour John Silver, de qui je me promis tout un trésor de plaisirs. Je me ferais de lui un ami qu'on admire (le lecteur, très vraisemblablement, le connaît et l'admire autant que moi). Je lui enlèverais toutes ses plus fines qualités et toutes ses plus hautes grâces de tempérament,

je ne lui laisserais que sa force, son courage, sa vivacité et son superbe caractère, et j'essaierais d'exprimer cela en termes appropriés à la culture d'un rude marin en suroît goudronné.

Semblable chirurgie psychique est, je pense, un chemin commun pour créer un caractère dans notre roman.

Peut-être même est-ce le seul.

Nous pouvons y incorporer la gracieuse figure qui nous a dit une centaine de mots hier au bord du chemin, mais la connaissons-nous ? Notre ami, avec son infinie diversité et flexibilité, nous le connaissons, mais pouvons-nous le décrire ?

Sur le premier, nous pouvons greffer des qualités secondaires et d'imagination, peut-être même des vices. Du second, couteau en main, nous devons tailler et réduire l'inutile arborescence de sa nature, mais le tronc et le peu de branches qui restent, nous devons au moins en être noblement sûrs.

Par une froide matinée de septembre, à côté d'un feu pétillant, et la pluie tambourinant sur ma fenêtre, je commençai le Cuisinier du Bord.

C'était le titre original.

J'ai entrepris, et fini, nombre d'autres livres, mais je ne peux pas me rappeler m'être attablé devant l'un de mes manuscrits avec plus de complaisance.

Cela ne tient pas du prodige, car « eaux volées sont douces », dit le proverbe.

J'arrive maintenant à un chapitre pénible.

Nul doute que le perroquet a appartenu à Robinson Crusoé.

J'en tiens peu de compte ; ce sont des bagatelles et des détails ; et aucun homme ne peut penser avoir un monopole de squelettes ou la spécialité de faire parler les oiseaux.

La palanque, m'a-t-on dit, est empruntée au capitaine Marryat [1].

[1] Dans *Masterman Ready*, traduit en français en 1841, sous le titre *Le Naufrage du Vaisseau « le Pacifique »*.

Cela peut être, je m'en soucie peu.

Ces utiles écrivains ont accompli le dire du poète ; en partant, ils ont laissé derrière eux la trace de leurs pas imprimés sur les sables du temps, trace que peut-être un autre... et je fus cet autre !

C'est ma dette à Washington Irving qui éveille mes scrupules, et avec justice, car je crois que le plagiat fut rarement poussé plus loin.

J'eus la chance de dépouiller les Contes d'un voyageur [1] *il y a quelques années, en vue d'une anthologie de prose narrative, et le livre m'inonda et me frappa.*

Billy Bones, son coffre, la compagnie dans la salle de l'auberge, tout l'esprit du livre et une bonne quantité des détails matériels de mes premiers chapitres, tous étaient la propriété de Washington Irving.

Mais je ne m'en souciais guère quand je m'assis près de mon feu où semblaient souffler les effluves du printemps d'une inspiration quelque peu terre à terre, ni non plus chaque jour, quand, après le lunch, je lisais à haute voix mon travail du matin à ma famille.

Il me semblait originel comme le péché ; il semblait m'appartenir comme mon œil droit.

J'avais compté sur mon gosse, je me trouvai en avoir deux dans mon auditoire.

Mon frère prit feu soudain avec tout le romantisme infantile de sa nature originale.

Les histoires, que chaque nuit de sa vie il se contait lui-même pour s'endormir, traitent perpétuellement de bateaux, d'auberges sur le bord des routes, de vieux matelots et de caboteurs avant l'ère de la vapeur.

Il n'a jamais fini un de ses romans !

[1] Les *Contes d'un Voyageur* ont été traduits en français dès 1825.

L'heureux homme n'avait pas besoin de les finir ! Mais, dans L'Ile au Trésor, *il reconnut quelque chose qui était apparenté à sa propre imagination : c'était sa manière de dépeindre ; et non seulement il écouta avec plaisir la lecture de mon chapitre quotidien, mais s'offrit lui-même à collaborer.*

Quand vint le passage où l'on saccage le coffre de Billy Bones, il doit avoir passé la plus grande partie du jour à préparer, sur le dos d'une enveloppe juridique, un inventaire de son contenu que je reproduisis exactement ; et c'est à sa requête personnelle que le nom de « Walrus » *fut attribué au vieux navire de Flint.*

Et maintenant, qui vient jouer le Deus ex machina ?

Le Dr Japp en personne, comme le prince déguisé qui doit baisser le rideau sur la paix et à l'heureuse apothéose du dernier acte ; car il apportait dans sa poche, non pas une corne ou un talisman, mais un éditeur.

Même la cruauté d'une famille unie recula devant l'extrême dureté d'infliger à notre hôte les bribes éparses du Cuisinier du Bord.

En même temps, nous ne voulions en aucune façon arrêter nos lectures ; et, en conséquence, l'histoire fut encore recommencée et solennellement relue au bénéfice du Dr Japp.

Depuis ce moment, j'ai en haute estime ses facultés de critique ; car, lorsqu'il nous quitta, il emportait dans sa valise le manuscrit pour le soumettre à son ami (depuis lors le mien), M. Henderson. Celui-ci l'accepta dans son périodique Pour les Jeunes.

Tout contribuait à m'encourager : sympathie, aide, et maintenant un engagement positif.

En outre, j'avais choisi le style le plus facile.

Comparez-le à celui des Hommes joyeux, *presque contemporain.*

Un lecteur pourra préférer le style de l'un, un autre celui de l'autre — c'est une affaire de goût, peut-être de prédispositions — mais nul connaisseur ne peut manquer de voir que l'un est plein de difficultés et l'autre beaucoup plus malaisé à soutenir.

Il semble qu'un homme de lettres expérimenté peut tenir la gageure de rédiger L'Ile au Trésor *à raison de plusieurs pages par jour et en gardant sa pipe allumée.*

Mais, hélas ! tel n'était pas mon cas.

Quinze jours je bûchai et écrivis quinze chapitres ; et puis, dans les premiers paragraphes du seizième, je perdis ignominieusement le fil.

Ma bouche était vide. Pas un mot de L'Ile au Trésor *ne résonnait dans ma poitrine, et les épreuves du début m'attendaient à la « Main et la Lance » !*

Puis, je les corrigeai, vivant la plupart du temps seul, déambulant sur la bruyère, à Weybridge, les matins humides d'automne, très satisfait de ce que j'avais fait et plus inquiet que je ne peux vous dire de ce qui me restait à faire.

J'avais trente et un ans.

J'étais chef de famille.

J'avais perdu la santé.

Je n'avais pas encore achevé mes études.

Je n'avais jamais gagné deux cents livres par an.

Mon père venait de faire paraître un livre qui fut un échec. Serait-ce pour moi un autre et dernier fiasco ?

J'étais ainsi très près du désespoir ; mais j'en fis résolument silence et, durant un voyage à Davos, où je passai l'hiver, je résolus de penser à d'autres choses et de m'enterrer dans les romans de M. du Boisgobey.

Arrivé à destination, je m'assis un matin avec abattement devant mon récit inachevé ; et voilà, il jaillit de moi comme une facile conversation. Dans un second flux de joyeux épan-

chement, toujours à raison d'un chapitre par jour, j'achevai L'Ile au Trésor.

Il fallait en faire une copie fidèle.

Ma femme était malade; des croyants seul restait l'écolier; John Addington Symonds (à qui, timidement, j'insinuai que j'avais pris des engagements) me regarda de travers.

Il désirait très ardemment alors que je traitasse des Caractères de Théophraste, tant vont loin au delà du raisonnable les jugements des hommes les plus savants. Symonds (à dire vrai) était peu porté à se prendre de sympathie pour une histoire de gosses.

Il avait l'esprit large.

C'était « un homme complet » s'il en est un ; mais le vrai nom de mon entreprise ne lui suggérait que l'idée de capitulations de conscience et de solécismes de style.

Hélas ! il n'était pas loin de la vérité !

L'Ile au Trésor — *ce fut M. Henderson qui effaça le premier titre,* Le Cuisinier du Bord — *parut, comme il convenait, dans le journal* Pour les Enfants, *parmi un ignoble mélange sans gravures qui n'attira pas la moindre attention.*

Je m'en souciai peu.

J'aimais le récit que j'avais écrit beaucoup pour la raison qui l'avait fait aimer à mon père dès le commencement.

C'était mon goût du pittoresque qui l'emportait.

Je n'étais pas peu orgueilleux également de John Silver; j'admirais alors ce mielleux et formidable aventurier.

Chose infiniment plus réjouissante, j'avais franchi une barrière, j'avais fini un roman et écrit le mot « Fin » sur mon manuscrit, comme je ne l'avais pas fait depuis La Révolte de Pentland, *alors que j'étais un jeune garçon de seize ans, même pas encore collégien.*

En vérité, il en était ainsi par un assemblage d'heureux hasards. Si le Dr Japp n'était pas venu nous rendre visite; si le récit n'avait pas jailli avec une singulière facilité, il aurait été abandonné comme ses prédécesseurs et aurait pris sans détours et sans regrets le chemin du feu. Les puristes pourront suggérer qu'il en aurait été mieux ainsi.

Je ne suis pas de cet avis.

Le roman semble avoir procuré beaucoup de plaisir et il a fourni (ou était un moyen de fournir) du feu, des aliments et du vin à une famille méritante à laquelle je prenais intérêt.

Je n'ai pas besoin de dire que je parle de la mienne.

Mais les aventures de L'Ile au Trésor *ne sont pas encore tout à fait finies.*

Je les avais écrites d'après la carte.

La carte était la principale partie de mon sujet. Par exemple, j'avais appelé un îlot « l'Ile du Squelette », ne sachant pas ce que je voulais dire, recherchant seulement le pittoresque immédiat, et c'est pour justifier ce nom que je fracturai la galerie de M. Poe et volai la Pointe de garcette Flint.

*Et, de la même manière, c'était uniquement parce que j'avais dessiné deux baies que l'*Hispaniola *dut faire ses randonnées sous la conduite d'Israël Hands.*

Le temps vint où une réédition fut décidée, et j'envoyai mon manuscrit avec la carte à M. M. Cassell.

Les épreuves vinrent, elles étaient corrigées, mais je ne sus rien de la carte.

J'écrivis et demandai, disant que je ne l'avais jamais reçue, et restai consterné.

C'est une chose de dessiner une carte au hasard; d'établir une échelle dans un de ses angles à l'aventure et d'écrire une histoire sur ce qui est ainsi préétabli.

C'en est tout à fait une autre d'avoir à examiner un livre entier, de faire un inventaire de toutes les allusions qu'il contient et, avec un compas, de dessiner avec beaucoup de peine une carte pour se conformer aux données.

Je le fis ; et la carte fut une seconde fois dessinée dans le bureau de mon père, avec embellissements de baleines soufflant et de vaisseaux voguant ; mon père lui-même apporta le concours de la dextérité qu'il avait obtenue dans diverses contrées et contrefit avec soin la signature du capitaine Flint et les indications nautiques de Billy Bones.

Mais, d'une façon ou d'une autre, ce ne fut jamais mon Ile au Trésor.

J'ai dit que la carte était pour moi le principal de l'intrigue.

Je dois aussi dire qu'elle en était tout le sujet.

Quelques ressouvenirs de Poe, de de Foe et de Washington Irving, un exemplaire des Boucaniers de Johnson, *le nom du « Coffre de l'Homme mort » de* A la fin *de Kingsley, quelques descriptions de canotage sur les hautes mers et la carte elle-même, avec son infinie, son éloquente suggestion, cela composait entièrement mes matériaux.*

Il est peut-être rare qu'une carte figure de façon aussi suivie dans un roman, si importante qu'elle y soit.

L'auteur doit connaître les côtes de son pays, ou réelles ou imaginaires ; il doit les connaître comme sa main.

Les distances, les points de la boussole, la direction du levant, la marche de la lune seront établis sans hésitation.

Et combien troublante est la lune! J'en suis arrivé à discuter sur la lune dans le Prince Otto, *et ainsi, aussitôt que cela me fut signalé, j'adoptai une précaution que je recommande aux autres : je n'écris jamais maintenant sans un almanach.*

Avec un almanach, la carte du pays et le plan de chaque

maison, ou consigné sur papier ou immédiatement saisi par la pensée, on peut espérer éviter quelques-unes des plus grosses erreurs possibles.

La carte devant soi, on permettra difficilement au soleil de se coucher à l'est, comme cela arrive dans L'Antiquaire.

L'almanach en main, on permettra difficilement à deux chevaux, voyageant pour l'affaire la plus urgente, de mettre six jours, depuis trois heures du lundi matin jusque tard dans la nuit du samedi, pour faire un voyage de quatre-vingt-dix à cent milles avant que la semaine soit terminée, et aux mêmes chevaux de couvrir cinquante milles par jour, comme on peut le lire tout au long de l'inimitable roman de Rob Roy.

Et il est certainement bien, quoique ce soit loin d'être nécessaire, d'éviter semblables « bûches ». Mais mon système — ma superstition, si vous voulez — est que celui qui est plein de foi dans sa carte la consulte et tire d'elle son inspiration, journellement et à toute heure, y gagne un soutien positif et non pas une simple immunité contre les accidents.

Le roman y prend racine; il pousse dans ce sol; il a une carcasse qui est à lui, derrière les mots.

Il n'en ira que mieux si la contrée est réelle, si l'auteur en a parcouru chaque pied et connaît chaque borne des routes! Mais, même dans des sites imaginaires, il fera bien, dès le commencement, de se procurer une carte.

En l'étudiant, des rapports apparaîtront auxquels il n'avait pas pensé; il découvrira, visibles bien qu'insoupçonnées, pistes et empreintes pour ses messagers.

Même une carte qui n'est pas un plan complet, comme c'était le cas pour L'Ile au Trésor, *sera une mine de suggestions.*

Robert-Louis Stevenson.

A L'ACHETEUR HÉSITANT

Si des marins
Les contes et refrains,
Tempêtes, aventures,
Par chaleurs ou par froidures,
Goélettes, îles, et marins abandonnés,
Corsaires et trésors cachés ;

Si tout ancien roman, redit
Dans le style d'autrefois,
Peut plaire encore
Aux jeunes gens instruits de nos jours,
Comme il me plaisait jadis,

Eh bien, soit ! Ecoutez. Sinon,
Si la jeunesse studieuse
Oublie ses goûts d'autrefois :
Kingston, Ballantyne le brave,

Cooper des flots et des bois,
Ainsi soit-il ! Et s'il le faut
Mes pirates et moi bientôt
Nous partagerons leur tombeau.

R. L. STEVENSON.

LIVRE PREMIER

LE VIEUX BOUCANIER

I

LE VIEUX BOUCANIER DE L'« AMIRAL BENBOW »

Le squire Trelawney, le docteur Livesey, et ces autres messieurs m'ayant demandé d'écrire en grand détail, du commencement à la fin, l'histoire de l'Ile au Trésor, sans rien tenir caché que la position de l'île, et cela seulement parce qu'il y reste encore quelque partie du trésor, je prends la plume en l'an de grâce 17.., et me reporte à l'époque où mon père tenait l'auberge de l'« Amiral Benbow », et où le vieux marin bronzé et balafré vint pour la première fois loger sous notre toit.

Je me le rappelle comme si c'était hier, arrivant sans hâte à la porte de l'auberge, son coffre de bord derrière lui sur une brouette; un homme grand, fort, lourd, au teint hâlé, la queue de sa perruque comme goudronnée tombant sur les épaules de son habit bleu taché; ses mains rugueuses et couturées, aux ongles noirs cassés; et, sur sa joue, une balafre d'un blanc sale et livide.

Je me le rappelle, faisant des yeux le tour de la

baie, tout en sifflotant, puis entonnant cette vieille chanson de marin qu'il chanta si souvent par la suite :

Quinze hommes sur le coffre du mort
Yo, ho, ho, et une bouteille de rhum!

avec cette vieille voix haute et chevrotante qui semblait s'être rythmée et brisée aux barres de cabestan.

Puis, il frappa à la porte avec un bâton qui ressemblait à un anspect.

Lorsque mon père parut, il demanda d'un ton brusque un verre de rhum.

Quand on le lui eut apporté, il le but lentement, en connaisseur, s'attardant sur le goût, continuant à regarder autour de lui les falaises et notre enseigne.

— Cette baie est d'accès commode, dit-il enfin, et ce cabaret est agréablement situé. Beaucoup de monde, camarade ?

Mon père lui répondit que non, très peu de monde, malheureusement.

— Eh bien, alors, dit-il, c'est ce qu'il me faut. Camarade! cria-t-il à l'homme qui poussait la brouette, viens accoster ici et monte mon coffre. Je vais rester ici quelque temps, continua-t-il. Je suis un homme simple, du rhum, du lard et des œufs, voilà ce que je veux, et cette falaise là-haut pour voir passer les bateaux. Comment m'appeler ? Vous pouvez m'appeler capitaine. Oh! je vois ce qui vous préoccupe, voilà!

Et il jeta trois ou quatre pièces d'or sur le comptoir.

— Vous n'aurez qu'à me dire quand j'aurai dépensé tout ça, reprit-il avec un ton féroce de commandement.

Et en effet, malgré sa mise négligée et la grossièreté de son langage, il n'avait rien des apparences d'un homme qui navigue à l'avant[1], mais on l'aurait plutôt pris pour un second ou un capitaine, habitué à être obéi ou à cogner.

L'homme qui poussait la brouette nous dit que la malle-poste l'avait amené la veille au matin au « Royal George », qu'il s'était informé des auberges situées le long de la côte, et que la nôtre lui ayant été recommandée, je suppose, et indiquée comme étant isolée, il l'avait choisie parmi les autres pour venir y résider.

Et ce fut tout ce que nous pûmes apprendre sur notre hôte.

C'était un homme très silencieux d'ordinaire.

Toute la journée, il flânait autour de la baie, ou sur les falaises, avec un télescope de cuivre.

Toute la soirée, il restait assis dans un coin de la salle, à côté du feu, et il buvait des grogs au rhum, très forts.

Il ne répondait pas, généralement, quand on lui parlait; il levait seulement soudain des yeux furieux, en soufflant par le nez comme une sirène d'alarme, et bientôt nous apprîmes, de même que les gens qui venaient chez nous, à lui laisser la paix.

Chaque jour, en revenant de sa promenade, il demandait si quelque marin avait passé sur la route. Nous pensions, tout d'abord, qu'il posait cette question parce qu'il aurait voulu retrouver la société de ses pareils, mais nous pûmes bientôt comprendre qu'il était, au contraire, désireux de les éviter. Lorsqu'un

[1] Simple matelot.

marin descendait à l'« Amiral Benbow » (comme le faisaient parfois ceux qui, par la route de la côte, gagnaient Bristol), il l'observait à travers le rideau de la porte vitrée avant d'entrer dans la salle; et on était sûr qu'il resterait silencieux comme une souris tant que l'autre serait présent.

Pour moi, tout au moins, il n'y avait pas de secret là-dessous, car je partageais, en quelque sorte, ses alarmes.

Il m'avait un jour pris à part et m'avait promis une pièce d'argent de quatre pence le premier de chaque mois, si je voulais seulement ouvrir l'œil pour lui signaler un marin unijambiste aussitôt que je l'apercevrais.

Assez souvent, quand le premier du mois arrivait, et que je m'adressais à lui pour mon salaire, il se contentait de me foudroyer du regard, en soufflant avec force par le nez, et en me faisant baisser les yeux; mais avant que la semaine fût écoulée, il avait réfléchi et il m'apportait ma pièce de quatre pence, en me répétant l'ordre de veiller au marin unijambiste.

Combien ce personnage hantait mes rêves, je n'ai pas besoin de vous le dire.

Pendant les nuits de tempête, quand le vent secouait les quatre coins de la maison, que la houle mugissait le long de la baie et sur les falaises, je le voyais sous mille formes, et avec mille expressions diaboliques. Tantôt la jambe était coupée au genou, tantôt à la hanche, tantôt c'était une sorte de créature monstrueuse qui n'avait jamais eu qu'une seule jambe, au milieu du corps.

Le voir sauter, courir et me poursuivre par-dessus haies et fossés était le pire de mes cauchemars.

Et ma pièce mensuelle de quatre pence était payée cher par ces abominables hallucinations.

Mais tout en étant terrifié par l'idée du marin unijambiste, j'avais beaucoup moins peur du capitaine lui-même que tous ceux qui le connaissaient.

Il y avait des nuits où il prenait beaucoup plus de grog au rhum que sa tête n'en pouvait supporter.

Parfois, il s'asseyait alors et chantait de vieilles et sauvages chansons de mer, sans se soucier de personne, mais d'autres fois, il commandait des verres pour tout le monde, et il forçait la compagnie tremblante à écouter ses histoires, ou à répéter en chœur ses refrains. Souvent, j'ai entendu la maison secouée par « Yo, ho, ho, et une bouteille de rhum! » tous les voisins chantant comme s'il y allait de leur vie, avec une frayeur mortelle, chacun hurlant plus fort que l'autre, pour éviter d'être remarqué, car dans ces moments, il était un compagnon des plus tyranniques.

Il claquait sa main sur la table pour obtenir un silence complet.

Il pouvait entrer dans une violente colère sur une simple question, ou quelquefois parce qu'on n'en posait pas, jugeant qu'on n'écoutait pas son histoire.

Il ne permettait pas davantage que quiconque quittât l'auberge, avant que l'ivresse lui eût imposé le besoin de dormir et qu'il eût été se coucher en titubant.

Ses histoires terrifiaient les gens par-dessus tout.

C'étaient d'affreuses histoires de pendaisons, de trappes qui retombaient, de tempêtes en mer, de l'île de la Tortue, d'actions insensées et de sites sauvages du continent espagnol.

D'après ses propres récits, il avait dû passer son

existence parmi les hommes les plus mauvais à qui Dieu permette de vivre sur mer, et le langage qu'il employait pour dire ces histoires choquait nos simples paysans presque autant que les crimes qu'il racontait.

Mon père disait toujours que ce serait la ruine de l'auberge, car les gens cesseraient bientôt d'y venir pour éviter d'y être tyrannisés, humiliés et envoyés au lit tout tremblants.

Mais j'estime plutôt que sa présence nous faisait du bien.

Les gens étaient effrayés sur le moment, mais quand ils y pensaient ensuite, cela ne leur déplaisait pas; il y avait même un groupe de jeunes gens qui affectaient de l'admirer, le qualifiaient de vrai loup de mer, de véritable marin, et autres noms du même genre, disant qu'il était de ces hommes qui ont rendu l'Angleterre si redoutable sur mer.

En un sens, cependant, il fut bien près de nous ruiner, car il continua de rester chez nous des semaines, puis des mois, si bien que tout l'argent qu'il avait donné était épuisé depuis longtemps et mon père n'avait jamais trouvé assez de courage pour en exiger davantage.

Risquait-il une allusion, le capitaine soufflait du nez avec tant de force qu'on eût dit qu'il rugissait, et mon père s'empressait de sortir de la salle.

Je l'ai vu se tordre les mains de dépit après l'un de ses échecs et je suis sûr que le tourment et la terreur dans lesquels il vivait ont grandement hâté sa fin malheureuse et prématurée.

Pendant tout le temps qu'il demeura chez nous, le capitaine n'apporta aucun changement dans sa mise, à part des bas qu'il acheta à un colporteur.

Une des ailes relevées de son tricorne étant tombée, il la laissa pendre à partir de ce jour-là, bien que ce fût très ennuyeux quand il faisait du vent.

Je me rappelle l'aspect de son habit; il le rafistolait lui-même en haut dans sa chambre et il finit par être entièrement bigarré de pièces.

Il n'écrivait jamais et ne recevait aucune lettre.

Il ne parlait à personne, sauf aux voisins et c'était principalement lorsqu'il avait pris trop de rhum.

Quant au coffre de bord, nul d'entre nous ne l'avait jamais vu ouvert.

Il trouva une seule fois quelqu'un qui lui tînt tête, et c'était vers la fin de la vie de mon pauvre père, alors qu'il souffrait terriblement de la maladie qui l'emporta.

Le docteur Livesey vint dans l'après-midi, pour voir le patient.

Il se fit servir par ma mère un peu de nourriture, et il alla ensuite dans la salle fumer une pipe en attendant qu'on ramène son cheval du hameau, car nous n'avions pas d'écurie à la vieille auberge de l'« Amiral Benbow ».

J'entrai derrière lui et je me souviens avoir remarqué le contraste que présentait le docteur net et pimpant, avec sa perruque blanche comme la neige, ses yeux noirs et brillants et ses façons agréables, auprès de nos paysans lourdauds et surtout de notre pirate, grossier, sale et laid comme un épouvantail, assis, les coudes sur la table.

Le capitaine se mit soudain à entonner son éternelle chanson :

Quinze hommes sur le coffre du mort
Yo, ho, ho, et une bouteille de rhum!
Le rhum et le diable ont emporté les autres
Yo, ho, ho, et une bouteille de rhum!

D'abord, j'avais supposé que le « coffre du mort » devait être son grand coffre qu'il avait fait monter là-haut dans sa chambre et cette pensée s'était souvent, dans mes cauchemars, mêlée à celle du marin unijambiste.

Mais, depuis longtemps, nous avions tous cessé de prêter grande attention à la chanson.

Elle n'était neuve pour personne ce soir-là, sauf pour le docteur Livesey, sur lequel j'observai qu'elle ne produisait pas un effet agréable, car il leva à un certain moment les yeux avec colère avant de continuer à parler au vieux Taylor, le jardinier, auquel il expliquait un nouveau traitement des rhumatismes.

Pendant ce temps, le capitaine s'animait à son propre chant, et laissa enfin tomber sa main à plat sur la table, ce qui était sa manière, connue de nous tous, de réclamer le silence.

Les voix se turent sur-le-champ, toutes sauf celle du docteur Livesey, qui continua à parler gentiment et avec bienveillance, en tirant sur sa pipe tous les deux ou trois mots.

Le capitaine le fixa un moment, frappa de nouveau sur la table, le regarda plus fixement encore, et finit par crier, avec un affreux juron :

— Silence, là-bas, dans l'entrepont.

— C'est à moi que vous parlez, monsieur? demanda le docteur.

Et comme le grossier personnage, avec un nouveau juron, lui répondait affirmativement :

— Je n'ai qu'une chose à vous dire, monsieur, répondit le docteur, c'est que, si vous continuez à boire du rhum, le monde sera bientôt débarrassé d'un sale coquin!

La colère du vieux bandit fut affreuse.

Il se leva d'un bond, sortit un couteau de matelot qu'il ouvrit et, le montrant ouvert sur la paume de sa main, menaça de clouer le docteur au mur.

Le docteur ne sourcilla pas.

Il continua à parler à l'ivrogne, par-dessus son épaule, avec le même ton de voix, assez haut pour que tout le monde pût entendre, mais parfaitement calme et ferme.

— Si vous ne remettez pas à l'instant ce couteau dans votre poche, je vous donne ma parole que je vous ferai pendre aux prochaines assises.

Tous deux se défièrent du regard, mais bientôt le capitaine baissa les yeux, remit son arme dans sa poche et reprit sa chaise en grognant comme un chien battu.

— Et maintenant, continua le docteur, que je sais, monsieur, qu'il y a dans mon district un homme tel que vous, vous pouvez compter que j'aurai l'œil sur vous jour et nuit. Je ne suis pas seulement docteur, mais aussi magistrat, et si j'entends à votre sujet la moindre plainte, ne fût-ce que pour une grossièreté comme celle de ce soir, je prendrai des mesures pour vous faire arrêter et chasser d'ici. Tenez-vous-le pour dit.

Bientôt après, le cheval du docteur Livesey était à la porte, le docteur l'enfourcha et partit; mais le capitaine se tint tranquille ce soir-là, et beaucoup d'autres soirs encore.

II

CHIEN NOIR PARAIT ET DISPARAIT

Ce fut peu de temps après que se produisit le premier des événements mystérieux qui nous débarrassèrent de la présence du capitaine, mais non, comme on le verra, de ses effets.

Il faisait un hiver froid et piquant, avec de fortes et longues gelées, de violentes tempêtes; il fut évident dès le début que mon pauvre père avait peu de chance de voir le printemps.

Il baissait de jour en jour, et ma mère et moi avions toute la besogne de l'auberge sur les bras, ce qui occupait tout notre temps sans nous en laisser pour notre désagréable client.

C'était un matin de janvier, de très bonne heure, un matin piquant et glacial, la baie toute blanche de givre, l'eau clapotant doucement sur les pierres, le soleil encore bas, touchant seulement les crêtes et brillant au loin vers la mer.

Le capitaine s'était levé plus tôt que d'habitude.

Il s'en alla vers le rivage, son coutelas pendant sous les larges pans de son habit bleu, son télescope de

cuivre sous le bras, son tricorne rejeté sur sa nuque. Je me souviens que sa respiration faisait dans son sillage une sorte de fumée tandis qu'il s'éloignait, et le dernier son que j'entendis de lui, lorsqu'il disparut derrière le gros rocher, fut comme un retentissant ronflement d'indignation, comme s'il s'adressait encore au docteur Livesey.

Ma mère était en haut auprès de mon père et je préparais la table du déjeuner en attendant le retour du capitaine lorsque la porte de la salle s'ouvrit.

Un homme que je voyais pour la première fois entra.

C'était un individu pâle et blême. Il lui manquait deux doigts à la main gauche et, bien qu'il portât un coutelas, il ne ressemblait pas beaucoup à un soldat.

Je guettais toujours attentivement la venue de marins à une ou à deux jambes, et je me rappelle que celui-ci m'intrigua. Il ne ressemblait pas à un matelot; il y avait pourtant en lui quelque chose qui rappelait le marin.

Je lui demandai ce que je devais lui servir, il répondit qu'il voulait du rhum, mais comme je sortais de la salle pour aller en chercher, il s'assit sur une table et me fit signe d'approcher.

Je m'arrêtai, ma serviette à la main.

— Viens ici, fiston, dit-il. Viens ici plus près.

Je fis un pas vers lui.

— Cette table est-elle pour mon camarade Bill? demanda-t-il avec un sourire grimaçant.

Je lui dis que je ne connaissais pas son camarade Bill et que cette table était réservée à quelqu'un demeurant dans la maison et qu'on appelait le capitaine.

— Bon, dit-il; mon camarade Bill peut tout aussi

bien s'appeler le capitaine, c'est très possible. Il a une balafre sur la joue et c'est un homme très agréable, surtout quand il a bu, mon camarade Bill. Je te dirai, pour te renseigner, que ton capitaine a une balafre sur la joue et j'ajouterai, si tu veux, que c'est sur la joue droite. Ah! très bien! Je te le disais. Alors, est-ce que mon camarade Bill est ici dans cette maison ?

Je lui dis qu'il était sorti.

— Par où, fiston ? Par où est-il allé ?

Et quand je lui eus montré le rocher et dit que le capitaine allait probablement revenir dans peu de temps, et que j'eus répondu encore à quelques autres questions :

— Ah! dit-il, mon camarade Bill en aura autant de plaisir que de boire un coup.

L'expression de son visage, en disant ces mots, n'était rien moins que rassurante et j'avais mes raisons pour penser que l'étranger se trompait, même s'il parlait sérieusement. Mais après tout cela ne me regardait pas et, de plus, il était difficile de savoir quel parti prendre.

L'étranger resta à l'intérieur de l'auberge, près de la porte d'entrée, les regards fixés sur le tournant comme un chat qui guette une souris.

A un certain moment, je sortis moi-même sur la route, mais il me rappela immédiatement, et comme je n'obéissais pas assez vite selon lui, un changement des plus horribles s'opéra sur sa face blême : il m'ordonna de rentrer, avec un juron qui me fit sursauter.

Dès que je fus revenu, il reprit ses manières.

Moitié me flattant, moitié ricanant, il me tapa sur l'épaule en disant que j'étais un bon garçon et qu'il se sentait pour moi de la sympathie.

— J'ai aussi un fils, dit-il, qui te ressemble comme un frère, et il est l'orgueil de mon cœur. Mais l'essentiel pour les garçons, c'est la discipline, fiston, la discipline! Ainsi, si tu avais navigué avec Bill, tu ne serais pas resté là pour te faire dire deux fois une chose; ah non! Ce n'était pas l'habitude avec Bill, ni avec ceux qui ont navigué en sa compagnie ! Et maintenant, pas d'erreur! voici mon camarade Bill avec une longue-vue sous le bras, le cher vieil ami. Tu vas rentrer avec moi dans la salle, fiston, nous nous mettrons derrière la porte et nous ferons à Bill une petite surprise... ce cher ami!

En parlant ainsi, l'étranger m'attira dans la salle, me plaça derrière lui dans un coin, de manière à être tous deux cachés par la porte ouverte.

J'étais très inquiet et alarmé, comme vous pouvez le croire, et mes craintes augmentèrent en observant que l'étranger était certainement effrayé lui-même.

Il dégagea la poignée de son coutelas, desserra la lame dans le fourreau, et tout le temps que dura notre attente, il ne cessa d'avaler comme s'il avait un crapaud dans la gorge.

Enfin, le capitaine entra, claqua la porte derrière lui sans regarder à droite ni à gauche, et traversa la pièce en marchant droit vers la table où son déjeuner l'attendait.

— Bill! lança l'étranger d'une voix qu'il me parut s'efforcer de rendre forte et assurée.

Le capitaine pivota sur ses talons et nous fit face.

Toute couleur disparut de son visage.

Son nez même était bleu.

Il avait le regard d'un homme qui voit un spectre, ou le diable, ou quelque chose de pire si c'est possible,

et, ma parole, j'eus pitié de lui en le voyant tout à coup si vieux et si misérable.

— Allons, Bill, tu me reconnais, tu reconnais sûrement un vieux camarade de bord.

Le capitaine respira avec effort.

— Chien Noir! dit-il.

— Et qui d'autre ? répondit l'étranger, prenant de l'assurance... Chien Noir lui-même qui vient voir son vieux camarade Bill à l'auberge de l'« Amiral Benbow ». Ah! Bill, Bill, nous en avons eu des aventures tous les deux depuis que j'ai perdu ces deux griffes, dit-il en exhibant sa main mutilée.

— Allons, écoute, dit le capitaine, tu m'as dénicé... Me voici, à présent! Parle, qu'y a-t-il ?

— Je te reconnais là, Bill, répondit Chien Noir, tu comprends tout de suite. Je vais demander un verre de rhum à ce cher enfant que voilà et qui m'est si sympathique; nous allons nous asseoir, si tu veux, et parler franc, comme deux vieux camarades de bord.

Lorsque je rapportai le rhum, ils étaient assis en face l'un de l'autre à la table de déjeuner du capitaine, Chien Noir tout près de la porte, assis obliquement, de façon à avoir un œil sur son ancien camarade, et l'autre, pensai-je, sur la ligne de retraite.

Il m'ordonna de sortir et de laisser la porte grande ouverte.

— Je ne veux pas d'oreille au trou de la serrure, fiston, dit-il.

Je les laissai donc ensemble et j'allai dans le bar.

Pendant longtemps, bien que je fisse certainement tout mon possible pour écouter, je n'entendis rien qu'une conversation à voix basse, mais peu à peu les

voix s'élevèrent et je pus saisir un mot ou deux, surtout des jurons, lancés par le capitaine.

— Non, non, non, non, et que ce soit fini, criait-il.

Puis j'entendis :

— S'il faut être pendu, on sera pendu, voilà ce que je dis!

Tout à coup, il y eut une terrible explosion de jurons et d'autres bruits.

La chaise et la table furent renversées.

Un cliquetis d'acier suivit, puis un cri de douleur; l'instant d'après je vis Chien Noir en pleine fuite poursuivi furieusement par le capitaine, tous deux le coutelas à la main, le premier perdant son sang par l'épaule gauche.

Arrivé à la porte, le capitaine asséna au fugitif un dernier coup formidable qui l'aurait certainement fendu jusqu'à l'échine s'il n'avait pas été arrêté par notre massive enseigne de l'« Amiral Benbow ». La brèche se voit encore aujourd'hui dans l'encadrement.

Ce coup mit fin à la bataille.

Aussitôt dehors, Chien Noir, malgré sa blessure, détala avec une agilité merveilleuse et disparut derrière la colline en une demi-minute.

Le capitaine, pour sa part, demeura comme hébété devant l'enseigne. Il se passa alors plusieurs fois la main sur les yeux et finit par rentrer dans la maison.

— Jim, dit-il, du rhum.

Et, en parlant, il chancelait un peu, s'appuyant d'une main contre le mur.

— Etes-vous blessé? m'écriai-je.

— Du rhum! répéta-t-il. Il faut que je parte d'ici. Du rhum! du rhum!

Je courus pour en chercher, mais j'étais complètement bouleversé par ce qui venait de se passer; je brisai un verre, tordis un robinet, et tandis que je perdais ainsi la tête, j'entendis le bruit d'une chute dans la salle; j'y courus et trouvai le capitaine étendu de tout son long sur le plancher.

Au même moment, ma mère, alarmée par les cris et le bruit de la lutte, descendait l'escalier en courant pour venir à mon aide.

A nous deux, nous lui soulevâmes la tête.

Il respirait bruyamment; mais ses yeux étaient fermés et son visage, d'une couleur hideuse.

— Mon Dieu! Mon Dieu! s'écria ma mère. Quelle fatalité pour notre maison! Et ton pauvre père malade!

En attendant, nous n'avions pas la moindre idée de ce qu'il convenait de faire pour secourir le capitaine et nous étions persuadés qu'il avait reçu un coup mortel dans sa rixe avec l'étranger.

J'apportai le rhum, que j'essayai de lui verser dans la gorge, mais ses dents étaient serrées et ses mâchoires contractées comme un étau.

Ce fut pour nous un soulagement de voir la porte s'ouvrir et le docteur Livesey entrer, venu pour visiter mon père.

— Oh! docteur, m'écriai-je. Que faire? Où est-il blessé?

— Blessé? quelle bêtise! dit le docteur. Pas plus blessé que vous ou moi. Cet homme a eu une attaque, comme je l'avais prévu. Allez, madame Hawkins, remontez vite auprès de votre mari et, si possible, ne lui dites rien de tout cela. Pour ma part, je dois faire mon possible pour sauver la vie trois fois indigne de cet individu et Jim voudra bien m'apporter une cuvette.

Lorsque je revins avec la cuvette demandée, le docteur avait déjà retroussé la manche du capitaine et découvert son grand bras noueux. Il était couvert de tatouages : « Ici, c'est bonne chance ! », « Bon vent », « Billy Bones et son bon plaisir » se lisaient nettement et clairement sur l'avant-bras, et plus haut, près de l'épaule, il y avait le croquis d'une potence avec un pendu, dessiné, selon moi, très habilement.

— Prophétique, dit le docteur en touchant le dessin du doigt. Et maintenant, maître Billy Bones, si c'est là votre nom, nous allons voir la couleur de votre sang... Jim, la vue du sang vous fait-elle peur ?

— Non, monsieur, dis-je.

— Alors, tenez la cuvette.

Là-dessus, il prit sa lancette et ouvrit une veine. Une grande quantité de sang coula avant que le capitaine ouvrît les yeux et regardât vaguement autour de lui.

Il reconnut le docteur avec un froncement de sourcils significatif, puis son regard tomba sur moi et il parut rassuré. Mais soudain il changea de couleur et essaya de se lever en criant :

— Où est Chien Noir ?

— Il n'y a pas de Chien Noir ici, répondit le docteur, il n'y a que celui que vous avez sur le dos. Vous avez bu du rhum et vous avez eu une attaque, comme je vous l'avais prédit. Je viens, bien malgré moi, de vous tirer de la tombe où vous piquiez tête première. Maintenant, maître Bones...

— Ce n'est pas mon nom, interrompit-il.

— Je m'en soucie peu, répondit le docteur. C'est le nom d'un pirate de ma connaissance, je vous appelle ainsi pour aller plus vite et voici ce que j'ai à

vous dire : un verre de rhum ne vous tuera pas, mais si vous en prenez un, vous en prendrez un autre, et encore un autre, et je parie ma tête que si vous n'arrêtez pas court, vous mourrez. Comprenez-vous cela ? Vous mourrez, et vous irez à votre vraie place, comme l'homme de la Bible. Allons, à présent, faites un effort... Je vais vous aider à vous coucher pour cette fois.

Avec beaucoup de peine nous parvînmes à nous deux à le hisser par l'escalier jusqu'à sa chambre et nous le mîmes dans son lit, où sa tête retomba sur l'oreiller comme s'il allait s'évanouir.

— Maintenant, faites attention, dit le docteur, je décharge ma conscience; le rhum, c'est pour vous la mort.

Sur ces mots, il alla voir mon père, m'emmenant avec lui par le bras.

— Ce ne sera rien, dit-il, quand il eut fermé la porte. Je lui ai tiré assez de sang pour qu'il se tienne tranquille quelque temps. S'il reste couché là pendant une semaine, ce sera la meilleure chose pour lui comme pour vous : une autre attaque l'achèverait.

III

LA TACHE NOIRE

Vers midi, je vins à la porte du capitaine, chargé de quelques boissons froides et de médicaments. Il était couché à peu près comme nous l'avions laissé, seulement un peu plus haut; il paraissait pâle et agité.

— Jim, dit-il, tu es le seul ici qui vaille quelque chose et tu sais que j'ai toujours été bon pour toi. Je n'ai jamais manqué un seul mois de te donner quatre pence en argent. Et maintenant, tu vois, camarade, si je suis assez aplati et abandonné de tout le monde... Jim, tu m'apporteras un petit gobelet de rhum, n'est-ce pas, camarade ?

— Le docteur... commençai-je.

Mais il m'interrompit en maudissant le docteur d'une voix faible, mais avec conviction.

— Les docteurs ne sont que de vieux fauberts, dit-il; ce docteur, qu'est-ce qu'il connaît aux marins ? J'ai été dans des endroits chauds comme des fours, où les camarades tombaient tous de la fièvre jaune, dans de sacrés pays que soulevaient comme la mer les tremblements de terre; qu'est-ce que le docteur

connaît de ces pays-là ? Et je vivais de rhum, je te le dis. C'était pour moi le manger et le boire, col et chemise pour moi; si je ne dois pas avoir mon rhum maintenant, je serai comme une pauvre carcasse de navire à la dérive. Mon sang retombera sur toi, Jim, et sur cet âne de docteur.

Et il continua quelque temps à proférer des injures.

— Regarde, Jim, comme mes doigts tremblent, dit-il d'un ton qui implorait, je ne peux pas les arrêter, impossible. Je n'en ai pas eu une goutte de toute la journée. Ce docteur est un idiot, te dis-je. Si tu ne me donnes pas une gorgée de rhum, Jim, je vais avoir le délire; je sens que je l'ai déjà. Je vois le vieux Flint dans le coin, là-bas, derrière toi, aussi vrai que je te le dis, je le vois, et si j'ai le délire, je suis un homme qui a vécu la vie sauvage, je vais devenir un assassin. Ton docteur lui-même a dit qu'un verre ne me ferait pas de mal. Je te donnerai une guinée d'or pour un gobelet, Jim.

Il devenait de plus en plus agité, et cela m'alarmait à cause de mon père qui était très mal ce jour-là et avait besoin de tranquillité. De plus, j'étais rassuré par les paroles du docteur, qu'il venait de me rappeler, et je me sentais pourtant offensé par son offre d'une guinée.

— Je ne veux pas de votre argent, dis-je, sauf ce que vous devez à mon père. Je vais vous en donner un verre, mais pas plus.

Lorsque je le lui apportai, il le saisit avidement et le but d'un trait.

— Eh, eh ! dit-il, ça va un peu mieux, certainement. Et maintenant, camarade, combien de temps le docteur a-t-il dit que je resterai dans ce mouillage ?

— Une semaine au moins, dis-je.

— Tonnerre, s'écria-t-il, une semaine! Cela ne se peut pas, ils m'enverraient la tache noire d'ici là. Les autres sont à ma recherche maintenant, des vauriens qui ne peuvent pas garder ce qu'ils ont et qui veulent prendre ce qu'ils n'ont pas. Est-ce là une conduite de marin, je te le demande? Mais moi, je suis économe. Je n'ai jamais gaspillé, ni perdu mon bon argent, et je leur jouerai encore un tour. Je ne les crains pas. Je vais mettre à la voile, camarade, et les flouer encore une fois.

En parlant ainsi, il s'était levé du lit avec beaucoup de difficulté, s'agrippant à mon épaule en la serrant à me faire crier et en déplaçant ses jambes comme si elles pesaient lourd.

Ses paroles, qui exprimaient tant de décision, contrastaient tristement avec la faiblesse de la voix qui les prononçait.

Il s'arrêta lorsqu'il fut parvenu à s'asseoir sur le bord de son lit.

— Ce docteur m'a esquinté, murmura-t-il. Mes oreilles sifflent. Recouche-moi.

Avant que j'aie pu faire beaucoup pour l'aider, il retomba dans sa première position, où il resta un moment étendu sans parler.

— Jim, dit-il enfin, tu as vu ce marin aujourd'hui?

— Chien Noir? demandai-je.

— Ah! Chien Noir, dit-il. Celui-là est mauvais, mais ceux qui l'envoient sont pires. Donc, si je ne peux absolument pas m'en aller, et s'ils m'envoient la tache noire, rappelle-toi que c'est à mon vieux coffre de bord qu'ils en veulent. Tu prendras un cheval, tu peux, n'est-ce pas? Eh bien, tu prendras un cheval

et tu iras... oui, je le veux... tu iras trouver cet âne de docteur et tu lui diras de prévenir tout le monde, les magistrats et tout le reste, et il les cueillera tous à l'« Amiral Benbow », tout l'équipage du vieux Flint, matelots, mousses, tout ce qui en reste. J'étais second, moi, second du vieux Flint, et je suis le seul qui connaisse l'endroit. Il me l'a indiqué à Savannah, à son lit de mort, comme je pourrais le faire en ce moment-ci, comprends-tu ? Mais tu ne diras rien à moins qu'ils me lancent la tache noire, ou à moins de revoir ce Chien Noir, ou un marin à une jambe, Jim, celui-là surtout.

— Mais qu'est-ce que la tache noire, capitaine ? demandai-je.

— C'est un signal, camarade. Je te le dirai, s'ils l'envoient. Mais veille au grain, Jim, et nous partagerons par moitié, parole d'honneur.

Il divagua encore quelque temps, mais sa voix s'affaiblissait. Lorsque je lui eus donné sa potion qu'il prit comme un enfant en disant : « Si jamais un marin a eu besoin de drogues, c'est bien moi ! », il tomba enfin dans un sommeil lourd, quasi léthargique, où je le laissai.

Je ne sais ce que j'aurais fait si tout se fût passé normalement. J'aurais probablement raconté toute l'histoire au docteur, car j'avais une peur mortelle que le capitaine regrettât ses confessions et qu'il me supprimât. Mais il arriva que mon père mourut subitement, ce qui mit tout le reste à l'arrière-plan.

Notre chagrin bien naturel, les visites des voisins, les préparatifs des funérailles et le travail de l'auberge qui allait son train m'occupèrent tellement que j'eus

à peine le temps de penser au capitaine et encore moins de le craindre.

Il descendit le lendemain matin, à notre grande surprise, et il prit ses repas comme d'habitude, bien qu'il mangeât peu et qu'il eût ingurgité, je le crains, plus que sa ration habituelle de rhum, car il se traîna hors du bar, l'air menaçant, soufflant par le nez; personne n'osa le contrarier.

La veille des funérailles, il fut plus ivre que jamais, et c'était pénible de l'entendre, dans cette maison en deuil, chanter sans arrêt son horrible vieille chanson; mais tout faible qu'il fût, nous avions tous de lui une peur mortelle; le docteur fut appelé soudain auprès d'un malade à plusieurs kilomètres de distance et n'était plus à portée depuis la mort de mon père.

J'ai dit que le capitaine était faible et en effet, il semblait plutôt s'affaiblir que reprendre des forces.

Il grimpait l'escalier et le redescendait, allait de la salle au bar et du bar dans la salle; quelquefois il mettait le nez dehors pour humer l'air de la mer, se tenant au mur en marchant, et respirant fort et vite comme un homme qui gravit une côte escarpée.

Il ne s'adressait jamais particulièrement à moi et je crois fort qu'il avait tout à fait oublié ses confidences; mais son humeur était plus capricieuse, et si l'on tient compte de sa faiblesse physique, il était plus violent que jamais. Il avait maintenant l'habitude inquiétante, lorsqu'il était ivre, de sortir son coutelas et de l'étaler sur la table devant lui. Mais malgré cela, il s'occupait moins des autres et semblait absorbé dans ses propres pensées et assez distrait.

Une fois, par exemple, à notre extrême surprise, il se mit à entonner un air différent, une sorte de chanson

d'amour rustique qu'il avait dû apprendre dans sa jeunesse avant d'entreprendre ses voyages sur mer.

Les choses se passèrent ainsi jusqu'au lendemain des funérailles, vers trois heures d'une après-midi âcre, brumeuse et glaciale; alors, debout pour un moment sur le seuil de la porte, plein du triste regret de mon père, je vis sur la route quelqu'un qui s'approchait lentement.

C'était certainement un aveugle, car il tapait devant lui avec un bâton; il avait une grande visière verte devant les yeux et le nez, il était courbé par l'âge et la faiblesse et portait un grand caban de mer loqueteux, avec un capuchon qui le faisait paraître difforme. Je n'avais de ma vie vu une silhouette plus effrayante. Il s'arrêta un peu avant l'auberge, et, élevant la voix, d'un ton bizarrement chantant, il s'adressa à l'espace devant lui :

— Quelque âme charitable aurait-elle la bonté d'indiquer à un pauvre aveugle, qui a perdu l'usage précieux de ses yeux en défendant son pays natal, l'Angleterre, — que Dieu bénisse le roi George! — où et dans quel lieu du pays il se trouve en ce moment?

— Vous êtes à l'« Amiral Benbow » dans la baie de Black-Hill, mon brave homme, dis-je.

— J'entends une voix, dit-il, une voix jeune... Veux-tu me donner la main, mon bon et jeune ami, et me faire entrer?

Je tendis la main, et le hideux individu aveugle, au parler mielleux, la saisit et la serra aussitôt comme dans un étau. Je fus tellement effrayé que j'essayai de la retirer; mais l'aveugle m'attira à lui d'un simple effort de son bras.

— Allons, mon garçon, dit-il, conduis-moi auprès du capitaine.

— Monsieur, répondis-je, sur ma parole, je n'ose pas.

— Oh! ricana-t-il, c'est ainsi! Conduis-moi tout de suite, sinon, je te casse le bras!

Et il me donna, en parlant, une secousse qui m'arracha un cri.

— Monsieur, dis-je, c'est dans votre intérêt que je parle. Le capitaine n'est plus le même qu'autrefois. Il a en permanence un coutelas ouvert devant lui... Un autre, monsieur...

— Allons, voyons, marche ! interrompit-il.

Je n'avais jamais entendu une voix aussi cruelle, aussi froide et aussi laide que celle de cet aveugle. Elle me faisait plus peur que la souffrance, et je m'empressai de lui obéir, marchant droit à la porte ouvrant sur la salle où notre vieux corsaire malade était assis, engourdi par le rhum.

L'aveugle s'accrochait à moi, me tenant dans sa poigne de fer et appuyant sur moi plus de son poids que je n'en pouvais porter :

— Conduis-moi à lui directement; et quand je serai en vue, tu crieras : « Voici un ami pour vous, Bill! » Si tu ne le fais pas, voici ce que tu y gagneras.

Et en même temps, il me tordit le bras au point que je crus défaillir. J'étais si complètement terrifié par le mendiant aveugle, que j'en oubliai ma terreur du capitaine et, ouvrant la porte de la salle, je criai d'une voix tremblante les mots qu'il m'avait dictés.

Le pauvre capitaine leva les yeux, et aussitôt tout le rhum fut évaporé : il regarda fixement, soudain

dégrisé. Son visage exprima moins la terreur qu'un mortel dégoût. Il fit un mouvement pour se lever, mais je crois qu'il n'en eut pas la force.

— Allons, Bill, reste assis ou tu es, dit le mendiant. Si je ne vois pas, je puis t'entendre remuer un doigt... Les affaires sont les affaires. Lève ta main gauche, jeune homme, prends-lui la main gauche au poignet, et mets-la ici à portée de ma droite...

Nous lui obéîmes tous deux à la lettre, et je le vis passer quelque chose du creux de la main qui tenait le bâton dans la main du capitaine, qui se referma aussitôt.

— Et voilà qui est fait, dit l'aveugle.

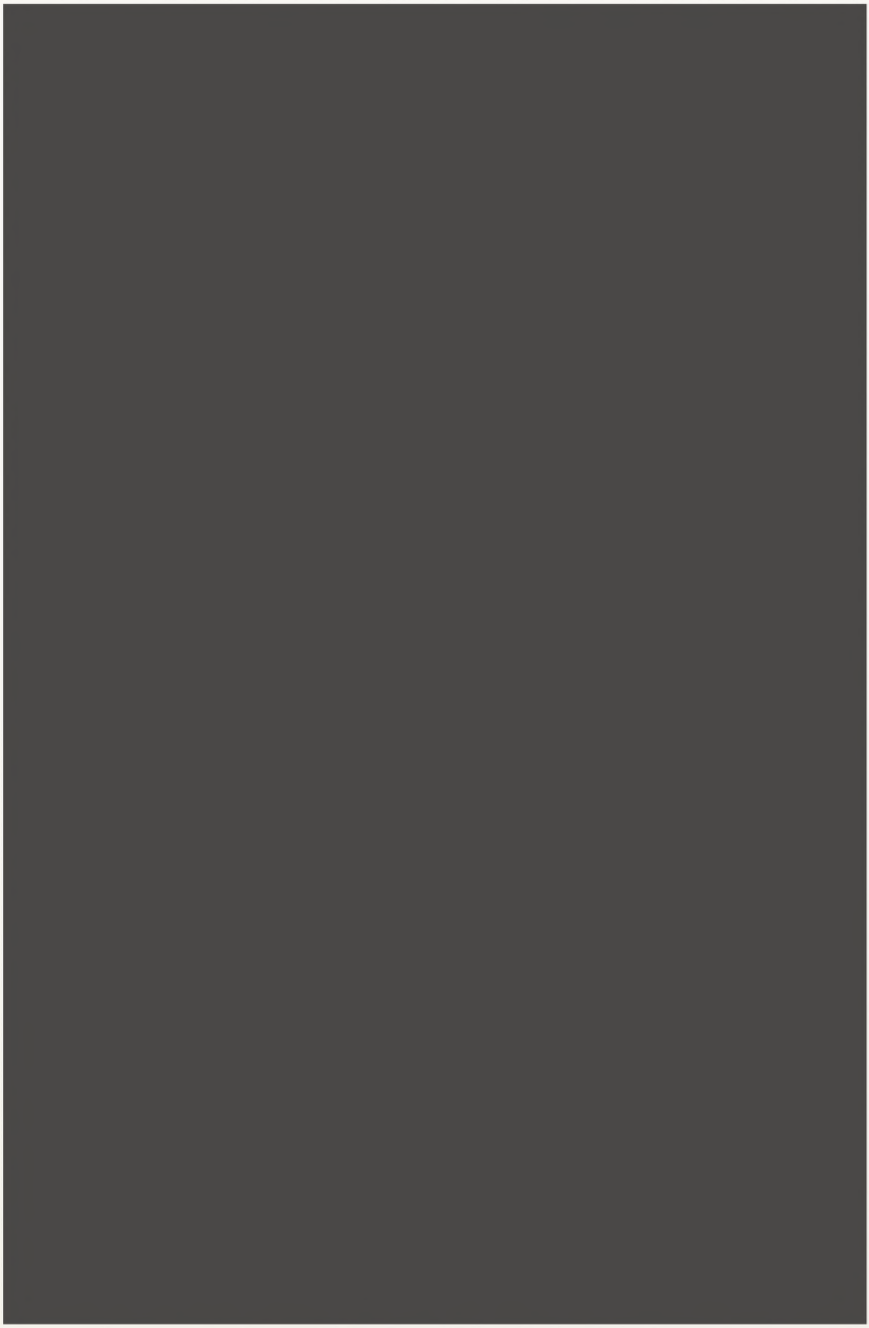
A ces mots, il lâcha soudain mon bras, et avec une souplesse et une agilité incroyables, il bondit hors de la salle sur la route, où, tandis que je demeurais immobile, je pus entendre son bâton qui frappait le sol en s'éloignant.

Il s'écoula quelques instants avant que le capitaine et moi pussions reprendre nos sens, puis enfin, et presque au même moment, je lâchai son poignet que je tenais toujours; il tira sa main dont il regarda vivement la paume.

— Dix heures ! s'écria-t-il. Encore six heures... nous leur échapperons encore.

Il se leva d'un bond mais, au même instant, il chancela, porta la main à sa gorge, vacilla un instant, puis, avec un cri étouffé, tomba de toute sa hauteur face contre terre.

Je courus aussitôt vers lui, appelant ma mère. Mais toute hâte fut inutile. Le capitaine avait succombé, frappé par une apoplexie foudroyante.



Chose curieuse : je n'avais certainement jamais aimé cet homme, quoique en dernier lieu je commençasse à le plaindre, mais dès que je le vis mort, je fondis en larmes.

C'était la deuxième mort que je voyais et le chagrin dû à la première était encore tout frais dans mon cœur.

IV

LE COFFRE DE BORD

Je ne tardai pas, bien entendu, à dire à ma mère tout ce que je savais, et peut-être aurais-je dû le faire depuis longtemps.

Nous nous vîmes tout de suite dans une situation difficile et dangereuse. Une partie de l'argent de cet homme, s'il en avait, nous était certainement due, et il était peu probable que les camarades du capitaine, surtout les deux spécimens que j'avais vus, Chien Noir et le mendiant, fussent disposés à abandonner leur butin en paiement des dettes du défunt.

Suivre l'ordre du capitaine de courir tout de suite à cheval prévenir le docteur Livesey eût laissé ma mère seule et sans protection : il n'y fallait pas penser. En effet, il nous semblait à tous deux impossible de demeurer beaucoup plus longtemps dans la maison.

De la chute d'une scorie dans le foyer de la cuisine jusqu'au tic tac de la pendule, tout nous alarmait. Nos oreilles croyaient entendre, dans le voisinage, des bruits de pas qui s'approchaient ; la présence du cadavre du capitaine sur le plancher de la salle et la pensée

de ce détestable aveugle rôdant alentour et sur le point de revenir me faisaient par moments trembler de terreur. Il fallait au plus vite décider quelque chose. Le mieux nous parut d'aller ensemble chercher du secours au hameau voisin.

Aussitôt dit, aussitôt fait; têtes nues, nous sortîmes en courant dans la nuit tombante et le brouillard glacé.

Le hameau, quoique hors de vue, n'était situé qu'à quelques centaines de mètres, de l'autre côté de la baie voisine, et ce qui me donnait beaucoup plus de courage, c'est qu'il se trouvait dans la direction opposée à celle d'où l'aveugle m'était apparu et qu'il avait dû prendre pour s'en retourner. Nous ne fûmes que quelques minutes en route, quoique nous arrêtant quelquefois pour nous serrer l'un contre l'autre et prêter l'oreille...

Mais on n'entendait nul bruit insolite, rien que le léger clapotement de l'eau et le croassement des corbeaux dans le bois.

Les chandelles s'allumaient déjà lorsque nous atteignîmes le hameau, et je n'oublierai jamais ma joie de voir les lueurs jaunes des portes et des fenêtres. Mais c'était là la seule assistance que nous pouvions compter trouver de ce côté.

A la honte de ces gens, pas une âme ne voulut consentir à nous accompagner à l'« Amiral Benbow »! Plus nous leur disions nos ennuis, plus hommes, femmes, enfants persistèrent dans leur résolution de rester à l'abri chez eux. Le nom du capitaine Flint, inconnu de moi, mais familier à beaucoup d'entre eux, leur causait une grande terreur. Quelques-uns des hommes qui avaient travaillé dans les champs au delà de l'« Amiral Benbow », se souvenaient, en outre, d'avoir

vu plusieurs étrangers sur la route. Les prenant pour des contrebandiers, ils avaient pris la fuite, mais l'un d'eux avait vu un petit lougre à voiles à l'endroit que nous appelions le Trou de Kitt.

Enfin, quiconque leur paraissait être un camarade du capitaine les remplissait d'un mortel effroi. En résumé, alors que nous en trouvâmes plusieurs tout prêts à monter à cheval pour aller prévenir le docteur Livesey, qui était dans la direction opposée, personne ne voulut nous aider à défendre l'auberge.

La poltronnerie, dit-on, est contagieuse. Mais elle enhardit quelquefois. Aussi, lorsque chacun eut dit son mot, ma mère leur jeta à la figure ce qu'elle pensait d'eux... Elle ne voulait pas, déclara-t-elle, perdre l'argent qui était dû à son fils orphelin.

— Si aucun de vous n'ose, dit-elle, Jim et moi nous oserons... Nous allons retourner d'où nous sommes venus, sans avoir à vous remercier, vous autres hommes, grands trembleurs et poules mouillées. Nous ouvrirons ce coffre, même au risque de notre vie. Et je vous emprunte ce sac, madame Crossley, pour y emporter notre dû.

Bien entendu, je déclarai vouloir accompagner ma mère, et, bien entendu, tous crièrent que c'était une folie... Même alors, aucun homme ne voulut nous escorter. Tout ce qu'ils consentirent à faire, tandis qu'un jeune garçon s'apprêtait à aller à cheval chercher le docteur et un secours armé, fut de me donner un pistolet chargé, pour le cas où nous serions attaqués, et de promettre de tenir des chevaux sellés tout prêts, si nous étions poursuivis à notre retour.

Mon cœur battait bien fort lorsque nous partîmes tous deux pour cette dangereuse aventure.

Une pleine lune commençait à se lever et brillait toute rouge à travers les limites supérieures du brouillard, et ceci augmentait notre hâte, car il était évident qu'avant qu'il nous soit possible de repartir, tout serait aussi clair qu'en plein jour et notre départ visible aux yeux de n'importe quel observateur.

Nous glissions le long des haies, silencieux et rapides, et nous ne vîmes ni n'entendîmes rien qui pût augmenter nos craintes jusqu'au moment où, à notre immense soulagement, la porte de l'« Amiral Benbow » se referma derrière nous.

Je tirai le verrou aussitôt, et nous reprîmes haleine dans l'obscurité, seuls dans la maison avec le cadavre du capitaine.

Ma mère prit alors une bougie dans le bar et, nous tenant par la main, nous nous avançâmes dans la salle. Le mort gisait tel que nous l'avions laissé, sur le dos, les yeux ouverts et un bras étendu.

— Baisse le store, Jim, murmura ma mère; ils pourraient venir et nous épier du dehors... Et maintenant, dit-elle quand j'eus obéi, il nous faut le dépouiller de la clef; qui va y toucher, je me le demande!

Elle eut un sanglot en disant ces mots.

Je me mis à genoux aussitôt. Sur le plancher, près de sa main, se trouvait une petite rondelle de papier, noircie sur une face. Je ne doutai pas que ce fût là la tache noire, et l'ayant ramassée, je trouvai écrit sur l'autre face d'une belle écriture claire, ce court message: « Tu as jusqu'à dix heures ce soir. »

— Il avait jusqu'à dix heures, mère, dis-je.

A ce moment précis, notre vieille horloge se mit à sonner. Ce bruit soudain nous fit une peur

horrible, mais tout allait bien : il n'était que six heures.

— Maintenant, Jim, dit-elle, la clef !

Je fouillai ses poches l'une après l'autre : quelques pièces de monnaie, un dé, du fil et de grosses aiguilles, un morceau de tabac en corde mordu à un bout, son couteau à manche recourbé, un compas de poche, un briquet... C'était tout ce qu'elles contenaient. Je commençais à perdre espoir.

— Peut-être, la porte-t-il autour de son cou ? suggéra ma mère.

Surmontant une forte répugnance, je déchirai la chemise au cou, et là, en effet, suspendue à une ficelle goudronnée que je coupai avec son propre couteau, je trouvai la clef. Ce succès nous remplit d'espoir, et nous grimpâmes en toute hâte l'escalier jusqu'à la chambre où il avait dormi si longtemps et où sa caisse se trouvait depuis le jour de son arrivée.

Extérieurement, c'était un coffre pareil à tous les autres coffres de marins; l'initiale « B » avait été marquée sur le dessus avec un fer chaud; les coins en étaient quelque peu abîmés et cassés par un usage prolongé et rude.

— Passe-moi la clef, dit ma mère.

Et quoique la serrure fût très dure, elle l'y fit tourner et renversa le couvercle en un clin d'œil.

Une forte odeur de tabac et de goudron s'échappa de l'intérieur, mais rien d'autre ne se voyait tout d'abord, qu'un costume en très bon état, soigneusement brossé et plié.

— Il n'a jamais été porté, dit ma mère.

Par-dessous, le pêle-mêle commençait : un octant pour mesurer les distances, plusieurs bouts de corde

de tabac, deux paires de très beaux pistolets, un morceau d'argent en barre, une vieille montre espagnole et quelques autres bibelots de peu de valeur et de provenance étrangère pour la plupart, une paire de compas, une paire de boussoles montées sur cuivre, et cinq ou six curieux coquillages des Indes occidentales... J'ai souvent pensé depuis qu'il avait dû porter ces coquillages partout avec lui pendant son existence errante et traquée.

Jusque là, nous n'avions trouvé rien qui eût quelque valeur à part le lingot et les bibelots, mais ce n'était pas ce que nous cherchions. Au-dessous était un vieux caban, blanchi par l'eau de mer. Ma mère l'enleva avec impatience et nous découvrîmes les derniers objets contenus dans le coffre : un paquet enveloppé dans une toile goudronnée, qui semblait renfermer des papiers, et un sac de toile qui, au toucher, rendit le son de l'or.

— Je montrerai à ces coquins que je suis honnête femme, dit ma mère. Je prendrai ce qui m'est dû, et pas un sou de plus... Donne le sac de madame Crossley...

Et elle se mit à faire passer le montant de la dette du capitaine de son sac dans celui que je tenais.

C'était une tâche longue et difficile, car les pièces étaient de tous les pays et de toutes les tailles : des doublons, des louis d'or, des guinées, et je ne sais quoi encore, le tout mélangé au hasard. Les guinées étaient ce qu'il y avait de plus rare; elles étaient seules à pouvoir faire le compte de ma mère.

Comme nous étions à peu près au milieu de notre tâche, je lui saisis tout à coup le bras, car j'avais entendu dans l'air silencieux et glacé un bruit qui fit sauter mon

cœur dans ma poitrine : le battement régulier du bâton de l'aveugle sur la route glacée... Il s'approchait de plus en plus, tandis que nous retenions notre souffle... Il frappa alors plusieurs coups à la porte de l'auberge, nous entendîmes qu'on tournait la poignée, et le verrou cliqueta, comme le misérable essayait d'entrer; puis il y eut un long silence au dedans comme au dehors... Enfin, le battement du bâton recommença, puis, à notre joie et à notre gratitude indescriptibles, il s'éloigna peu à peu et finit par s'évanouir...

— Mère, dis-je, prenez le tout et partons.

J'étais certain que le verrou tiré avait dû sembler suspect et que cela attirerait tout le guêpier à nos trousses; mais combien je me félicitais d'avoir tiré ce verrou! Nul ne peut l'imaginer, qui n'a pas connu le terrible aveugle.

Mais ma mère, bien que très effrayée, ne voulut pas consentir à prendre plus que son dû, et refusait obstinément de se contenter de moins.

— Il n'était pas encore sept heures, dit-elle, à beaucoup près.

Elle connaissait ses droits et n'en voulait pas démordre; et elle discutait encore avec moi quand un long coup de sifflet retentit au loin sur la colline. C'était suffisant, et même plus que suffisant pour nous deux.

— J'emporte ce que j'ai, dit-elle, en se levant vivement.

— Et je vais prendre ceci pour arrondir la somme, dis-je en emportant le paquet de toile goudronnée.

L'instant d'après nous descendions l'escalier à tâtons, laissant la bougie près du coffre vide; bientôt nous eûmes ouvert la porte et fûmes en pleine retraite. Il était grand temps. Le brouillard se dissipait rapide-

ment, déjà la lune brillait et éclairait les hauteurs voisines. Dans le fond du vallon et autour de l'auberge seulement, un mince voile de brume subsistait encore et cachait les premiers pas de notre fuite. Bien avant d'être à mi-chemin du hameau, à peine un peu plus loin que le bas de la colline, nous allions nous trouver en plein clair de lune.

Ce n'était pas tout, car des bruits de pas rapides parvenaient déjà à nos oreilles, et nous retournant pour regarder dans leur direction, nous vîmes une lumière se balancer et approcher rapidement, indiquant qu'un des arrivants portait une lanterne.

— Mon enfant, dit ma mère tout à coup, prends l'argent et sauve-toi... Je vais défaillir...

Ceci, pensais-je, est certainement la mort pour nous deux... Combien je maudissais la couardise des voisins, combien je blâmais ma pauvre mère de son honnêteté et de sa cupidité, de sa témérité passée et de sa faiblesse présente!

Nous étions près du petit pont, heureusement, et je la soutins, toute chancelante, jusqu'au bord du ruisseau où, en effet, elle poussa un soupir et tomba sur mon épaule.

Je ne sais comment je trouvai la force — et je crains bien avoir manqué de douceur — de la traîner le long du ruisseau, jusque sous l'arche du pont.

La pousser plus loin était impossible, car la voûte se trouvait trop basse et je ne pouvais passer dessous qu'en rampant. Nous fûmes donc forcés de rester là, ma mère entièrement exposée, et tous deux à une courte distance de l'auberge...

V

LA MORT DE L'AVEUGLE

Ma curiosité, cependant, fut plus forte que ma crainte, car je ne pus rester où j'étais, mais retournai en rampant jusqu'à la berge, d'où, en cachant ma tête derrière un buisson de genêts, j'avais vue sur la route devant notre porte.

J'étais à peine installé que mes ennemis commencèrent à arriver, au nombre de sept ou huit, en courant, leurs pieds frappant à contre-temps sur la route; l'homme à la lanterne les précédait de quelques pas.

Trois couraient de front en se tenant par la main, et je pus distinguer, malgré la brume, que l'homme du milieu dans ce trio était le mendiant aveugle. Bientôt sa voix me prouva que j'avais raison.

— Enfoncez la porte ! cria-t-il.

— On y va, répondirent deux ou trois voix.

Et tous s'élancèrent sur l'« Amiral Benbow », suivis du porteur de lanterne. Je les vis alors s'arrêter, et les entendis échanger des paroles à voix basse, comme s'ils étaient surpris de trouver la porte ouverte.

Mais le temps d'arrêt fut court, car l'aveugle répéta son ordre. Sa voix était plus haute et plus forte, comme s'il était rempli d'impatience et de rage.

— Entrez, entrez ! cria-t-il en les injuriant parce qu'ils tardaient trop à son gré.

Quatre ou cinq d'entre eux obéirent aussitôt, deux autres demeurèrent sur la route avec le redoutable mendiant.

Il y eut un silence, puis un cri de surprise, puis une voix sortit de la maison :

— Bill est mort !

Mais l'aveugle blasphéma et continua à hurler :

— Fouillez-le, tas de traînards, et que d'autres montent là-haut chercher le coffre ! cria-t-il.

J'entendais leurs pieds résonner dans notre vieil escalier au point d'en faire trembler la maison.

Bientôt, de nouveaux cris d'étonnement s'élevèrent, la fenêtre de la chambre du capitaine s'ouvrit violemment avec un fracas de verre brisé; un homme apparut dans le clair de lune et interpella le mendiant aveugle en bas sur la route.

— Pew, cria-t-il, on est venu avant nous ! Quelqu'un a mis tout le contenu du coffre sens dessus dessous !

— Est-il là ? rugit Pew.

— L'argent est là.

— Au diable l'argent ! cria l'aveugle; le papier de Flint, je veux dire.

— Nous ne le voyons nulle part ici, répondit l'homme.

— Et vous, en bas, est-il sur Bill ? cria encore l'aveugle.

A ces mots, un autre individu, probablement celui qui était resté en bas pour fouiller le capitaine, vint à la porte de l'auberge.

— Bill a déjà été fouillé, dit-il; il ne reste rien.

— Ce sont ces gens de l'auberge, c'est ce gamin... J'aurais dû lui arracher les yeux ! cria l'aveugle Pew. Ils étaient encore ici à la minute; ils avaient verrouillé la porte quand j'ai voulu entrer... Dispersez-vous, les amis, et trouvez-les.

— Bien sûr, ils ont laissé leur lumière ici, dit l'homme de la fenêtre.

— Cherchez-les et trouvez-les ! Fouillez la maison de fond en comble... répéta Pew en frappant la route de son bâton.

On entendit alors un grand remue-ménage dans toute la vieille auberge, des pas lourds allant et venant, des meubles renversés, des portes enfoncées, un chambardement dont l'écho s'entendait jusque dans les rochers; les hommes ressortirent ensuite l'un après l'autre sur la route, déclarant qu'ils n'avaient pu nous trouver nulle part.

En cet instant, le même coup de sifflet qui avait alarmé ma mère et moi-même pendant que nous comptions l'argent du mort se fit entendre encore plus clairement dans la nuit, répété deux fois. J'avais pensé que c'était un signal de l'aveugle, rassemblant ses hommes pour l'attaque, mais je compris alors que c'était un signal provenant de l'autre côté de la colline, de la direction du hameau, et qui, d'après l'effet qu'il produisit sur les pirates, les avertissait de l'approche d'un danger.

— C'est encore Dirk, dit l'un d'eux. Deux coups !... Il va falloir secouer ses puces, camarades !...

— Secouer ses puces, poltron ! s'écria Pew. Dirk a toujours été un idiot et un froussard... N'y faites pas attention... Ils doivent être tout près, ils ne peuvent pas être loin; vous les avez sous la main. Cherchez-les, chiens que vous êtes ! Oh ! tonnerre ! s'écria-t-il, si j'avais des yeux !

Cet appel parut produire quelque effet, car deux des hommes se mirent à chercher ici et là dans les coins, mais à contre-cœur, me sembla-t-il, et veillant en même temps au danger qu'ils couraient personnellement, tandis que les autres restaient indécis sur la route.

— Vous avez une fortune sous la main, imbéciles, et vous hésitez! Vous seriez riches comme des rois si vous saviez la trouver. Vous savez qu'elle est ici, et vous restez là à trembler... Aucun de vous n'a osé affronter Bill, et je l'ai fait, moi, un aveugle! Et j'irais perdre ma chance par votre faute! Je resterais un pauvre mendiant rampant, manquant même de rhum, alors que je pourrais rouler carrosse! Si vous aviez seulement le courage d'un ver de biscuit, vous sauriez les trouver!...

— Bah! au diable! Pew, nous tenons les doublons... grommela l'un d'eux.

— Ils ont dû cacher ce sacré papier, dit un autre. Prends les guinées, Pew, et ne reste pas là à brailler.

Brailler était le mot.

La colère de Pew augmenta à ces objections; enfin, la fureur l'emportant, il frappa de tous côtés au hasard, et son bâton tomba avec bruit sur quelques-uns.

Ceux-ci, à leur tour, injurièrent le misérable aveugle, le menacèrent horriblement, mais tentèrent vainement de lui arracher son bâton des mains.

Cette querelle fut notre salut. Tandis qu'elle battait son plein, un autre bruit arriva du haut de la colline en direction du hameau... des pas de chevaux lancés au galop.

Presque en même temps, un coup de pistolet, éclair et détonation, retentit du côté des haies.

C'était là certainement le signal du sauve-qui-peut, car les pirates firent aussitôt demi-tour et se dispersèrent dans toutes les directions, vers la mer, le long de la colline et ainsi de suite, de sorte qu'après une demi-minute, il ne resta plus personne près de nous, sauf Pew.

Tous l'avaient abandonné, par panique ou par vengeance de ses injures et de ses coups, je ne sais; mais il resta seul en arrière, frappant le sol de son bâton avec frénésie, tâtonnant et appelant ses camarades. Finalement, il se trompa de chemin, courut quelques pas vers moi, en criant :

— Johnny, Chien Noir, Dirk! et d'autres noms. Vous n'allez pas abandonner Pew, camarades, votre vieux Pew!...

A l'instant même, le bruit des chevaux qui atteignaient la hauteur se fit plus proche et quatre ou cinq cavaliers apparurent dans le clair de lune, puis descendirent la pente au grand galop.

Pew comprit alors son erreur, fit volte-face en jetant un cri, et courut droit au fossé, dans lequel il roula... Mais il se remit sur pieds en une seconde et dans un nouvel élan, cette fois complètement affolé, il s'élança droit sur le premier des chevaux qui arrivaient.

Le cavalier essaya de l'éviter, mais en vain. Pew fut renversé, un cri retentit au loin dans la nuit, et

les quatre sabots le piétinèrent et le rejetèrent en passant. Il tomba sur le côté, puis il s'affaissa doucement la face en avant, et ne bougea plus.

Je sautai sur mes jambes et appelai les cavaliers. Ils arrêtèrent leurs montures au petit trot, à l'endroit de l'accident, et je vis bientôt qui ils étaient.

L'un d'eux, qui se tenait en arrière, à quelques pas du groupe, était le jeune garçon du hameau qui avait couru chez le docteur Livesey, les autres étaient des officiers de la douane qu'il avait rencontrés en route et qu'il avait eu le bon sens d'amener sur-le-champ. La nouvelle de la présence du lougre dans le Trou de Kitt était parvenue aux oreilles de l'inspecteur Dance, et l'avait conduit ce soir-là de notre côté.

C'est à cette circonstance que ma mère et moi devons d'avoir échappé au trépas.

Pew était mort, et bien mort... Quant à ma mère, lorsque nous l'eûmes transportée au hameau, un peu d'eau froide et des sels ne tardèrent pas à la ranimer, et elle ne se ressentait plus de ses frayeurs, bien qu'elle continuât à déplorer sa recette incomplète.

Pendant ce temps, l'inspecteur partit à cheval, aussi vite que possible, jusqu'au Trou de Kitt, mais ses hommes furent forcés de mettre pied à terre et de descendre le vallon à tâtons, en menant leurs chevaux par la bride, et même en les soutenant quelquefois, craignant à chaque instant des embûches. Aussi ne furent-ils pas très surpris, lorsqu'ils arrivèrent au Trou, de voir que le lougre était déjà éloigné de la rive, mais de peu. L'inspecteur le héla. Une voix lui répondit, l'engageant à rester caché s'il ne voulait recevoir du plomb, et au même instant une balle siffla près de son épaule. Bientôt après, le lougre doubla la pointe

et disparut. M. Dance resta sur place, semblable — suivant son expression — à un poisson hors de l'eau, et tout ce qu'il put faire fut d'envoyer un homme à B... pour prévenir la douane.

— Et cela, dit-il, est probablement inutile. Ils ont réussi à nous échapper, voilà tout... Cependant, ajouta-t-il, je suis content d'avoir marché sur les pieds de maître Pew.

J'avais eu le temps de lui raconter mon histoire.

Je retournai avec lui jusqu'à l'« Amiral Benbow ». Vous ne pouvez vous imaginer de quelle façon ils avaient saccagé la maison. Ils avaient mis sens dessus dessous jusqu'à la vieille horloge dans leurs furieuses recherches pour trouver ma mère et moi, et bien que rien n'eût été emporté, sauf le sac d'or du capitaine et un peu d'argent sorti de notre tiroir, je pus constater tout de suite que nous étions ruinés.

M. Dance ne pouvait s'expliquer cette scène.

— Ils ont pris l'argent, dites-vous ? Eh bien alors, Hawkins, que cherchaient-ils donc ? Ils en espéraient davantage, sans doute ?

— Non, monsieur, répondis-je; je ne crois pas qu'ils cherchaient l'argent. Je crois, monsieur, qu'ils voulaient ce que j'ai dans ma poche, et à dire vrai, j'aimerais pouvoir mettre ce paquet en sûreté.

— Certainement, mon garçon, vous avez raison, dit-il. Je m'en chargerai si vous voulez.

— J'ai pensé, commençai-je, que peut-être le docteur Livesey...

— Vous avez raison, interrompit-il gaiement, parfaitement raison. Un gentilhomme et un magistrat... Et maintenant que j'y pense, je ferais bien d'aller à cheval moi-même l'informer ou faire rapport au

squire... Maître Pew est mort, voilà le fait, ce que je suis loin de regretter; mais on mettra sa mort sur le compte d'un officier de douane de Sa Majesté si on veut lui nuire... Maintenant, Hawkins, si vous voulez, je vous emmène.

Je le remerciai de son offre avec empressement, et nous regagnâmes le hameau où les chevaux attendaient.

Pendant que j'informais ma mère de notre projet, ils montèrent tous en selle.

— Dogger, dit M. Dance, vous avez un bon cheval, prenez ce garçon en croupe.

Dès que je fus monté, en me cramponnant à la ceinture de Dogger, l'inspecteur donna le signal et nous partîmes tous au petit trot sur la route qui conduisait à la maison du docteur Livesey.

VI

LES PAPIERS DU CAPITAINE

Nous allâmes bon train pendant tout le trajet et nous arrêtâmes enfin devant la porte du docteur Livesey. L'obscurité était complète devant la maison.

M. Dance me pria de sauter à terre et de frapper, et Dogger me prêta son étrier pour descendre.

La servante ouvrit presque aussitôt la porte.

— Le docteur Livesey est-il là ? demandai-je.

— Non, dit-elle. Il est venu cet après-midi, mais est reparti pour dîner au château et passer la soirée avec le squire.

— Alors, allons-y, les enfants, dit M. Dance.

Cette fois, comme la distance était courte, je ne remontai pas en croupe, mais je courus en me tenant à l'étrier de Dogger jusqu'à la grille, puis nous suivîmes la longue avenue dépouillée et éclairée par la lune.

De chaque côté, les bâtiments du château donnaient sur de grands jardins. Là, M. Dance mit pied à terre et m'emmena avec lui; on l'introduisit sur-le-champ dans la maison.

La servante nous conduisit, par un passage natté,

dans une grande bibliothèque aux rayons surmontés de bustes. Le squire et le docteur fumaient leur pipe, assis devant un grand feu étincelant.

Je n'avais jamais vu le squire d'aussi près. C'était un homme de haute taille, de plus de six pieds et large en proportion, au visage résolu et bienveillant, coloré et tanné par ses longs voyages. Ses sourcils, très noirs et très mobiles, lui donnaient l'apparence d'un caractère, non mauvais à vrai dire, mais prompt et hautain.

— Entrez, monsieur Dance, dit-il d'un air imposant et protecteur.

— Bonsoir, Dance, dit le docteur avec un signe de tête. Et bonsoir, ami Jim. Quel bon vent vous amène ici ?

L'inspecteur se tint droit et raide et débita son histoire comme il eût récité une leçon. Il fallait voir ces deux gentlemen se pencher en avant, puis se regarder l'un l'autre...

Ils oubliaient de fumer, tant ils étaient surpris et intéressés...

Lorsqu'ils apprirent comment ma mère était retournée à l'auberge, le docteur Livesey se frappa sur la cuisse et le squire cria : « Bravo ! » cassant sa longue pipe contre la grille du foyer. Bien avant la fin du récit, M. Trelawney (tel était le nom du squire) s'était levé de sa chaise et marchait à travers la chambre; le docteur, comme pour mieux entendre, avait retiré sa perruque poudrée et restait assis, l'air pour le moins bizarre avec sa tête noire et tondue.

Enfin, M. Dance termina son récit.

— Monsieur Dance, dit le squire, vous vous êtes conduit noblement. Quant à avoir couru sus à ce sombre et atroce mécréant, c'est à mes yeux une

belle action, comme c'en est une d'écraser un cafard. Ce jeune Hawkins est un brave garçon à ce que je vois... Hawkins, voulez-vous agiter cette sonnette ?... Monsieur Dance prendra un verre de bière.

— Ainsi, Jim, dit le docteur, vous avez ce qu'ils cherchaient, n'est-ce pas ?

— Voici, monsieur, dis-je en lui donnant le paquet entouré de toile cirée.

Le docteur l'examina en tous sens, comme si les doigts le démangeaient de l'envie de l'ouvrir, mais, au lieu de le faire, il le mit tranquillement dans la poche de son habit.

— Squire, dit-il, lorsque Dance se sera désaltéré, il doit, bien entendu, retourner où l'appelle le service de Sa Majesté, mais je veux garder ce jeune Hawkins et l'emmener coucher chez moi; avec votre permission, je propose que nous fassions apporter le pâté froid et que nous le fassions souper.

— Comme vous voudrez, Livesey, dit le squire. Hawkins a mérité mieux que du pâté froid.

On apporta donc un grand pâté de pigeon et on le mit sur la table. Je soupai de bon appétit, car j'avais une faim de loup, tandis que M. Dance recevait derechef des félicitations et était enfin congédié.

— Et maintenant, squire ? dit le docteur.

— Et maintenant, Livesey ? dit le squire en même temps.

— Chacun son tour, dit en riant le docteur Livesey. Vous avez entendu parler de ce Flint, je suppose ?

— Entendu parler de lui! s'écria le squire. Si j'ai entendu parler de lui, dites-vous ? C'était l'écumeur le plus sanguinaire qui eût jamais navigué... Barbe-Bleue n'était qu'un enfant auprès de Flint... Les

Espagnols avaient de lui une frayeur telle que, je vous l'assure monsieur, j'étais parfois fier qu'il fût Anglais... J'ai vu ses huniers de mes propres yeux devant Trinidad, et le fils de chien poltron sous qui notre transport de rhum naviguait s'enfuit... oui, s'enfuit tout droit pour se réfugier dans Port-d'Espagne!

— Oui, j'en ai entendu parler moi-même en Angleterre, dit le docteur. Mais la question est celle-ci : avait-il de l'argent?

— De l'argent! s'écria le squire. Ne connaissez-vous pas l'histoire? Que cherchaient ces bandits si ce n'est de l'argent? De quoi se soucient-ils, sinon de l'argent? Pourquoi risqueraient-ils leurs carcasses de coquins, sinon pour de l'argent?

— Nous le saurons bientôt, répondit le docteur; mais vous êtes tellement excité et vous poussez tant d'exclamations que j'ai peine à placer un mot. Voici ce que je désirerais savoir : supposons que j'aie dans ma poche de quoi nous mettre sur la piste de l'endroit où Flint a caché son trésor, à combien ce trésor peut-il se monter?

— A combien, monsieur? s'écria le squire. Il se monte à ceci : si nous avons la piste dont vous parlez, je fais équiper un bateau dans le dock de Bristol. Je vous prends ainsi que Hawkins avec moi, et j'aurai le trésor, quand je devrais le chercher un an...

— Très bien, dit le docteur. Dans ce cas, si Jim y consent, nous allons ouvrir le paquet.

Et il le déposa devant lui sur la table.

Le paquet était cousu, et le docteur dut prendre sa trousse et couper les coutures avec ses ciseaux de médecin. Il contenait deux choses : un livre et un papier cacheté.

— Nous allons d'abord voir le livre, dit le docteur.

Le chevalier et moi regardions par-dessus son épaule tandis qu'il l'ouvrait, car le docteur Livesey m'avait avec bienveillance fait signe de quitter la table où j'avais pris mon souper, pour venir assister aux recherches.

Sur la première page, on ne voyait d'abord que quelques griffonnages, comme ceux qu'un homme peut faire par désœuvrement ou pour essayer sa plume. L'un d'eux était le même que la marque tatouée : « Billy Bones et son bon plaisir ». Il y avait ensuite : « M. W. Bones, second » — « Plus de rhum » — « Il l'eut au large de Palm Key », et quelques autres fragments, pour la plupart des mots isolés et inintelligibles. Je ne pus m'empêcher de me demander qui « l'eut devant Palm Key et ce qu'il avait bien pu avoir »... un couteau dans le dos, probablement.

— Pas grands renseignements là, dit le docteur en continuant.

Les dix ou douze pages suivantes étaient couvertes d'une série curieuse d'inscriptions. Il y avait une date à un bout de la ligne et à l'autre bout une somme, comme dans les livres de comptes ordinaires; mais au lieu d'un libellé explicatif, un nombre de croix variable entre les deux indications. Au 12 juin 1745, par exemple, une somme de soixante-dix livres était due évidemment à quelqu'un, mais il n'y avait rien que six croix pour en expliquer le motif. Par-ci par-là, pourtant, le nom d'un endroit était ajouté, comme « au large de Caracas » ou une simple indication de latitude et longitude, telles que « 62° 17' 20" » ou « 20° 2' 40" ».

Les inscriptions s'étendaient sur plus de vingt années, le montant de chaque inscription augmentant à mesure que le temps avançait; à la fin un total général avait été fait après cinq ou six additions erronées, et ces mots étaient ajoutés : « le tas de Bones ».

— Je n'y comprends rien, ni queue ni tête... dit le docteur Livesey.

— La chose est pourtant claire comme le jour! s'écria le squire. Ceci est le livre de comptes de ce bandit... Ces croix indiquent les bateaux coulés ou les villes pillées. Les sommes représentent la part du coquin, et quand il craignait quelque confusion, il ajoutait quelque chose de plus clair, comme « au large de Caracas ». Vous comprenez, quelque malheureux bateau a dû être capturé devant cette côte; Dieu sait quel a été le sort de l'équipage : englouti depuis longtemps.

— Bien, dit le docteur. Vous voyez ce que c'est que d'être voyageur. Bien! Et les sommes augmentent, vous le voyez, à mesure qu'il avance en grade.

Il n'y avait rien d'autre dans le volume, à part les positions de quelques villes notées sur les pages blanches de la fin, et une table pour convertir les monnaies françaises, anglaises et espagnoles en une valeur commune.

— Quel homme prudent ! s'écria le docteur. Il ne devait pas être facile à rouler.

— Et maintenant, dit le squire, voyons l'autre.

Le papier avait été scellé en plusieurs endroits par un dé en guise de cachet, le même dé, peut-être, que j'avais trouvé dans la poche du capitaine.

Le docteur rompit les cachets avec grand soin, et découvrit la carte d'une île, avec la latitude et la

longitude, sondages, noms de collines, de baies et d'anses, et tous les détails nécessaires pour trouver un bon mouillage le long de ses rivages. Elle avait environ neuf milles de long et cinq de large et l'aspect d'un gros dragon dressé. Elle comprenait deux beaux ports de mouillage bien abrités et en son milieu une colline dénommée : « la Longue-Vue ». Plusieurs marques y avaient été ajoutées postérieurement, en particulier trois croix à l'encre rouge, deux à la partie nord de l'île, une au sud-ouest, et près de cette dernière, de la même encre rouge, en caractères petits et très nets, très différents du griffonnage hésitant du capitaine, ces mots : « Trésor principal ici ».

Au verso, la même main avait tracé ces renseignements complémentaires :

« Grand arbre. Contrefort de la Longue-Vue; point de direction N. N. E. quart N.

» Ile du Squelette E. S. E. quart E.

» Dix pieds.

» Le lingot d'argent est dans la cache nord; on peut la trouver dans la direction du mont, à l'est, à dix brasses au sud de la roche noire qui lui fait face.

» Les armes sont faciles à trouver dans la dune, pointe du cap anse nord, direction E. quart N.

» *J. F.* »

C'était tout; mais quoique bref et pour moi incompréhensible, le squire et le docteur Livesey furent remplis de joie.

— Livesey, dit le squire, vous allez abandonner sur-le-champ vos méchantes fonctions. Demain je pars pour Bristol. Dans trois semaines, trois semaines!

deux semaines! dix jours... nous aurons le meilleur bateau, monsieur, et l'équipage le plus choisi d'Angleterre. Hawkins viendra avec nous comme mousse... Vous ferez un fameux mousse, Hawkins! Vous, Livesey, vous serez le médecin du bord. Moi, je suis l'amiral. Nous prendrons Redruth, Joyce et Hunter. Nous aurons des vents favorables, une traversée rapide, pas la moindre difficulté à trouver l'endroit, et de l'argent en abondance, à jeter par les fenêtres pour longtemps.

— Trelawney, dit le docteur, j'irai avec vous, et je vous promets, ainsi que Jim, de faire honneur à l'entreprise. Il n'y a qu'un homme qui m'inquiète.

— Et qui est-ce? s'écria le squire. Nommez-le, monsieur, quel est ce coquin?

— Vous! répondit le docteur, car vous ne savez pas tenir votre langue. Nous ne sommes pas seuls à connaître l'existence de ce document. Les bandits qui ont ce soir attaqué l'auberge sont décidés à tout, certainement, et les autres qui sont restés à bord du lougre, et d'autres, j'en suis sûr, pas bien loin, tous sans exception sont bien résolus à mettre la main sur cet argent par tous les moyens. Aucun de nous ne doit rester seul avant de prendre la mer. Jim et moi, nous ne nous quitterons pas d'ici là, vous prendrez Joyce et Hunter pour vous rendre à Bristol, et, jusqu'au bout, nul d'entre nous ne doit souffler mot de notre découverte!

— Livesey, répondit le squire, vous êtes toujours dans le vrai... Je serai muet comme la tombe...

LIVRE II

LE CUISINIER DU BORD

I

JE VAIS A BRISTOL

Il nous fallut plus de temps que nous ne pensions pour appareiller, et aucun de nos premiers projets, pas même celui du docteur Livesey de me garder auprès de lui, ne se réalisa selon nos intentions.

Le docteur fut obligé d'aller à Londres chercher un médecin pour le remplacer, le squire fut très occupé à Bristol, et je demeurai au château, sous la garde du vieux Redruth, le garde-chasse, presque comme un prisonnier, mais plein de rêves de mer et des plus attrayantes visions d'îles inconnues et d'aventures étranges.

Je passais des heures à rêver à la carte, dont je me rappelais bien tous les détails.

Assis près du feu dans la chambre de la femme de charge, je me voyais en imagination approchant de l'île de tous les côtés possibles.

J'en explorais chaque hectare. J'escaladais mille fois cette haute colline qu'on appelle la Longue-Vue, et du sommet je contemplais les paysages les plus merveilleux et les plus divers.

Tantôt l'île était toute peuplée de sauvages que nous devions combattre, tantôt elle était pleine d'animaux dangereux qui nous pourchassaient; mais dans tous mes rêves, rien ne se produisit qui fût aussi étrange ni aussi tragique que nos aventures réelles.

Les semaines passèrent ainsi, quand un beau jour arriva une lettre adressée au docteur Livesey portant cette mention : *A faire ouvrir, en cas d'absence, par Tom Redruth, ou par le jeune Hawkins !*

Obéissant à cet ordre, nous trouvâmes, ou plutôt je trouvai, car le vieux garde-chasse ne savait guère lire que de l'imprimé, l'importante nouvelle suivante :

« Auberge de la Vieille Ancre.

Bristol, 1er mars 17..

» Cher Livesey,

» Comme je ne sais si vous êtes au château ou encore à Londres, j'envoie cette lettre en double aux deux endroits.

» Le bateau est acheté et équipé. Il est à l'ancre prêt à mettre à la voile. Vous ne pourriez rêver plus charmante goélette. Un enfant saurait la manœuvrer. Deux cents tonnes. Son nom : *Hispaniola !*

» Je l'ai eue par l'entremise de mon vieil ami Blandly, qui s'est montré dans cette affaire le plus étonnant des hommes.

» Cet incomparable ami s'est littéralement dévoué dans mon intérêt, de même que tout le monde, je puis le dire, dès que l'on a su pour quel port nous voulions nous embarquer : c'est-à-dire pour le trésor.

— Redruth, dis-je, interrompant ma lecture, le docteur Livesey n'aimera pas cela. Le squire a bavardé, c'est clair.

— Eh bien, n'est-ce pas son droit ? grommela le garde. Ce serait nouveau que le squire ne puisse plus parler à cause du docteur Livesey, il me semble !

Là-dessus, je m'abstins de tout autre commentaire, et je continuai :

» Blandly en personne a trouvé l'*Hispaniola*, et il s'est si admirablement arrangé qu'il a pu l'acquérir pour presque rien. Il y a un tas de gens à Bristol qui ont de violentes préventions contre Blandly.

» Ils vont jusqu'à déclarer que cet honnête homme est capable de tout pour de l'argent, que l'*Hispaniola* lui appartenait, et qu'il me l'a vendue à un prix absurdement élevé... enfin, les plus risibles calomnies. Aucun d'eux, cependant, n'ose contester les mérites du bateau.

» Jusque là tout allait bien. Les ouvriers, à vrai dire, gréeurs et autres, étaient d'une lenteur désespérante, mais le temps y a porté remède.

» L'équipage m'embarrassait beaucoup plus.

» Je voulais trouver une vingtaine d'hommes en cas de rencontre avec des indigènes, des corsaires, ou d'odieux Français, et j'avais eu une peine du diable pour en rassembler une demi-douzaine, lorsqu'un coup de fortune providentiel m'amena l'homme qu'il me fallait.

» Je me trouvais sur le dock, quand par le plus simple hasard, je me mis à causer avec lui.

» J'appris qu'il était un ancien matelot, qu'il tenait un débit et connaissait tous les marins de Bristol.

» Sa santé s'était altérée à terre, et il cherchait une

bonne place de cuisinier pour reprendre la mer. Il était venu se promener par là ce matin, disait-il, afin de respirer l'air salin.

» Je fus profondément touché, et vous l'auriez été également; et par pure compassion, je l'engageai sur-le-champ comme cuisinier du bord.

» Son nom est Long John Silver, il a perdu une jambe, mais je considérai cela comme une recommandation, puisqu'il l'a perdue au service de son pays, sous les ordres de l'immortel Hawke.

» Il n'a pas de pension, Livesey! Dans quel siècle abominable vivons-nous ?

» Eh bien, monsieur, je croyais avoir trouvé seulement un cuisinier, mais c'était un équipage que j'avais découvert.

» Silver et moi, nous pûmes rassembler en quelques jours une troupe des plus solides marins qu'on puisse imaginer, pas jolis à voir, mais des hommes, d'après leur mine, du courage le plus indomptable.

» Je suis sûr que nous pourrions combattre une frégate.

» Long John me débarrassa même de deux hommes sur les six ou sept que j'avais engagés. Il me démontra sans peine qu'ils étaient de ces marins d'eau douce plutôt à craindre dans une aventure de quelque importance.

» Je suis en excellente santé et de bonne humeur. Je mange comme un ogre et dors comme une souche, mais je n'aurai pas un moment de plaisir tant que je n'entendrai pas mes vieilles toiles virer autour du cabestan. En route pour le large! A nous le trésor! C'est la splendeur de la mer qui me tourne la tête. Ainsi donc, Livesey, venez sans retard.

» Ne perdez pas une heure, si vous avez de l'amitié pour moi.

» Envoyez tout de suite le jeune Hawkins voir sa mère, sous la garde du vieux Redruth : et que tous deux nous rejoignent ensuite le plus vite possible à Bristol.

» John TRELAWNEY.

» P.-S. — Je ne vous ai pas dit que Blandly, qui entre parenthèses, doit nous envoyer une conserve si nous ne sommes pas rentrés pour fin août, a trouvé un homme admirable comme contremaître, un homme déplaisant, ce que je regrette, mais à tous autres égards très précieux.

» Long John Silver a déniché un homme très compétent comme second, un nommé Arrow.

» J'ai un maître d'équipage qui sait commander, Livesey. Ainsi les choses marcheront comme sur un cuirassé à bord de notre excellente *Hispaniola*.

» J'oubliais de vous dire que Silver est un homme qui possède du bien; je sais de source sûre qu'il a un compte en banque et ne l'a jamais retiré.

» Il laisse sa femme pour garder le débit, et comme c'est une femme de couleur, il est permis à deux vieux célibataires comme vous et moi de deviner que c'est autant la femme que la santé qui le font retourner sur mer.

» J. T.

» P.-P.-S. — Hawkins peut passer une nuit chez sa mère.

» J. T. »

Vous pouvez vous imaginer l'agitation que me causa cette lettre. Je ne me sentais pas de joie et si jamais j'ai méprisé un homme, ce fut le vieux Tom Redruth, qui ne savait rien faire sans grommeler et se lamenter.

Tous les gardes-chasse en second auraient été enchantés d'échanger leur place contre la sienne, mais tel n'était pas le plaisir du squire et le plaisir du squire faisait loi pour eux.

Aucun d'eux, sauf le vieux Redruth, n'aurait même osé se permettre de murmurer.

Le lendemain matin, je partis à pied avec lui pour l'« Amiral Benbow » et je trouvai là ma mère bien portante et gaie.

Le capitaine, qui avait été si longtemps pour elle une cause d'ennui, était maintenant dans un lieu où les méchants cessent d'être à craindre.

Le squire avait fait faire toutes les réparations. On avait repeint les salles et l'enseigne, et on avait ajouté quelques meubles, entre autres un beau fauteuil pour ma mère, à son comptoir.

Il lui avait même trouvé un jeune garçon comme apprenti, afin qu'elle ne manquât pas d'aide après mon départ.

Ce fut en voyant ce jeune garçon, que je compris pour la première fois ma situation.

J'avais songé jusqu'alors à toutes les aventures qui m'attendaient, mais pas du tout à la maison que j'allais quitter; mais, à la vue de ce jeune étranger maladroit, qui allait prendre ma place auprès de ma mère, j'eus ma première crise de larmes.

Je crains bien d'avoir rendu la vie dure à ce garçon, car comme il était novice dans l'emploi, j'eus cent fois

l'occasion de le rappeler à l'ordre ou de l'humilier, ce dont je ne manquai pas de profiter.

La nuit se passa, et le lendemain après dîner, Redruth et moi nous nous remîmes en route.

Je dis adieu à ma mère, à la baie où j'avais vécu depuis ma naissance, et à la vieille auberge de l'« Amiral Benbow », qui ne m'était plus aussi familière depuis qu'elle était repeinte.

Une de mes dernières pensées fut pour le capitaine, qui s'était si souvent promené sur le rivage avec son chapeau relevé, sa balafre, et son vieux télescope de cuivre.

L'instant suivant, nous avions dépassé le tournant de la route, et ma maison fut hors de vue.

Le courrier nous prit vers la brune au « Royal George » sur la lande. J'étais pressé entre Redruth et un gros monsieur; malgré l'allure rapide et l'air froid de la nuit, je dus d'abord m'assoupir tout de suite et ensuite dormir comme une bûche tandis que nous roulions par monts et par vaux, d'un relais à l'autre, car je fus enfin réveillé par une poussée dans les côtes; lorsque j'ouvris les yeux, je pus voir que nous étions arrêtés devant un grand bâtiment dans une rue de ville, et que le jour s'était levé depuis longtemps.

— Où sommes-nous ? demandai-je.

— A Bristol, dit Tom. Descendez.

M. Trelawney avait fixé sa résidence dans une auberge au bout des docks, pour surveiller le travail à bord de la goélette.

Il fallut nous y rendre à pied, et à ma grande joie longer les quais, où s'alignaient une multitude de bateaux de toutes tailles, de tous genres et de toutes nations.

Sur l'un, des matelots chantaient en travaillant; sur un autre, des hommes au haut des mâts, bien au-dessus de ma tête, étaient suspendus à des cordages qui ne semblaient pas plus gros que des fils d'araignée. Bien que j'eusse vécu toute ma vie sur la côte, il me semblait n'avoir encore jamais été aussi près de la mer.

L'odeur du goudron et de l'eau salée était quelque chose de nouveau. Je vis les plus merveilleuses figures qui aient jamais traversé l'Océan. Je vis, en outre, beaucoup de vieux matelots avec des anneaux aux oreilles, des favoris roulés en boucles, des perruques goudronnées, une démarche crâne et maladroite, et si j'avais vu autant de rois et d'archevêques, je n'aurais pas été plus heureux.

Et j'allais en mer, en mer sur une goélette, avec un maître d'équipage qui sifflerait, des marins à perruques goudronnées qui chanteraient, voguant vers une île inconnue, à la découverte d'un trésor caché!

Pendant que j'étais encore tout à ce rêve délicieux, nous arrivâmes en face d'une grande auberge, et nous vîmes le squire Trelawney, vêtu de drap bleu foncé comme un officier de marine, paraître à la porte avec un sourire sur son visage, imitant à la perfection la démarche d'un matelot.

— Vous voilà, s'écria-t-il, et le docteur est arrivé hier soir de Londres. Bravo! l'équipage du bateau est au complet!

— Oh, monsieur, m'écriai-je, quand partons-nous?

— Quand? dit-il. Nous partons demain!

II

A L'ENSEIGNE DE LA LONGUE-VUE

Quand j'eus fini de déjeuner, le squire me remit une note pour John Silver, à l'enseigne de la Longue-Vue, et me dit que je trouverais facilement l'endroit en suivant la ligne des docks et en cherchant une petite taverne avec un grand télescope de cuivre pour enseigne.

Je partis enchanté de cette occasion de revoir encore d'autres bateaux et des marins; je me frayai un chemin parmi une foule nombreuse de gens, de voitures et de marchandises, jusqu'à ce que je trouvai la taverne en question; le dock était en pleine animation.

La taverne était une petite auberge d'aspect assez engageant : enseigne fraîchement peinte, fenêtres aux rideaux rouges très nets, plancher proprement sablé. Une rue courait de chaque côté de la maison et sur chacune d'elles une porte ouverte donnait à la salle large et basse pas mal de clarté, malgré des nuages de fumée de tabac.

Les clients étaient pour la plupart des hommes de mer; ils parlaient tellement haut, que je m'attardai à la porte, osant à peine entrer.

Comme j'attendais, un homme sortit d'une pièce contiguë; d'un coup d'œil, je fus sûr que ce devait être Long John : sa jambe gauche était coupée près de la hanche, et, sous l'épaule gauche, il tenait une béquille, dont il se servait avec une merveilleuse dextérité, sautillant autour comme un oiseau. Il était très grand et très fort, avec une face large comme un jambon, plate et pâle, mais intelligente et souriante.

Il semblait vraiment être de la plus joyeuse humeur et sifflotait en circulant entre les tables, jetant un mot plaisant ou tapant sur l'épaule de ses clients favoris.

Mais, pour dire vrai, dès l'instant où j'avais lu ce qui concernait Long John dans la lettre du squire Trelawney, la crainte était entrée dans mon esprit qu'il pût être ce même marin à une seule jambe si longtemps guetté à l'« Amiral Benbow ». Un coup d'œil à l'homme que j'avais devant moi me suffit.

J'avais vu le capitaine, le Chien Noir et l'aveugle Pew, et je pensais pouvoir reconnaître un pirate, personnage selon moi bien différent de cet aubergiste propre et aimable.

Je rassemblai aussitôt mon courage, franchis le seuil et marchai droit vers l'homme qui, appuyé sur sa béquille, parlait à un client.

— Monsieur Silver ? demandai-je, en lui tendant la note.

— Oui, mon garçon, dit-il. C'est bien mon nom, certainement. Et qui donc es-tu ?

Et lorsqu'il vit la lettre du squire, il me sembla avoir un léger sursaut.

— Oh, dit-il, à haute voix, et tendant sa main, je vois... tu es notre nouveau mousse, je suis très heureux de te voir.

Et il me serra la main d'une étreinte puissante.

A ce moment, un des clients, à l'autre bout de la salle, se leva soudain et sortit vivement.

La porte était près de lui, et il fut aussitôt dans la rue.

Mais sa hâte avait attiré mon attention. Je le reconnus d'un coup d'œil : c'était l'homme au visage blême, auquel il manquait deux doigts, qui était venu le premier à l'« Amiral Benbow ».

— Oh! m'écriai-je, arrêtez-le. C'est Chien Noir!

— Je me fiche de savoir qui il est, s'écria Silver, mais il n'a pas réglé son compte... Harry, cours et rattrape-le.

Un de ceux qui étaient près de la porte se leva aussitôt et se mit à sa poursuite.

— Quand ce serait l'Amiral Hawke lui-même, il faut qu'il paye son compte, s'écria Silver.

Puis lâchant ma main, il demanda :

— Qui donc dis-tu qu'il est? Chien quoi?

— Chien Noir, monsieur! Monsieur Trelawney ne vous a-t-il pas parlé des pirates? C'en est un!

— Vraiment? s'écria Silver. Et chez moi! Ben, cours prêter main forte à Harry. Un de ces coquins, est-ce possible? Est-ce vous qui buviez avec lui, Morgan? Venez ici.

L'homme qu'il appelait Morgan, un vieux matelot aux cheveux gris et au visage d'acajou s'avança d'un air penaud en roulant sa chique.

— Dites donc, Morgan, dit Long John, d'un ton sévère, vous n'aviez encore jamais vu ce... Chien Noir, n'est-ce pas?

— Moi? Non, monsieur, dit Morgan en saluant.

— Vous ne saviez pas son nom, n'est-ce pas?

— Non, monsieur.

— Tonnerre! Tom Morgan, c'est heureux pour vous, s'écria l'aubergiste. Si vous aviez fréquenté ce genre de monde, vous n'auriez plus remis les pieds chez moi, vous pouvez en être certain. Et qu'est-ce qu'il vous disait, Morgan ?

— Je ne sais pas au juste, monsieur, répondit Morgan.

— Qu'est-ce que vous avez donc là sur les épaules ? Est-ce une tête ou quoi ? Vous ne savez pas au juste, n'est-ce pas ? Peut-être ne saviez-vous pas au juste à qui vous parliez non plus ? Allons, voyons, qu'est-ce qu'il vous racontait, voyages, capitaines, bateaux ? Parlez, qu'est-ce que c'était ?

— Nous parlions d'amarinage en cale, répondit Morgan.

— De cale, n'est-ce pas ? En voilà un fameux sujet de conversation, ma parole. Retournez à votre place, Tom.

Puis, comme Morgan retournait s'asseoir, Silver me dit tout bas, d'un air confidentiel, que je jugeai très flatteur :

— C'est un très honnête homme, ce Tom Morgan, mais il est stupide.

» Voyons, ajouta-t-il à haute voix, Chien Noir ? Non, je ne connais pas ce nom, certainement, mais je crois bien que... oui, j'ai déjà vu le bonhomme. Il est venu quelquefois ici avec un mendiant aveugle, je crois.

— C'est lui, soyez-en sûr. Je connais aussi le mendiant aveugle. Il s'appelle Pew.

— C'est bien ça, s'écria Silver avec animation, Pew! C'était son nom, c'est certain. Et il avait l'air

d'un fripon. Sûrement si nous rattrapons ce Chien Noir, ce sera une bonne nouvelle pour le capitaine Trelawney! Ben est bon coureur, il y a peu de marins qui sachent courir mieux que Ben. Il va le rattraper, et sans traîner, tonnerre! Il parlait de cale, n'est-ce pas? Je vais le mettre en cale, moi!

Pendant tout le temps qu'il débitait ces paroles, il marchait de long en large dans la taverne sur sa béquille, frappant de grands coups de poing sur les tables, faisant montre d'une telle agitation qu'il eût convaincu un juge d'Old Bailey ou un agent de Bow Street.

Mes soupçons s'étaient tout à fait réveillés en trouvant Chien Noir à la Longue-Vue, et j'observai le cuisinier avec méfiance. Mais il était trop fin, trop empressé, trop habile pour moi, et lorsque les deux hommes revinrent hors d'haleine, avouant qu'ils avaient perdu la trace dans la foule et se faisant tancer comme des voleurs, je me serais porté garant de l'innocence de John Silver.

— Vois-tu, Hawkins, dit-il, c'est une chose rudement dure pour un homme comme moi, n'est-ce pas? Et le capitaine Trelawney, que va-t-il penser? Ce satané fils de chien est assis dans ma maison, boit mon rhum; tu arrives; tu me dis ce qui se passe, et voilà que je le laisse filer devant mes yeux! Ecoute, Hawkins, prends ma défense auprès du capitaine, tu es jeune, mais tu es très intelligent. J'ai vu cela dès que tu es entré! Eh bien, que pouvais-je faire avec cette vieille béquille, pour courir? Quand j'étais un maître marin breveté, j'aurais pu l'empoigner, une main après l'autre, et je lui aurais tordu le cou comme à un poulet, bien sûr, mais à présent...

Puis, tout à coup, il s'arrêta, et sa bouche s'ouvrit comme s'il se rappelait quelque chose...

— Le compte! s'écria-t-il. Trois tournées de rhum! Sacré nom d'une béquille, voilà que j'en avais oublié son compte.

Et, se laissant tomber sur un banc, il se mit à rire, si longtemps que des larmes coulèrent sur ses joues; je ne pus m'empêcher de rire également, et nos éclats de gaîté retentissaient dans la taverne.

— Eh bien, quelle fichue vieille bête je suis, dit-il enfin en s'essuyant les joues. Nous sommes sûrs de nous entendre tous les deux, Hawkins, car je parie qu'on pourrait me prendre pour un mousse. Mais soyons sérieux. Il n'y a pas que cela. Le devoir, c'est le devoir, camarade. Je vais mettre mon vieux chapeau et je vais aller avec toi voir le capitaine Trelawney pour lui rendre compte de cette affaire. Car, sais-tu, jeune Hawkins, c'est sérieux, et ni toi ni moi ne pouvons nous en montrer fiers, ni toi non plus, je te dis. Ce n'est pas malin de l'un comme de l'autre... ce n'est pas malin. Mais, par exemple, l'histoire du compte est bien bonne!

Et il se mit à rire de nouveau et de si bon cœur que bien que n'appréciant pas comme lui la drôlerie de l'histoire, je fus encore obligé de rire comme lui.

Pendant notre court trajet le long des quais, il se montra un très intéressant compagnon, me donnant des explications sur les bateaux auprès desquels nous passions, sur leur gréement, leur tonnage, leur nationalité, et sur le travail qui s'y faisait.

On déchargeait l'un, on arrimait un autre. Un troisième appareillait. De temps à autre, il me racontait une petite histoire de bateau ou de marin, ou bien

il me serinait une expression nautique jusqu'à ce que je l'aie apprise parfaitement.

Je commençais à penser que c'était un des meilleurs camarades de bateau qu'on pût souhaiter.

Quand nous arrivâmes à l'auberge, le squire et le docteur Livesey étaient tous deux assis devant une pinte de bière, portant des toasts, et se disposant à aller faire à bord de la goélette une tournée d'inspection.

Long John raconta l'histoire d'un bout à l'autre, avec beaucoup de verve et la plus parfaite vérité.

— C'est comme cela que ça s'est passé, n'est-ce pas, Hawkins, disait-il de temps en temps.

Et je ne pouvais toujours que l'approuver entièrement.

Les deux gentilshommes regrettaient que Chien Noir ait pu s'enfuir, mais nous dûmes tous reconnaître qu'il n'y avait rien à faire, et, après avoir été complimenté, Long John prit sa béquille et partit.

— Tout le monde à bord cet après-midi à quatre heures! lui cria le squire.

— Oui, oui, monsieur, répondit le cuisinier, dans le couloir.

— Eh bien, squire, dit le docteur Livesey, je ne crois généralement pas beaucoup en vos découvertes, mais je vais vous dire ceci : John Silver me plaît.

— Cet homme est un brave cœur, déclara le squire.

— A présent, ajouta le docteur, Jim peut venir à bord avec nous, n'est-ce pas ?

— Certainement, dit le squire. Prenez votre chapeau, Hawkins. Nous allons voir le bateau.

III

LA POUDRE ET LES ARMES

L'*Hispaniola* était à l'ancre à quelque distance du quai et nous voguâmes sous les proues et les poupes de beaucoup d'autres bateaux; leurs câbles grinçaient quelquefois sous notre quille ou se balançaient au-dessus de nous. Nous accostâmes enfin, et nous fûmes reçus et salués, en montant à bord, par le second, M. Arrow, un vieux matelot bronzé, qui avait des anneaux aux oreilles et qui louchait. Il était avec le squire dans les meilleurs termes, mais je remarquai bientôt qu'il n'en était pas de même de M. Trelawney et du capitaine.

Ce dernier était un homme d'aspect acerbe, qui semblait irrité contre tout à bord et qui devait bientôt nous dire pourquoi, car nous étions à peine descendus dans la cabine qu'un matelot nous suivit :

— Le capitaine Smollett, monsieur, demande à vous parler, dit-il.

— Je suis toujours aux ordres du capitaine. Faites-le entrer, dit le squire.

— Eh bien, capitaine Smollett, qu'avez-vous à dire ? Tout va bien, je suppose, tout est bien gréé et en bon état !

— Eh bien, monsieur, dit le capitaine, il vaut mieux parler franchement, je crois, même au risque de mécontenter. Je n'aime pas cette croisière, je n'aime pas les hommes, et je n'aime pas mon officier. Voilà qui est court et net.

— Peut-être, monsieur, n'aimez-vous pas ce bateau ? demanda le squire, très contrarié à ce que je voyais.

— Je n'en puis rien dire encore, monsieur, ne l'ayant pas encore essayé, dit le capitaine. Il a l'air d'un petit bâtiment convenable, c'est tout ce que j'en peux dire.

— Il est possible, monsieur, que vous n'aimiez pas votre patron non plus ? dit le squire.

Mais ici le docteur Livesey intervint :

— Attendez un peu, dit-il, attendez un peu. Inutile de poser des questions de ce genre qui ne peuvent que blesser. Le capitaine en a trop ou pas assez dit, et je dois ajouter que je demande une explication de ces paroles. Vous n'aimez pas, dites-vous, cette croisière. Et pourquoi ?

— J'ai été engagé, monsieur, par ce que nous appelons un ordre scellé, pour conduire ce bateau où le désire ce gentleman, dit le capitaine. Jusque là, c'est très bien, mais maintenant je constate que chaque homme à bord en connaît plus long que moi. Je ne trouve pas cela correct, et vous ?

— Non, dit le docteur Livesey, moi non plus.

— Ensuite, dit le capitaine, j'apprends que nous allons chercher un trésor, je l'apprends par mes

hommes, vous m'entendez ? Or, chasser le trésor est une besogne délicate. Je n'aime, en aucun cas, les voyages à la recherche de trésors, je ne les aime surtout pas quand ils sont secrets et lorsque, excusez-moi, monsieur Trelawney, le secret a été confié au perroquet.

— Le perroquet de Silver ? demanda le squire.

— C'est une façon de parler, dit le capitaine, je veux dire que le secret a été divulgué. Je pense qu'aucun de vous, messieurs, ne sait à quoi il s'engage, mais je vais vous dire ma façon de voir : c'est la vie ou la mort, et une tâche périlleuse.

— C'est très clair et, je dois dire, assez exact, répondit le docteur Livesey. Nous acceptons le risque, mais nous ne sommes pas aussi ignorants que vous paraissez le croire. Ensuite, vous dites que vous n'aimez pas l'équipage. Ne sont-ils pas bons marins ?

— Je ne les aime pas, monsieur, répondit le capitaine Smollett, et je pense que j'aurais dû pouvoir choisir moi-même mes hommes, si vous voulez le savoir.

— C'est possible, répondit le docteur. Mon ami aurait peut-être dû vous prendre avec lui pour les choisir, mais cette négligence, si c'en est une, fut involontaire. Et vous n'aimez pas Arrow ?

— Non, monsieur, je le crois bon marin, mais il est trop libre avec l'équipage pour être un bon officier. Un second doit garder son rang et ne pas trinquer avec les hommes.

— Est-ce que vous voulez dire qu'il boit ? s'écria le squire.

— Non, monsieur, répondit le capitaine, je veux dire seulement qu'il est trop familier.

— Enfin, quelle est votre conclusion, capitaine ? demanda le docteur. Dites-nous ce que vous désirez ?

— Eh bien, messieurs, êtes-vous décidés à faire cette croisière ?

— Dur comme fer, répondit le squire.

— Très bien, dit le capitaine. Et puisque vous m'avez écouté patiemment affirmer des choses que je ne peux prouver, laissez-moi vous dire encore quelques mots. On met la poudre et les armes dans la cale d'avant. Or, vous avez une bonne place dans la cabine, pourquoi ne pas les mettre là ? Premier point. Ensuite, vous emmenez avec vous quatre de vos hommes, et ils me disent qu'ils auront leurs hamacs à l'avant. Pourquoi ne pas leur donner les places prêtes ici, près de la cabine ? Deuxième point.

— Est-ce tout ? demanda M. Trelawney.

— Encore un mot, dit le capitaine. Il y a eu déjà trop de bavardages.

— Beaucoup trop, approuva le docteur.

— Je vais vous dire ce que j'ai moi-même entendu, continua le capitaine Smollett : il paraît que vous possédez une carte d'une île, qu'il y a sur cette carte des croix indiquant où est le trésor, et que l'île est située...

Et il énonça la latitude et la longitude très exactement.

— Je n'ai jamais dit cela à âme qui vive ! s'écria le squire.

— Les hommes le savent, monsieur, répondit le capitaine.

— Livesey, ce ne peut être que vous ou Hawkins, s'écria le squire.

— Peu importe qui c'est, répliqua le docteur.

Et je pus voir que ni lui, ni le capitaine n'ajoutait foi aux protestations de M. Trelawney, ni moi non plus, certes, car c'était un fieffé bavard.

Cependant, cette fois, je crois qu'il disait vrai et que personne n'avait révélé la position de l'île.

— Eh bien, messieurs, continua le capitaine, je ne sais qui a cette carte, mais j'en fais une condition, c'est que cela restera un secret pour moi et pour Arrow, autrement je vous présenterai ma démission.

— Je comprends, dit le docteur. Vous désirez que ceci reste secret, qu'on fasse une citadelle de la partie arrière du bateau, équipée avec des gens sûrs, pourvue de toutes les armes et de la poudre qui se trouvent à bord. En d'autres termes, vous craignez une mutinerie.

— Monsieur, dit le capitaine Smollett, sans vouloir me formaliser, je ne vous reconnais pas le droit de me prêter des paroles que je n'ai pas prononcées. Aucun capitaine ne serait excusable de prendre la mer s'il avait de telles craintes. Quant à Arrow, je le crois parfaitement honnête. Quelques-uns des hommes le sont aussi, ils le sont peut-être tous, je n'en sais rien. Mais je suis responsable de la sécurité du bateau et de la vie de chaque personne à bord, et je vois des choses qui, à mon avis, ne sont pas très claires. Je vous demande de prendre certaines précautions, ou de me permettre de résigner mes fonctions. C'est tout.

— Capitaine Smollett, commença le docteur avec un sourire, connaissez-vous la fable de la montagne qui accouche d'une souris ? Vous m'excuserez, j'en suis sûr, mais vous me rappelez cette fable. Quand vous êtes entré, j'aurais parié ma perruque qu'il s'agissait de choses plus graves.

— Docteur, dit le capitaine, vous avez de l'esprit. Quand je suis entré ici, je comptais être congédié. Je ne pensais pas que Monsieur Trelawney voulût entendre un seul mot.

— Je n'en écouterai pas davantage, s'écria le squire. Sans Livesey, je vous aurais envoyé au diable. Je vous ai écouté tout de même. Je ferai comme vous le désirez, mais je saurai ce que je dois penser de vous.

— Comme il vous plaira, monsieur, dit le capitaine. Vous reconnaîtrez que j'ai fait mon devoir.

Et là-dessus, il prit congé.

— Trelawney, dit le docteur, contrairement à toutes mes premières idées, je crois que vous avez réussi à avoir deux honnêtes hommes à bord : cet homme et John Silver.

— Silver, si vous voulez, s'écria le squire, mais quant à cet intolérable hâbleur, je déclare sa conduite indigne d'un homme, d'un marin et d'un Anglais.

— Bien, dit le docteur, nous verrons.

Quand nous montâmes sur le pont, les hommes avaient déjà commencé à enlever les armes et la poudre, poussant avec ensemble de vigoureux « yo ho! » en travaillant.

Le nouvel arrangement était tout à fait de mon goût. Toute la goélette avait été transformée; six chambres étaient installées à l'arrière, à l'endroit formant le prolongement de la cale principale, et cette série de cabines ne communiquait avec la cuisine et le gaillard d'avant que par un passage à bâbord. Il avait d'abord été convenu que le capitaine, M. Arrow, Hunter, Joyce, le docteur et le squire occuperaient ces six chambres; mais ensuite deux

furent attribuées à Redruth et à moi-même, M. Arrow et le capitaine devant coucher sur le pont, dans la dunette qui avait été agrandie de chaque côté au point de ressembler à une chambre de conseil.

C'était fort bas de plafond, naturellement, mais il y avait place pour y suspendre deux hamacs et le second lui-même semblait satisfait de cet arrangement. Peut-être lui aussi avait-il eu quelques doutes sur l'équipage, mais ceci n'est qu'une hypothèse, car, comme on le verra, nous ne profitâmes pas longtemps de ses avis.

Nous étions tous au travail, occupés à transporter la poudre et les hamacs, lorsque les deux derniers hommes, et Long John avec eux, accostèrent.

Le cuisinier grimpa à bord avec l'agilité d'un singe et dès qu'il vit ce qui se passait, il s'écria :

— Holà! camarades, qu'est-ce que cela signifie?

— Nous déménageons la poudre, répondit l'un d'eux.

— Mais mille tonnerres, si nous faisons cela, s'écria Long John, nous allons manquer la marée du matin!

— Tels sont mes ordres, dit sèchement le capitaine. Vous pouvez descendre à votre cuisine, mon garçon. Les hommes attendent leur souper.

— Oui, oui, monsieur, répondit le cuisinier.

Et esquissant un salut, il disparut.

— Celui-là est bon, capitaine, dit le docteur.

— Probablement, monsieur, répondit le capitaine Smollett.

» Doucement, doucement, vous autres, doucement, cria-t-il aux hommes qui transportaient la poudre.

Mais comme il s'aperçut soudain que j'examinais la poulie avec laquelle nous hissions au milieu du navire un grand canon de bronze :

— Eh là-bas, le mousse! s'écria-t-il, retire-toi de là! Va retrouver le cuisinier et demande-lui du travail.

Et, comme je m'empressais de partir, je l'entendis dire tout haut au docteur :

— Je ne veux pas de privilégiés à mon bord.

Je vous assure que je partageais alors entièrement l'opinion du squire et que je détestais profondément le capitaine.

IV

LA TRAVERSÉE

Toute cette nuit-là, nous fûmes occupés activement à mettre toutes choses en place et quantité d'amis du squire, M. Blandly et d'autres, vinrent lui souhaiter bon voyage et prompt retour.

Il n'y eut jamais à l'« Amiral Benbow » une seule nuit qui m'ait donné tant d'ouvrage, et j'étais épuisé de fatigue lorsque, un peu avant l'aube, le maître d'équipage donna le coup de sifflet; l'équipage prit place aux barres de cabestan. Mais même si j'avais été deux fois plus fatigué, je n'aurais pas abandonné le pont.

Tout était pour moi si nouveau et si intéressant : les ordres brefs, la note stridente du sifflet, les hommes courant à leurs postes dans la lueur des lanternes.

— Maintenant, Barbecue, chante-nous en une, cria une voix.

— La vieille, cria un autre.

— Oui, oui, camarades, dit Long John qui se tenait près d'eux, sa béquille sous le bras.

Et aussitôt il entonna l'air et les paroles que je connaissais si bien :

Quinze hommes sur le coffre du mort

Et tout l'équipage reprit en chœur :

Yo ho ho ! et une bouteille de rhum !

Au troisième *ho*, tous poussèrent sur les barres de cabestan avec énergie.

Même à cet instant émouvant, ma pensée remonta instantanément vers l'« Amiral Benbow », et je crus entendre la voix du capitaine dominant le chœur.

Mais bientôt l'ancre fut montée. Bientôt elle apparut ruisselante à l'avant. Bientôt les voiles commencèrent à porter. La terre et les embarcations disparurent de chaque côté et, avant que j'aie pu m'étendre pour essayer de dormir une heure, l'*Hispaniola* avait commencé son voyage vers l'Ile au Trésor.

Je ne raconterai pas cette traversée en détail, elle fut assez réussie. Le bateau était bon, l'équipage composé de marins capables, le capitaine connaissait à fond son métier. Mais avant d'arriver en vue de l'Ile au Trésor, il se produisit deux ou trois faits qui doivent être rapportés.

M. Arrow, le tout premier, se montra pire que ne l'avait craint le capitaine. Il n'avait pas d'autorité sur les hommes qui faisaient de lui ce qui leur plaisait. Ce n'était pas là le plus mauvais de l'affaire.

Après un jour ou deux de mer, il apparut sur le pont les yeux troubles, les joues empourprées, la langue pâteuse, et montrant d'autres signes d'ivresse.

Il fut maintes fois honteusement mis aux arrêts. Quelquefois il tombait sans se relever.

Quelquefois il restait étendu toute la journée dans sa petite cabine à côté de la dunette.

Quelquefois, pendant un jour ou deux, il était presque de sang-froid et faisait son travail de façon assez convenable.

Jusqu'alors nous n'avions jamais pu nous expliquer où il se procurait à boire. C'était là un mystère pour tout le monde. On avait beau le surveiller, on n'arrivait pas à le découvrir et quand on l'interrogeait, il se contentait de rire s'il était ivre, et, s'il ne l'était pas, il protestait avec solennité qu'il n'avait jamais bu que de l'eau.

Il était non seulement inutile comme officier et d'un mauvais exemple pour les hommes, mais il était évident que dans ces conditions il finirait sûrement par se tuer.

Aussi ne fut-on ni très surpris, ni affecté, lorsque par une sombre nuit, la mer étant mauvaise, il disparut définitivement.

— Par-dessus bord! dit le capitaine. Ma foi, messieurs, cela nous évitera la peine de le mettre aux fers.

Mais nous nous trouvions sans second, et il fut nécessaire, naturellement, de faire avancer en grade un des hommes.

Le contremaître Job Anderson était l'homme qui semblait le plus capable du bord et, tout en gardant son ancien titre, il remplit l'emploi de second.

M. Trelawney était un navigateur et sa science le rendit utile, car il prit souvent le quart lui-même quand le temps était beau; le quartier-maître, Israël

Hands, était un vieux marin, rusé et expérimenté, à qui on pouvait au besoin confier n'importe quelle besogne.

C'était le grand confident de John Silver.

La mention de son nom m'amène à parler du maître-coq, Barbecue, comme l'appelait l'équipage.

A bord, sa béquille était retenue par une courroie autour de son cou, afin d'avoir le plus possible ses deux mains libres.

C'était chose curieuse de le voir arc-bouter l'extrémité inférieure de sa béquille contre une cloison et, en s'y appuyant, faire sa cuisine comme s'il eût été sur terre ferme, tout en suivant le balancement du bateau. C'était plus étrange encore de le voir par les plus gros temps traverser le pont. Il avait deux agrès, dont il se servait pour se déplacer; on les appelait les boucles d'oreilles de Long John et il savait se mouvoir sur sa béquille, ou la traîner à son côté par la courroie, aussi vite qu'un autre homme pouvait marcher.

Cependant quelques-uns des hommes qui avaient voyagé avec lui exprimaient leur pitié de l'en voir réduit à cela.

— Ce n'était pas un homme ordinaire, Barbecue, me disait le quartier-maître. Il a reçu de l'instruction dans sa jeunesse et il parle comme un livre quand il veut, et brave! un lion n'est rien à côté de Long John! Je l'ai vu en empoigner quatre et cogner leurs têtes l'une contre l'autre, lui seul, sans armes.

Tout l'équipage le respectait et même lui obéissait. Il avait une façon à lui de parler à chacun et de rendre à chacun de petits services. Envers moi, il se montrait inlassablement bienveillant, toujours heureux de me voir dans sa cuisine qu'il tenait éclatante de propreté :

les casseroles suspendues, reluisantes, et son perroquet dans sa cage, dans un coin.

— Viens donc, Hawkins, disait-il, viens donc bavarder avec John. Personne plus que toi n'est le bienvenu, mon garçon; assieds-toi et écoute les nouvelles : voici le capitaine Flint, j'appelle mon perroquet capitaine Flint, comme le fameux corsaire, voici le capitaine Flint qui nous prédit un heureux voyage, n'est-ce pas, capitaine ?

Et le capitaine de crier avec volubilité : « Pièces de huit ! Pièces de huit ! Pièces de huit ! » jusqu'à ce que John eût étendu son mouchoir par-dessus la cage.

— Tu vois cet oiseau, disait-il, il a peut-être deux cents ans, Hawkins, ils vivent aussi longtemps pour la plupart, et si quelqu'un a vu davantage de méchancetés, ce ne peut être que le diable lui-même. Il a voyagé avec England, le pirate. Il a été à Madagascar, à Malabar, à Suimam, à Providence, à Portobello. Il se trouvait au sauvetage des bateaux naufragés. C'est là qu'il a appris « Pièces de huit ! » et ce n'est pas étonnant, il y en avait trois cent cinquante mille, Hawkins ! Il était à l'abordage du *Vice-roi des Indes*, au large de Goa, il y était et, quand on le regarde, on le prendrait pour un bébé. Mais tu as flairé la poudre, n'est-ce pas, capitaine ?

— Tout le monde prêt pour la manœuvre, cria le perroquet.

— Oh ! c'est un fameux gaillard, allez, disait le cuisinier, et il lui donnait du sucre tiré de sa poche; le perroquet frappait du bec les barreaux de sa cage, se mettant à jurer, donnant ainsi une impression de méchanceté. « Dame ! ajoutait John, on ne peut pas

toucher de la poix sans se salir, jeune homme. Tu entends mon pauvre vieil oiseau innocent qui jure comme un damné, et il ne vaut pas mieux, sois-en sûr. Il jurerait tout aussi bien, façon de parler, devant un curé. »

Et John se touchait le front avec un geste solennel qui lui était particulier et me faisait croire qu'il était le meilleur des hommes.

Cependant, le squire et le capitaine Smollett étaient toujours en termes assez distants. Le squire ne faisait pas mystère de la chose; il détestait le capitaine. Le capitaine, de son côté, ne parlait que lorsqu'on lui adressait la parole, toujours brièvement, sèchement, sans un mot inutile. Il avouait, quand on le mettait au pied du mur, qu'il avait peut-être mal jugé l'équipage, et que quelques-uns des hommes étaient aussi actifs qu'il pouvait le désirer, que tous s'étaient parfaitement bien conduits. Quant au bateau, il l'avait maintenant en affection.

— Il penche un peu plus près du vent que ne doit le faire une jeune mariée, monsieur. Mais, ajoutait-il, tout ce que je puis dire, c'est que nous ne sommes pas encore de retour et je n'aime pas cette croisière.

Le squire tournait le dos et marchait de long en large sur le pont, le menton relevé.

— Si j'écoutais un peu plus cet homme, disait-il à ces mots, il me ferait éclater.

Nous eûmes un peu de gros temps qui ne put que faire apprécier les qualités de l'*Hispaniola*.

Tout le monde à bord semblait content de son sort et il ne pouvait en être autrement, car je suis certain qu'aucun équipage ne fut jamais autant gâté depuis que Noé livra son arche à l'eau.

Sous le moindre prétexte, le double grog était accordé; il y avait du rhum certains jours, lorsque, par exemple, le squire apprenait que c'était la fête d'un des hommes; une barrique de pommes était toujours ouverte dans le vibord, pour tous ceux à qui cela pouvait faire plaisir.

— Jamais rien de bon ne sortira de cela, disait le capitaine au docteur Livesey. Qui gâte les matelots en fait des diables... voilà mon opinion.

Mais le tonneau de pommes nous profita, comme vous le verrez, car sans lui, nous n'aurions jamais été avertis et aurions tous péri de la main des traîtres.

Voici comment la chose arriva :

Nous avions remonté les moussons pour avoir vent sur l'île vers laquelle nous naviguions (il ne m'est pas permis de préciser davantage) et nous approchions en faisant bonne vigie nuit et jour.

C'était à peu près le dernier jour de notre voyage d'aller.

Pendant la nuit, ou au plus tard avant midi le lendemain, nous devions être en vue de l'Ile au Trésor.

Nous étions dans la direction S.-S.-O., nous avions un vent régulier par le travers et une mer calme.

L'*Hispaniola* tanguait avec assurance et son beaupré soulevait de temps en temps une gerbe d'embrun.

Tout marchait bien en haut comme en bas.

Chacun était dans les meilleures dispositions, car nous touchions au terme de la première partie de notre aventure.

Le soleil venait de se coucher et, mon travail terminé, je me dirigeais vers ma cabine, lorsque l'envie me prit de goûter une pomme.

Je courus sur le pont. Tout le quart était à l'avant à guetter l'apparition de l'île.

L'homme à la barre observait le lof de la voile, en sifflotant doucement, et c'était le seul bruit qu'on entendait avec celui de l'eau contre le taille-mer et autour des flancs du bateau.

Je me fourrai hardiment dans le tonneau à pommes, qui était presque vide, mais accroupi dans l'obscurité, — était-ce le bruit des vagues ou le balancement du bateau ? — je dus m'endormir ou j'étais sur le point de le faire, quand un homme s'assit lourdement et avec bruit près de moi.

La barrique oscilla comme il y appuyait ses épaules, et je me disposais à en sortir vivement lorsque l'homme se mit à parler.

C'était la voix de Silver, et dès qu'il eut prononcé quelques mots seulement, je ne me serais montré pour rien au monde.

Je restai accroupi, écoutant tout tremblant de peur et de curiosité, car d'après ces quelques mots, je compris que l'existence de tous les honnêtes gens à bord dépendait de moi seul.

V

CE QUE J'ENTENDIS DANS LA BARRIQUE A POMMES

— Non jamais, disait Silver. Flint était capitaine; j'étais quartier-maître, avec ma béquille. C'est dans la même affaire que j'ai perdu ma jambe, et le vieux Pew ses yeux. C'était un maître chirurgien celui qui m'a amputé.

» Il avait fait des études et le reste, il connaissait du latin en masse, et bien d'autres choses, mais il fut pendu comme un chien, et il a pourri au soleil comme les autres, à Corso Castle.

» C'étaient les hommes de Roberts; ils avaient changé les noms de leurs bateaux : *Fortune-Royale* et ainsi de suite. Moi, je vous dis : quand un bateau a été baptisé, laissez-lui son nom. C'est ce qui s'est fait avec le *Cassandre*, qui nous a tous ramenés sains et saufs de Malabar, après qu'England eut pris le *Vice-Roi des Indes;* de même pour le *Walrus*, le vieux bateau de Flint que j'ai vu ruisselant de sang et comblé d'or à le faire sombrer. »

— Ah! fit une autre voix — celle du plus jeune matelot du bord — avec une évidente admiration, c'était le plus brillant de tous, ce Flint!

— Davis était un homme, lui aussi, dit Silver, je n'ai jamais voyagé avec lui.

» Avec England d'abord, ensuite avec Flint, voilà mon histoire, et à présent sur ce bateau pour mon propre compte, pour ainsi dire.

» J'ai rapporté neuf cents livres net, avec England; et deux mille avec Flint. Ce n'est pas mal pour un simple matelot; tout cela à mon compte en banque.

» Il ne suffit pas de gagner, il faut surtout épargner, vous pouvez me croire.

» Où sont-ils maintenant, tous les hommes d'England ? Je n'en sais rien. Où sont ceux de Flint ? La plupart sont ici à bord, heureux lorsqu'on distribue les rations de rhum. Quelques-uns en étaient réduits à mendier. Le vieux Pew qui avait perdu la vue, il aurait dû avoir honte de dépenser douze cents livres en un an, comme un lord du Parlement.

— Où est-il maintenant ?

— Eh bien, il est mort et à fond de cale, mais pendant deux ans, mille tonnerres! cet homme crevait de faim, mendiait, volait, coupait les gorges, et malgré tout crevait de faim, mille tonnerres!

— Oui, ça ne sert pas à grand'chose en fin de compte, dit le jeune marin.

— Ça ne sert pas à grand'chose pour les imbéciles, tu peux me croire, à rien même, s'écria Silver, mais écoute-moi...

» Tu es jeune, n'est-ce pas, mais tu es très intelligent, j'ai compris cela dès que je t'ai vu, et je vais te parler comme à un homme... »

Vous pouvez imaginer ce que j'éprouvai lorsque j'entendis cet abominable coquin adresser à un autre les mêmes mots de flatterie dont il s'était servi pour moi.

Je crois que si j'avais pu, je l'aurais tué à travers le tonneau.

Cependant, il continua sans se douter que je l'entendais.

— Voyez les gentilshommes de fortune; ils ont une vie dure. Ils risquent d'être pendus, mais ils mangent et boivent comme des coqs de combat, et quand une croisière est finie, eh bien! ils ont dans leur poche des centaines de livres au lieu de centaines de sous.

» Beaucoup préfèrent du rhum et un bon coup de rigolade; ils retournent en mer, n'ayant plus que leur chemise, mais ce n'est pas là ma manière. Je mets tout de côté, un peu ici, un peu là, pas trop au même endroit, c'est plus sûr... J'ai cinquante ans, remarque bien, et en rentrant de cette croisière, je m'établis rentier pour de bon.

» C'est pas trop tôt, diras-tu. Oui, mais j'ai bien vécu en attendant, je ne me suis jamais rien refusé de ce que je désirais, j'ai bien dormi et bien mangé tous les jours, sauf en mer.

» Et comment ai-je commencé? simple matelot comme toi! »

— Très bien, dit l'autre, mais tout ton argent est perdu maintenant, n'est-ce pas? Tu n'oseras pas te montrer à Bristol après cette affaire-ci.

— Ah, et où donc crois-tu qu'il est? demanda Silver ironiquement.

— A Bristol, dans des banques ou ailleurs, répondit son compagnon.

— Il y était, dit le cuisinier, il y était quand nous avons levé l'ancre, mais ma vieille a tout retiré à l'heure qu'il est. La Longue-Vue est vendue, bail, clientèle et matériel, et ma vieille est en route pour me rejoindre. Je te dirais bien où, car j'ai confiance en toi, mais cela ferait des jalousies parmi les autres.

— Et peux-tu te fier à ta femme? demanda l'autre.

— Les gentilshommes de fortune, répondit le cuisinier, se fient peu l'un à l'autre en général, et ils ont raison, tu peux m'en croire, mais j'ai ma méthode à moi. Quand un homme m'a manqué, je parle d'un qui me connaisse, il ne reste pas longtemps dans le même monde que le vieux John. Il y en avait qui craignaient Pew; mais Flint lui-même avait peur de moi... Il avait peur et il en était fier. C'était le plus terrible équipage sur mer que celui de Flint. Le diable lui-même aurait eu peur de s'embarquer avec ces gens-là... Eh bien, je te le dis — je ne suis pas un fanfaron, et tu vois toi-même que je suis un homme sociable — mais quand j'étais quartier-maître, il n'y avait pas d'agneau parmi les vieux pirates de Flint. Ah! tu peux en être sûr, même sur le navire du vieux John.

— Eh bien, je vais te dire, répliqua le jeune homme, je n'aimais pas trop cette affaire avant d'avoir eu cet entretien avec toi, John; mais tu peux compter sur moi à présent.

— Tu es un brave garçon, et intelligent, répondit Silver en lui serrant les mains avec une effusion qui secoua le tonneau; je n'ai jamais vu mieux fait que toi pour être gentilhomme de fortune.

Je commençais à comprendre ce que signifiaient leurs paroles!

Par gentilhomme de fortune, ils entendaient désigner clairement un vulgaire pirate, ni plus ni moins, et la petite scène que je venais d'entendre était le dernier acte de la corruption d'un honnête matelot, peut-être du dernier qui restait à bord.

Mais sur ce point, je fus bientôt rassuré, car Silver ayant donné un petit coup de sifflet, un troisième individu s'approcha et s'assit auprès d'eux.

— Dick marche, dit Silver.

— Oh! je savais que Dick marchait, répondit la voix du quartier-maître, Israël Hands, Dick n'est pas un sot.

Il retourna sa chique et cracha.

— Mais écoute, continua-t-il, voici ce que je veux savoir. Dis, Barbecue, combien de temps allons-nous encore continuer à naviguer ainsi comme un bateau à provisions? J'en ai bientôt assez du capitaine Smollett; voilà assez longtemps qu'il me prive de mon quart, sacré tonnerre! Je veux enfin entrer dans cette cabine. Je veux leurs cornichons, leurs vins, et tout le reste.

— Israël, dit Silver, ta tête n'a jamais été bien solide. Mais tu peux écouter, je pense, du moins tes oreilles sont assez grandes.

» Eh bien, voici ce que j'ai à te dire. Ta place est à l'avant, et tu travailleras et tu parleras bas et tu ne boiras pas, jusqu'à ce que je passe le mot d'ordre; et tu peux compter là-dessus, mon garçon! »

— Eh bien, je ne dis pas non, n'est-ce pas? grogna le quartier-maître, ce que je dis est : quand? voilà ce que je dis.

— Quand ? mille tonnerres ! s'écria Silver. Eh bien, si tu veux le savoir, je vais te dire quand... Le plus tard que je pourrai, voilà quand. Nous avons un marin de premier ordre, le capitaine Smollett, qui dirige le bateau pour nous. Nous avons ce squire et ce docteur avec une carte et des papiers. Je ne sais pas où ils sont, n'est-ce pas. Ni toi non plus... Eh bien, je veux laisser ce squire et ce docteur trouver le magot, et nous aider à l'amener à bord, mille tonnerres... Si j'étais sûr de vous tous, fils de chiens, je laisserais le capitaine Smollett nous ramener jusqu'à mi-chemin avant de faire quoi que ce soit.

— Quoi, ne sommes-nous pas tous navigateurs ici à bord ? dit le jeune Dick.

— Nous sommes tous des matelots, tu veux dire, répondit vivement Silver, nous pouvons courir notre course, mais qui saurait la régler ? C'est là où vous trébuchez tous, messieurs, du premier au dernier. Si je pouvais agir à ma guise, je laisserais le capitaine Smollett nous ramener au moins jusqu'aux alizés. Nous n'aurions ainsi aucune erreur à craindre, et pas de rationnement à une gorgée d'eau par jour. Mais je sais comment vous êtes tous. Je vais me débarrasser d'eux dans l'île, aussitôt que le magot sera à bord, et c'est dommage. Mais vous n'êtes contents que quand vous êtes saouls ! mille tonnerres ! Cela me fait mal au cœur de naviguer avec des hommes comme vous !

— Allons, voyons, Long John, s'écria Israël.

— Qui est-ce qui vous contrarie ? Quoi ? Combien de grands bateaux ai-je vu capturer, croyez-vous ? Et combien de vaillants gars ai-je vu sécher au soleil là-bas au Dock des Exécutions ? s'écria Silver, et tou-

jours pour avoir été aussi pressés, pressés, pressés, vous m'entendez. J'ai vu bien des choses en mer, je suppose ? Si vous vouliez seulement tendre votre toile, et pointer vers le vent, vous rouleriez bientôt carrosse sûrement. Mais allons donc, je vous connais. Vous aurez votre gorgée de rhum demain, quittes à être pendus après.

— Tout le monde sait que tu fais quelquefois des sermons comme un pasteur, John, mais il y en a eu d'autres qui savaient manier et diriger aussi bien que toi, dit Israël. Ils aimaient s'amuser un peu, bien sûr. Ils n'étaient pas si hautains, si sévères, mais ils savaient rire à l'occasion, comme de joyeux compères, tous.

— Vraiment, dit Silver. Eh bien, et où sont-ils maintenant ? Pew était de ceux-là, et il est mort mendiant. Flint en était aussi. Il est mort de rhum à Savannah. Ah! c'était une belle équipe, sûrement. Seulement, où sont-ils ?

— Mais, demanda Dick, quand nous les aurons supprimés, qu'est-ce que nous en ferons ?

— A la bonne heure, s'écria le cuisinier, d'un air d'admiration, voilà un homme. Voilà comment on parle affaires. Eh bien, qu'en penses-tu ? Faut-il les abandonner sur le rivage ? C'eût été la manière d'England. Ou faut-il les découper comme des porcs ? C'est celle de Flint ou de Billy Bones.

— Billy était fort pour cela, dit Israël. Un chien mort ne mord plus, disait-il. Il est mort maintenant lui-même. Il sait ce que c'est. Et si jamais un homme redoutable est entré au port, c'est bien Billy.

— Tu as raison, dit Silver, redoutable et habile. Mais écoutez-moi bien. Je suis un homme doux, je suis tout à fait galant homme, dites-vous, mais cette

fois c'est sérieux... Le devoir, c'est le devoir, camarades. Je donne mon vote : la mort. Quand je serai au Parlement, ou quand je roulerai dans mon carrosse, je ne veux pas que ces avocats de la cabine reviennent à l'improviste, comme le diable pendant une messe. Attendons, voilà ce que je dis, mais quand le moment sera venu, pourquoi attendre encore ?

— John, cria le quartier-maître, tu es un homme!

— Tu diras cela, Israël, quand vous aurez vu, dit Silver. Je ne réclame qu'une chose, je réclame Trelawney. Je veux lui tordre le cou moi-même avec ces mains-là, Dick!

Il ajouta, changeant de sujet :

— Lève-toi donc, tu seras gentil, et donne-moi une pomme du tonneau pour me rafraîchir.

J'aurais sauté hors du tonneau et je me serais enfui, si j'en avais trouvé la force, mais les jambes et le cœur me manquaient.

J'entendis Dick se lever; quelqu'un parut l'arrêter, tandis que la voix de Hands disait :

— Oh! laisse donc cela. Sucer ces sales fruits-là, John... Prenons plutôt une rasade de rhum.

— Dick, dit Silver, je me fie à toi, j'ai un compteur sur le baril, ne l'oublie pas. Voici la clef. Tu rempliras un petit pot et tu nous l'apporteras.

Malgré mon effroi, je ne pus m'empêcher de penser que c'était sans doute ainsi que M. Arrow avait dû se procurer l'alcool qui avait causé sa perte.

Dick ne resta pas longtemps loin; mais pendant son absence, Israël parla bas à l'oreille du cuisinier.

Je ne pus saisir qu'un mot ou deux, mais ce que j'appris était important, car parmi d'autres bribes sur le même sujet j'entendis clairement cette phrase :

— Pas un seul des autres ne se joindra à nous. D'où je conclus qu'il y avait encore des hommes fidèles à bord.

Quand Dick revint, le pot passa de main en main et chacun but à son tour.

L'un dit :

— A votre santé!

Un autre :

— A la santé du vieux Flint!

Et Silver lui-même, enfin, sur un ton chantant :

— A la vôtre! et bonne chance, beaucoup de butin et beaucoup de rhum!

A ce moment, une sorte de clarté vint jusqu'à moi dans le tonneau et, levant la tête, je vis que la lune s'était levée, argentant le grand mât, brillant, toute blanche, sur la voile de misaine; presque au même instant, la voix de l'homme de vigie cria :

— Terre!

VI

CONSEIL DE GUERRE

Il y eut un grand bruit de pas précipités qui traversaient le pont.

J'entendis des hommes sortir des cabines et de la dunette; me glissant en une seconde hors de mon tonneau, je me faufilai derrière le mât de misaine, fis un détour vers l'arrière et arrivai sur le pont, en même temps que Hunter et le docteur Livesey, qui se hâtaient aussi vers l'avant.

Tous les hommes s'y trouvaient déjà rassemblés.

Une ceinture de brouillard s'était levée presque en même temps que la lune.

Au loin, vers le sud-ouest, nous vîmes deux collines basses, distantes de deux milles environ, et derrière l'une d'elles une troisième plus haute s'élevait, dont le sommet était encore dans le brouillard. Toutes les trois semblaient abruptes, de forme conique.

Je vis tout cela comme en rêve, car je n'étais pas encore remis de mon horrible frayeur de quelques minutes plus tôt.

J'entendis alors la voix du capitaine Smollett qui donnait des ordres.

L'*Hispaniola* se rapprocha un peu du vent. Elle poursuivait maintenant sa course en laissant l'île à l'est.

— Et maintenant, dit le capitaine, quand les écoutes furent bordées, l'un de vous a-t-il déjà vu l'île qu'on aperçoit là-bas ?

— Moi, monsieur, dit Silver. J'y ai fait escale avec un bateau marchand sur lequel j'étais cuisinier.

— Le mouillage est au sud, derrière un îlot, je suppose ? demanda le capitaine.

— Oui, monsieur, à l'Ile du Squelette, qu'on l'appelle. C'était le rendez-vous des pirates autrefois, et nous avions à bord un matelot qui en connaissait tous les points par leur nom. Cette colline au nord s'appelle le mont de Misaine. Il y a trois sommets alignés du nord au sud : Misaine, Grand-Mât et Artimon. Mais la colline du Grand-Mât — la plus haute avec un nuage dessus — ils l'appelaient la Longue-Vue, à cause d'une vigie qu'ils y postaient lorsqu'ils venaient se refaire au mouillage, car c'est là qu'ils nettoyaient leurs bateaux, sauf votre respect, monsieur.

— J'ai ici une carte, dit le capitaine Smollett, voyez si c'est bien l'endroit.

Les yeux de Long John brillèrent tandis qu'il prenait la carte; mais, d'après l'aspect frais du papier, je compris qu'il allait être désappointé. Ce n'était pas la carte trouvée dans le coffre de Billy Bones, mais une copie exacte, complète en tous points, noms, hauteurs, situations, à l'exception des croix rouges et des notes écrites à la main.

Bien que sa déception dût être vive, Silver eut la présence d'esprit de n'en rien laisser paraître.

— Oui, monsieur, dit-il, c'est bien là l'endroit, certainement, et très habilement dessiné. Qui a pu faire cela, je me le demande. Les pirates étaient trop ignorants, je présume. Oui, c'est ici : Ancrage du capitaine Kidd. C'est bien le nom que donnait mon camarade. Il y a un fort courant au sud qui remonte ensuite au nord en suivant la côte ouest. Vous aviez raison, monsieur, de serrer le vent et de garder l'avantage à l'abri de l'île. Du moins, si notre intention est d'entrer et de caréner, il n'y a pas de meilleure place par ici.

— Merci, mon ami, dit le capitaine Smollett, je vous demanderai plus tard de nous aider. Vous pouvez aller.

J'étais surpris du calme avec lequel John avouait sa connaissance de l'île et je dois reconnaître que j'étais à demi effrayé lorsque je le vis s'approcher de moi.

Il ne savait certainement pas que j'avais entendu son discours alors que j'étais caché dans le tonneau, mais j'éprouvais maintenant une telle horreur de sa cruauté, de sa duplicité et de sa force, que je ne pus réprimer un frisson lorsqu'il posa sa main sur mon bras.

— Oh! dit-il, cette île est charmante. Pour un jeune garçon comme toi, c'est un endroit charmant pour débarquer. Tu vas pouvoir te baigner, grimper aux arbres, chasser les chèvres, et tu gambaderas sur ces collines toi-même comme une chèvre... Ma foi, cela me rajeunit. Je crois que j'en allais oublier ma béquille, ma parole. C'est une chose bien agréable que d'être jeune et d'avoir dix orteils, tu peux m'en croire. Quand tu voudras faire une petite exploration, adresse-toi au vieux John; il te donnera de quoi casser la croûte en chemin.

Et, me tapant sur l'épaule de la façon la plus amicale, il s'éloigna avec sa béquille et descendit sous le pont.

Le capitaine Smollett, le squire et le docteur Livesey étaient en train de causer tous trois sur le gaillard d'arrière, et, malgré mon désir de leur raconter mon histoire, je n'osai pas les interrompre à ce moment.

Tandis que je cherchais dans ma tête une excuse pour aller près d'eux, le docteur Livesey me fit signe d'approcher.

Il avait oublié sa pipe en bas et, comme c'était un fumeur enragé, il me pria d'aller la lui chercher.

Dès que je fus assez près pour parler sans que les autres m'entendissent, je lui dis immédiatement :

— Docteur, j'ai à vous parler; faites descendre le capitaine et le squire dans votre cabine et trouvez un prétexte pour m'envoyer chercher. J'ai de terribles nouvelles à vous apprendre.

Le docteur changea légèrement de contenance, mais, presque aussitôt, il reprit son sang-froid.

— Merci, Jim, dit-il à voix haute. C'est tout ce que je voulais savoir.

C'était comme s'il m'avait posé une question.

Et, sur ces mots, il tourna les talons et alla rejoindre les deux autres.

Ils s'entretinrent ensemble quelques instants et, bien qu'aucun d'eux ne sursautât, ni n'élevât la voix, ni ne manifestât son étonnement, je compris clairement que le docteur Livesey leur avait communiqué ma requête, car j'entendis bientôt le capitaine donner un ordre à Job Anderson et le sifflet appela tout le monde sur le pont.

— Mes amis, dit le capitaine Smollett, j'ai un mot à vous dire. Cette terre que nous découvrons est l'endroit de votre destination. Monsieur Trelawney, qui est un gentleman très généreux, comme nous le savons tous, m'a posé une ou deux questions et j'ai pu lui dire que chacun, en haut comme en bas, avait fait son devoir, à mon entière satisfaction. Nous allons donc, lui, le docteur et moi, descendre dans la cabine et nous y boirons à votre santé et à votre bonheur; des grogs seront servis pour que vous puissiez, vous aussi, boire à notre santé et à notre bonheur. Je vais vous dire ce que je pense : je trouve cela très flatteur pour tous. Si vous êtes de mon avis, je vous demanderai un « hourrah » pour remercier le squire.

Le hourrah suivit, chose compréhensible, mais il fut si chaleureux et si cordial que j'avoue avoir eu peine à croire que ces mêmes hommes conspiraient contre notre vie.

— Encore un hourrah pour le capitaine Smollett, cria Long John ensuite.

Et un second hourrah fut poussé avec une égale ardeur.

Les trois gentlemen descendirent alors et, peu de temps après, un matelot venait prévenir Jim Hawkins qu'on le demandait dans la cabine.

Je les trouvai tous trois assis autour de la table, une bouteille de vin d'Espagne et des raisins devant eux; le docteur fumait sa pipe, sa perruque posée sur ses genoux, ce qui était chez lui, je le savais, un signe évident d'agitation.

La lucarne d'arrière était ouverte, car la nuit était chaude, et on pouvait voir la lune briller dans le sillage du bateau.

— Eh bien, Hawkins, dit le squire. Vous avez quelque chose à dire. Parlez!

J'obéis, et aussi brièvement que possible, je répétai tous les détails de la conversation de Silver.

Personne ne m'interrompit avant que j'eusse fini, et aucun d'eux ne fit le moindre mouvement, mais leurs yeux restèrent fixés sur mon visage depuis le commencement jusqu'à la fin de mon récit.

— Jim, dit le docteur Livesey, asseyez-vous.

Ils me firent asseoir à table, auprès d'eux, me versèrent un verre de vin, me mirent des raisins plein les mains, et tous trois, l'un après l'autre, chacun avec un salut, burent à ma santé en rendant hommage à ma présence d'esprit et à mon courage.

— Ainsi, capitaine, dit le squire, vous aviez raison, et j'avais tort. Je me suis montré un véritable idiot : j'attends vos ordres.

— Pas plus idiot que moi, monsieur, répondit le capitaine. Je n'ai jamais rencontré un équipage qui ait su préparer une mutinerie sans que des signes précurseurs en soient visibles pour tout homme qui se méfie et qui est décidé à prendre toutes les mesures nécessaires. Mais cet équipage, ajouta-t-il, est plus fort que moi.

— Capitaine, dit le docteur, permettez, il s'agit surtout de Silver. C'est un homme remarquable.

— Il serait encore plus remarquable vu au bout d'une corde, monsieur, dit le capitaine. Mais tout ce que nous disons ici est inutile et n'arrange rien. Trois ou quatre points sont à voir, et si monsieur Trelawney le permet, je les indiquerai.

— C'est vous, monsieur, qui êtes le capitaine, c'est à vous de parler, dit M. Trelawney avec dignité.

— Premier point, commença M. Smollett : nous devons aller de l'avant, parce que nous ne pouvons reculer. Si je donnais un ordre comme celui-là, ils se soulèveraient tout de suite. Second point : nous avons du temps devant nous, au moins jusqu'à ce que le trésor soit découvert. Troisième point : il reste des hommes fidèles. Maintenant, monsieur, il faudra en venir aux coups tôt ou tard, et je propose donc de prendre, comme on dit, le taureau par les cornes et d'en venir aux coups un beau matin quand ils s'y attendront le moins; nous pouvons compter, je suis sûr, sur vos domestiques, monsieur Trelawney.

— Comme sur moi-même, déclara le squire.

— Trois, calcula le capitaine, ce qui, avec nous, fera sept, en comptant Hawkins que voici. Ensuite, quels sont les hommes restés fidèles ?

— Très probablement les hommes de Trelawney, c'est-à-dire ceux qu'il a engagés lui-même avant de rencontrer Silver.

— Non, répondit le squire, Hands était un des miens.

— J'aurais cru pouvoir compter sur Hands, ajouta le capitaine.

— Quand on pense qu'ils sont tous Anglais! s'écria le squire, capitaine, je me sentirais capable de faire sauter le bateau.

— Enfin, monsieur, tout ce que nous pouvons dire ne sert pas à grand'chose. Nous devons aller de l'avant, si vous le permettez, et veiller au grain. C'est dur pour un homme, je le sais. Il serait plus amusant d'en venir aux coups dès maintenant, mais cela n'est pas possible avant de connaître notre monde. Continuons, et attendons le moment propice, voilà mon opinion.

— Jim que voici, dit le docteur, peut nous aider plus que tout autre. Les mutins ne se méfient pas de lui, et Jim est un garçon observateur.

— Hawkins, je place une prodigieuse confiance en vous, ajouta le squire.

Je commençai à me sentir assez désespéré en entendant ces mots, car je me sentais complètement impuissant, et pourtant, par une singulière suite de circonstances, ce fut, en effet, de moi que vint le salut. En attendant, quoi que nous puissions dire, nous n'en connaissions que sept sur vingt-six sur lesquels nous étions sûrs de pouvoir compter, et dans ce nombre se trouvait un gamin; de sorte que, de notre côté, il n'y avait que six hommes mûrs à opposer à dix-neuf.

LIVRE III

MON AVENTURE A TERRE

I

COMMENT COMMENCE MON AVENTURE A TERRE

L'aspect de l'île, quand j'arrivai sur le pont le lendemain matin, était complètement changé.

Bien que le vent ne fût pas tombé tout à fait, nous avions fait beaucoup de chemin pendant la nuit et nous étions maintenant immobilisés par le calme à environ un demi-mille au sud-est de la côte orientale.

Des bois grisâtres couvraient une grande partie de la surface de l'île. Cette teinte unie était sillonnée par des bandes jaunes de sable dans les terres plus basses et interrompue par de nombreux grands arbres de la famille des pins, dominant les autres, isolément ou par groupes ; mais la nuance générale était uniforme et triste.

Les collines s'élevaient, claires, au-dessus de la végétation, en pointes de roche nue.

Toutes étaient de forme bizarre, et la Longue-Vue, de trois ou quatre cents pieds la plus haute montagne de l'île, était également la plus étrange comme aspect, s'élevant à pic de presque tous les

côtés et tronquée brusquement au sommet comme un piédestal attendant une statue.

L'*Hispaniola* voguait, les dalots sous les vagues grossissantes de l'océan.

Les arcs-boutants faisaient grincer les poulies.

Le gouvernail battait et tout le bateau craquait, geignait et frémissait comme une usine.

Je devais me cramponner ferme au galhauban; tout tournait devant mes yeux et m'étourdissait, car bien que je fusse devenu un assez bon marin quand le bateau était en marche, rester ainsi sur place, ballotté comme une bouteille, était une chose que je ne pouvais supporter sans malaise ou nausée, surtout le matin, l'estomac vide.

Peut-être, à cause de tout cela, ou à cause de l'aspect de l'île, avec ses bois gris et mélancoliques, ses pointes de roc sauvage, les vagues que nous pouvions voir et entendre sur le rivage, écumantes et grondantes, bien que le soleil fût éclatant et brûlant, que les oiseaux du bord pêchassent et criassent autour de nous, et qu'on eût pu croire au bonheur de chacun d'être enfin à terre après avoir été si longtemps sur mer, le cœur me tombait dans les talons, et dès ce premier coup d'œil j'eus en horreur la seule pensée de l'Ile au Trésor.

Nous avions une triste matinée de travail en perspective, car il n'y avait aucun signe de vent, et les barques durent être mises à la mer pour remorquer le bateau.

Nous dûmes louvoyer trois ou quatre milles en côtoyant l'île et entrer dans le chenal étroit qui mène au mouillage derrière l'Ile du Squelette.

Je m'offris pour monter dans une des barques, où je n'avais, bien entendu, rien à faire.

La chaleur était accablante; les hommes grognaient furieusement contre leur besogne.

Anderson commandait les barques, et, au lieu de maintenir l'équipage en bon ordre, il grommelait encore plus fort que les autres.

— Ah, disait-il avec un juron, cela ne durera pas toujours.

Je pensais que c'était là fort mauvais signe; car, jusqu'à ce jour, les hommes avaient accompli leur tâche avec entrain et bonne volonté, mais la vue seule de l'île avait relâché les liens de la discipline.

Pendant tout le parcours, Long John se tint près du timonier et gouverna le bateau.

Il connaissait le passage comme sa poche et, quoique l'homme à la sonde rencontrât partout plus d'eau qu'il n'était indiqué sur la carte, il n'hésita pas une seule fois.

— Il y a un fort courant avec le reflux, dit-il, et ce chenal a été creusé pour ainsi dire à la bêche.

Nous arrivâmes à l'ancrage indiqué par la carte, à un tiers de mille environ de chaque rive, la terre principale d'un côté et l'Ile du Squelette de l'autre.

Le fond était de sable fin.

Le plongeon de notre ancre fit s'élever une nuée d'oiseaux tournoyant et criant par-dessus les bois, mais en moins d'une minute ils furent redescendus et tout retomba dans le silence.

La rade était presque entièrement entourée de terre et de bois, les arbres descendant jusqu'à la ligne des hautes eaux, les rivages plats pour la plupart, et les hauteurs des collines se dressant à la ronde au loin comme une sorte d'amphithéâtre.

Deux petites rivières, ou plutôt deux marigots, se jetaient dans ce qu'on pourrait appeler un étang,

et le feuillage, autour de cette partie du rivage, avait une sorte d'éclat malsain.

Du bateau, nous ne pouvions rien voir du fortin ni de ses barricades, car ils étaient entièrement cachés par les arbres, et sans la carte de la dunette nous aurions pu nous croire les premiers à avoir mouillé là depuis que l'île avait émergé des mers.

Il n'y avait pas un souffle d'air, pas un bruit, sauf celui des vagues grondant à un demi-mille de distance le long des rivages et contre les récifs.

Une odeur stagnante particulière montait des feuilles détrempées et des troncs d'arbres pourris.

Je remarquai que le docteur reniflait comme quelqu'un qui flaire un œuf gâté.

— Je ne sais s'il y a ici un trésor, dit-il, mais je parierais ma perruque que la fièvre y a son gîte.

Si l'attitude des hommes avait été inquiétante dans les barques, elle devint franchement menaçante dès qu'ils furent de nouveau à bord.

Ils se tinrent en groupes sur le pont, murmurant et grommelant.

Le moindre des ordres était accueilli avec un regard de travers et exécuté négligemment et à regret.

Même les hommes restés fidèles semblaient atteints par l'infection, car il n'y avait pas à bord un individu qui parût mieux disposé que les autres.

La mutinerie, c'était clair, planait au-dessus de nous comme un nuage prêt à crever.

Notre groupe de la cabine n'était pas le seul à percevoir le danger.

Long John s'empressait d'un groupe à l'autre, prodiguant de bons conseils. Personne n'aurait pu donner meilleur exemple.

Il se surpassa vraiment en bonne volonté et en politesse; il était tout sourire pour chacun.

Si un ordre retentissait, Long John était en un instant sur sa béquille acquiesçant avec le plus joyeux « Oui, oui, monsieur » qu'on puisse imaginer et lorsqu'il n'avait rien d'autre à faire, il entonnait chanson sur chanson, comme pour masquer le mécontentement des hommes.

De tous les sombres incidents de ce sombre après-midi, cette évidente anxiété de la part de John Silver paraissait le pire.

Nous tînmes conseil dans la cabine.

— Monsieur, dit le capitaine, si je risque encore un ordre, tout le bateau va nous tomber dessus. Comprenez-vous, monsieur? voici ce qui va se passer. On me fera une objection et, si j'insiste, les anspects vont entrer aussitôt en danse. Si je ne dis rien, Silver comprendra qu'il y a quelque chose là-dessous et la partie est perdue. Eh bien, nous ne pouvons compter que sur un homme.

— Et lequel? demanda le squire.

— Silver, monsieur, répondit le capitaine. Il désire autant que vous ou moi calmer les choses. Ceci n'est qu'une petite émeute. Il les aurait bientôt apaisés s'il en avait l'occasion. Je propose donc de la lui procurer. Accordons aux hommes un après-midi à terre. S'ils y descendent tous, nous combattrons pour notre bateau. Si aucun d'eux n'y va, eh bien, dans ce cas, nous tiendrons bon dans la cabine, et que Dieu défende notre droit. Si quelques-uns seulement y vont, retenez ce que je vous dis, monsieur, Silver les ramènera à bord doux comme des agneaux.

Il en fut décidé ainsi.

Des pistolets chargés furent distribués à tous les hommes sûrs.

Hunter, Joyce et Redruth furent mis dans la confidence et accueillirent la nouvelle avec moins de surprise et avec plus de courage que nous ne l'aurions cru.

Le capitaine monta alors sur le pont et s'adressa à l'équipage.

— Mes enfants, dit-il, la journée a été chaude; nous sommes tous fatigués et mal disposés. Un petit tour à terre ne fera de mal à personne. Les barques sont encore à l'eau. Vous pouvez les prendre, et tous ceux à qui cela fera plaisir peuvent aller à terre pour l'après-midi. Je tirerai le canon une demi-heure avant le coucher du soleil.

Je crois bien que tous ces hommes devaient naïvement s'imaginer qu'ils allaient tomber sur le trésor aussitôt débarqués, car ils abandonnèrent tous, en un instant, leur mauvaise humeur et poussèrent une clameur de joie que l'écho répéta au loin dans les collines et qui envoya de nouveau les oiseaux voler et crier autour de l'ancrage.

Le capitaine était trop avisé pour rester auprès d'eux.

Il disparut, laissant Silver arranger la chose à sa guise, et je pense qu'il eut raison d'agir de la sorte.

S'il avait été sur le pont, il n'aurait pu feindre plus longtemps de ne pas comprendre la situation.

Elle était claire comme le jour.

Silver était le capitaine, à la tête d'un équipage composé de révoltés.

Les hommes fidèles — et j'eus bientôt la preuve qu'il en restait à bord — devaient sans doute être les plus stupides, ou, plutôt, je crois que tous les hommes

étaient plus ou moins démoralisés par l'exemple des meneurs, et parmi eux, les plus raisonnables refusaient de se laisser entraîner davantage. On peut en effet être oisif et poltron, mais de là à s'emparer d'un bateau et massacrer des innocents, il y a une marge.

A la fin, pourtant, l'expédition fut organisée.

Six hommes devaient rester à bord, et les seize autres, y compris Silver, commencèrent à embarquer.

C'est alors que me vint à l'esprit la première des idées folles qui contribuèrent tant à nous sauver la vie.

Si Silver laissait six hommes à bord, il était clair que notre groupe ne pouvait prendre et défendre le bateau, et puisqu'ils n'étaient que six, il était clair également que le groupe de la cabine n'avait pas besoin de mon aide pour le moment.

Je résolus aussitôt d'aller à terre.

En un clin d'œil je me glissai par-dessus bord, je me faufilai jusqu'à la barre d'écoute du canot le plus proche, qui partit presque au même moment.

Personne ne m'avait remarqué, sauf l'homme à l'aviron qui demanda :

— C'est toi, Jim ? Baisse la tête.

Mais Silver, de l'autre canot, regarda vivement de notre côté et héla pour demander si c'était moi; dès ce moment, je commençai à regretter ce que j'avais fait.

Les équipes luttèrent de vitesse pour gagner le rivage, mais le canot dans lequel j'étais, étant à la fois le plus léger et le mieux équipé et ayant déjà quelque avance, il eut bientôt dépassé l'autre de beaucoup; il atteignit les arbres du rivage, je saisis une branche

pour sauter à terre et disparus dans un fourré tout proche, tandis que Silver et les autres étaient encore à cent mètres derrière.

— Jim! Jim! l'entendis-je appeler.

Mais vous devez bien penser que je ne l'écoutai pas; sautant, enfonçant et franchissant les obstacles, je courus droit devant moi jusqu'à ce que je n'en pusse plus.

II

LE PREMIER CHOC

J'étais si content d'avoir brûlé la politesse à Long John que je commençai à me sentir amusé et à regarder autour de moi avec quelque intérêt le pays étrange où je me trouvais.

J'avais traversé un espace marécageux, plein de saules, de joncs et d'arbres de marais à formes bizarres; j'étais alors arrivé devant une étendue de terrain onduleux et sablonneux, long d'un mille environ, parsemé de quelques pins et de nombreux arbres bossus, ressemblant un peu au chêne par la taille, mais d'un feuillage pâle comme celui des saules.

A l'extrémité de cette étendue de terrain s'élevait une des collines, avec deux sommets bizarres et rocailleux, qui brillaient d'un vif éclat sous le soleil.

J'éprouvai alors pour la première fois la joie que donne l'exploration.

L'île était inhabitée.

Mes compagnons, je les avais laissés en arrière et rien ne vivait devant moi que des bêtes muettes et des oiseaux.

J'allais et venais parmi les arbres.

Ici et là, je vis des serpents; l'un d'eux sortit sa tête du bord du rocher et siffla vers moi avec un bruit assez semblable au ronflement d'une toupie.

J'étais loin de penser que c'était là un ennemi mortel et que son sifflement annonçait un danger.

J'arrivai alors à un long taillis de chênes, des chênes vivants, ou toujours verts comme on les appelle, ainsi que je l'appris plus tard.

Ils croissaient en broussailles rabougries le long du sable, leurs branches curieusement tordues, leur feuillage compact, comme du chaume.

Le taillis descendait du sommet d'un monticule de sable, s'étendait et devenait de plus en plus haut, pour atteindre enfin le bord du marais large et plein de roseaux, à travers lequel la plus proche des petites rivières suivait son cours jusqu'à l'ancrage.

Le marais fumait sous le soleil brûlant et les contours de la Longue-Vue tremblaient dans la buée.

Tout à coup, une sorte de remue-ménage se fit entendre dans les joncs, un canard sauvage s'envola avec un cri, un autre suivit, et bientôt, sur toute la surface du marais, une grande nuée d'oiseaux plana, criant et tournoyant dans l'air.

Je jugeai aussitôt que quelques-uns de mes compagnons s'approchaient le long du marais.

Je ne me trompais pas, car bientôt j'entendis le son lointain et bas d'une voix humaine, laquelle, à mesure que je prêtais l'oreille, devenait de plus en plus distincte et proche.

Cela me causa une grande frayeur et je me mis à ramper sous un chêne-vert où je restai blotti, écoutant sans faire plus de bruit qu'une souris.

Une autre voix répondit, puis la première, que je reconnus pour être celle de Silver, se remit à parler et continua longtemps et avec abondance, interrompue seulement de temps en temps par l'autre.

D'après ce que je pouvais entendre, ils semblaient parler avec véhémence et presque avec colère, mais aucun mot distinct ne parvenait à mon oreille.

Enfin les parleurs semblèrent s'être arrêtés, et peut-être s'étaient-ils assis, car non seulement ils cessèrent d'approcher, mais les oiseaux eux-mêmes commençèrent à s'apaiser et à reprendre leurs places dans le marécage.

Je me rappelai alors que je négligeais ma tâche, car, puisque j'avais été assez audacieux pour venir à terre avec ces forcenés, je devais au moins chercher à entendre ce qu'ils se disaient; mon devoir le plus simple et le plus clair était de m'approcher aussi près que possible en m'embusquant derrière les arbustes rampants.

Je pouvais déceler assez exactement la direction des parleurs, non seulement par le son de leurs voix, mais aussi par la présence de quelques oiseaux qui planaient encore, alarmés, au-dessus de la tête des intrus.

Marchant à quatre pattes, je m'avançai vers eux, lentement mais sûrement; puis, enfin, levant la tête devant une trouée du feuillage, je pus plonger mes regards jusque dans un petit creux de verdure tout près du marais entouré d'arbres étroitement rapprochés, où Long John Silver et un autre homme de l'équipage s'entretenaient tête à tête.

Le soleil tapait en plein sur eux.

Silver avait jeté son chapeau à terre près de lui, et sa grande face blonde et lisse, toute luisante de

sueur, se levait vers celle de l'autre homme en une sorte d'appel.

— Camarade, disait-il, c'est parce que je pense beaucoup de bien de toi, beaucoup de bien, tu peux en être sûr! Si je n'avais pas eu de la sympathie pour toi, penses-tu que je serais venu ici te prévenir? Tout est décidé, tu n'y pourras rien changer, c'est pour te sauver la vie que je parle, et si un des autres le savait... où serais-je, Tom! Hein, dis-moi, où serais-je?

— Silver, dit l'autre homme, et je remarquai qu'il n'était pas seulement très rouge, mais sa voix était rauque, et tremblait, comme une corde tendue, — Silver, dit-il, tu es vieux, et tu es honnête, ou tu passes pour tel; tu as de l'argent, aussi, ce que beaucoup de pauvres matelots n'ont pas; tu es brave, ou je me trompe fort... Et tu ne me diras pas que tu vas te laisser conduire par cette poignée de gredins? Toi! Ce n'est pas possible. Aussi vrai que Dieu me voit, j'aimerais mieux me laisser couper une main. Si je me détourne de mon devoir...

A ce moment il fut tout à coup interrompu par un bruit.

Je venais de découvrir un des hommes fidèles, et là, au même moment, mon attention fut appelée par un autre.

J'entendis tout à coup au loin dans le marais quelque chose comme un cri de colère, bientôt suivi d'un autre, un long et horrible hurlement strident de terreur. L'écho des rochers de la Longue-Vue le répéta une vingtaine de fois.

La troupe entière des oiseaux de marais s'éleva de nouveau, obscurcissant le ciel, avec un grand bruisse-

ment d'ailes, et longtemps après ce cri de mort résonnait encore dans mon cerveau.

Le silence avait rétabli son empire; seul le frémissement des oiseaux qui redescendaient et le bruit des vagues lointaines troublaient la langueur de l'après-midi.

Tom bondit en entendant le cri, comme un cheval sous l'éperon, mais Silver n'avait pas sourcillé.

Il demeura où il était, appuyé légèrement sur sa béquille, surveillant son compagnon comme un serpent prêt à s'élancer.

— John! fit le matelot en étendant le bras.

— Bas les mains! cria Silver, faisant un bond en arrière, avec, me sembla-t-il, l'agilité et la sûreté d'un gymnaste accompli.

— Bas les mains, si tu veux, John Silver! dit l'autre. C'est une conscience naïve qui te fait avoir peur de moi; mais au nom du ciel, dis-moi qu'est-ce que cela?

— Cela, répondit Silver, toujours sur ses gardes, l'œil semblable à une pointe d'épingle dans sa face large, mais brillant comme un éclat de verre. — Cela? oh, je pense que c'est Alan.

A ces mots, le pauvre Tom s'enflamma comme un héros.

— Alan! s'écria-t-il, que Dieu ait son âme, c'était un brave marin! Et quant à toi, John Silver, longtemps tu as été mon camarade, mais tu ne l'es plus désormais. Si je dois mourir comme un chien, je mourrai à mon devoir. Vous avez tué Alan, n'est-ce pas? Tuez-moi aussi si vous pouvez. Mais je vous en défie.

Et sur ces mots, le brave Tom tourna le dos au cuisinier, et se mit à marcher sur le rivage. Il ne devait pas aller loin.

Avec un cri, John saisit une branche d'arbre, enleva la béquille de dessous son aisselle, et lança ce singulier projectile en l'air, la pointe en avant.

Il frappa ce pauvre Tom avec une violence étourdissante, juste entre les épaules, en plein milieu du dos.

La victime leva les mains, eut une sorte de mouvement convulsif, et tomba.

Nul ne pourra jamais dire si Tom était blessé, gravement ou non. Il est probable, à en juger par le bruit, qu'il eut l'épine dorsale rompue instantanément. Mais il ne lui fut pas laissé le temps de se remettre.

Silver, agile comme un singe, fut sur lui en un instant et par deux fois il enfonça son couteau jusqu'au manche dans ce corps sans défense.

De la place où j'étais embusqué, je pouvais l'entendre haleter bruyamment en frappant les coups.

Je ne sais pas exactement ce que c'est que défaillir, mais je sais que pendant l'instant qui suivit, tout ce qui m'entourait parut tourbillonner dans un brouillard. Silver et les oiseaux, le grand sommet de la Longue-Vue tournaient et tournaient sens dessus dessous devant mes yeux, un son confus de cloches résonnait et des voix distantes criaient à mon oreille.

Quand je revins à moi, le monstre avait repris son sang-froid, sa béquille sous le bras et son chapeau sur la tête.

Devant lui, Tom gisait inanimé sur le sol, mais le meurtrier ne lui prêtait pas la moindre attention : il essuyait son couteau ensanglanté avec une touffe d'herbes.

Le décor n'avait pas changé, le soleil brillait toujours impitoyable sur le marais fumant et le haut sommet de la montagne; je pouvais difficilement me

persuader qu'un meurtre venait d'être commis, qu'une vie humaine avait été cruellement supprimée un moment plus tôt, sous mes yeux.

Mais bientôt John porta sa main dans sa poche, en sortit un sifflet dont il tira plusieurs sons modulés qui résonnèrent au loin dans l'air chaud. Je n'aurais pas pu dire, naturellement, ce que ce signal signifiait, mais il réveilla instantanément mes craintes.

D'autres hommes allaient arriver, peut-être serais-je découvert.

Déjà deux des marins fidèles avaient été tués.

Après Tom et Alan, mon tour ne pouvait-il pas venir ?

Je commençai aussitôt à me dégager et à m'éloigner en rampant, le plus rapidement possible, vers la partie la plus découverte du bois.

J'entendis alors des appels échangés entre le vieux pirate et ses camarades, et le son de leurs voix me donnait des ailes.

Aussitôt que je fus sorti du taillis, je courus comme je n'avais jamais couru encore, à peine soucieux de la direction de ma fuite, pourvu qu'elle m'éloignât des meurtriers, et tandis que je courais, ma peur grandissait de plus en plus, au point de devenir de la frénésie.

En effet, quelqu'un pouvait-il être perdu plus complètement que moi ?

Au coup de canon, comment oserais-je descendre jusqu'aux canots me joindre à ces bandits, encore tout fumants de leur crime ?

Le premier d'entre eux qui me verrait ne me tordrait-il pas le cou, comme à un poulet ?

Mon absence elle-même ne serait-elle pas une preuve de mes alarmes, et par conséquent de ma fatale connaissance de leurs forfaits ? Tout était fini, pensais-je.

Adieu l'*Hispaniola*, adieu squire, docteur et capitaine! Il ne me restait plus qu'à mourir de faim, ou à mourir de la main des rebelles,

Cependant, comme je l'ai dit, je courais toujours, et sans m'en apercevoir, j'étais arrivé près du pied de la petite colline au double sommet, et je me trouvais dans une partie de l'île où les chênes verts étaient moins rapprochés les uns des autres, et ressemblaient davantage à des arbres forestiers par leur aspect et leur dimension.

Il s'y entremêlait quelques pins solitaires, les uns de cinquante pieds de haut, les autres jusqu'à soixante-dix. L'air semblait plus pur et plus frais qu'autour du marais.

Et alors une nouvelle alarme me cloua sur place, le cœur battant.

III

L'HOMME DE L'ILE

D'un des flancs de la montagne, qui était ici escarpé et pierreux, un jet de cailloux se détacha et tomba en ricochant avec bruit parmi les arbres.

Mes yeux se tournèrent instinctivement dans cette direction, et je vis une forme sauter avec une grande rapidité derrière le tronc d'un pin. Ce que c'était : ours, homme ou singe, je n'aurais pu le dire.

Cela paraissait noir et hérissé, je n'en savais pas davantage. Mais la terreur de cette nouvelle apparition m'empêcha d'aller plus loin.

J'étais alors, semblait-il, bloqué des deux côtés : derrière moi les meurtriers, devant moi cette créature cachée, indéfinissable.

Et maintenant je commençai à préférer les dangers que je connaissais à ceux que je ne connaissais pas. Silver lui-même m'apparaissait moins terrible auprès de cette créature des bois, et je tournai les talons. Je regardai furtivement derrière mon épaule et me mis à rebrousser chemin dans la direction des canots.

Instantanément la silhouette reparut et, faisant un vaste circuit, elle fut bientôt devant moi.

J'étais fatigué, certes. Mais même si j'avais été aussi dispos qu'à mon lever, je voyais bien qu'il aurait été vain pour moi de lutter de vitesse avec un tel adversaire.

D'arbre en arbre, la créature bondissait comme un daim, courant tel un homme sur deux jambes, mais presque plié en deux.

Et pourtant c'était un homme, je ne pouvais plus avoir de doute à ce sujet.

Je me rappelai alors ce que j'avais entendu dire des cannibales.

Je fus sur le point d'appeler au secours. Mais le seul fait qu'il était un homme, même sauvage, m'avait en quelque sorte rassuré, et ma peur de Silver commença à se ranimer en proportion.

Je restai donc, immobile, cherchant quelque moyen de m'échapper, et tandis que j'y réfléchissais, je me rappelai tout à coup mon pistolet.

Aussitôt que je me souvins n'être pas sans défense, le courage raffermit mon cœur.

Je me campai résolument en face de cet homme de l'île, et je marchai vivement vers lui. Il était caché à ce moment derrière un tronc d'arbre, mais il avait dû m'observer attentivement, car dès que j'eus commencé à marcher dans sa direction, il reparut et fit un pas vers moi.

Puis, il hésita, recula, s'avança encore, et enfin, à ma surprise et à ma confusion, il se jeta à genoux et joignit les mains devant lui d'un air de supplication.

A cette vue, je m'arrêtai encore une fois.

— Qui es-tu ? demandai-je.

— Ben Gunn, répondit-il.

Et sa voix résonnait rauque et mal assurée, comme une serrure rouillée.

— Je suis le pauvre Ben Gunn, c'est moi; je n'ai pas parlé à un chrétien depuis trois ans.

Je m'aperçus alors que c'était un blanc comme moi, que ses traits étaient même agréables.

La peau, partout où elle se voyait, était brûlée par le soleil.

Ses lèvres même étaient noires, et ses yeux bleus paraissaient un peu effrayants dans un visage si sombre.

De tous les mendiants que j'avais vus ou imaginés, celui-ci était le plus déguenillé.

Il était vêtu de lambeaux de vieille toile à voile et de vieille toile goudronnée, et cet extraordinaire rapiéçage était tenu par un système d'attaches les plus variées et les plus inattendues, boutons de cuivre, liens d'osier et boucles de chanvre goudronné.

Autour de sa taille, il portait un vieux ceinturon de cuir à agrafe de cuivre, qui était la seule pièce solide de tout son accoutrement.

— Trois ans, m'écriai-je. As-tu fait naufrage?

— Non, camarade, dit-il, j'ai été marronné.

Je connaissais ce mot, je savais qu'il désignait un genre horrible de punition assez commun parmi les pirates, par lequel l'homme qui a violé les règlements est débarqué avec un peu de poudre et un fusil, ou abandonné dans quelque île désolée et lointaine.

— Marronné, voilà trois ans, continua-t-il, et depuis j'ai vécu des chèvres du pays, de groseilles et d'huîtres. Partout où l'homme se trouve, voyez-vous, l'homme peut se suffire... Mais camarade, mon cœur regrette la nourriture des chrétiens. Tu n'aurais pas par hasard un morceau de fromage sur toi? Non?

Eh bien, pendant de longues nuits j'ai rêvé de fromage, frit surtout, et je me réveillais ensuite pour me retrouver ici.

— Si jamais je peux retourner à bord, dis-je, tu auras du fromage tant que tu voudras.

Pendant tout ce temps, il avait palpé l'étoffe de ma tunique, caressé mes mains, regardé mes bottes, et généralement, dans les intervalles de son discours, montré un plaisir d'enfant en présence d'un de ses semblables.

A mes derniers mots, il se redressa avec un air de surprise malicieuse.

— Si tu peux retourner à bord, dis-tu ? répéta-t-il. Mais, qui t'en empêche ?

— Pas toi, je le sais, fut ma réponse.

— Et tu as raison, s'écria-t-il. Mais toi, comment t'appelles-tu, camarade ?

— Jim, lui dis-je.

— Jim, Jim, dit-il, l'air très content. Eh bien, Jim, j'ai eu la vie si dure ici que cela te ferait honte si je la racontais. Ainsi, par exemple, tu n'aurais pas cru que j'avais une mère pieuse, en me voyant ? demanda-t-il.

— Mais non, pas précisément, répondis-je.

— Ah, très bien, dit-il, mais c'est vrai, remarquablement pieuse. Et j'étais un petit garçon si poli et si pieux, je pouvais réciter mon catéchisme si vite que tu n'aurais pas su reconnaître un mot d'un autre. Et voilà où j'en suis, Jim, et cela a commencé en jouant à la fossette sur les tombes du cimetière ! C'est par là que cela a commencé, mais ç'a été plus loin, et c'est ce que ma mère m'avait dit, car elle m'avait tout prédit vraiment, la pieuse femme ! Mais c'est là

Providence qui m'a mis ici! J'ai eu le temps de penser à tout cela sur cette île déserte, et je suis revenu à la piété. Vous ne m'attraperez plus à boire du rhum, à part une goutte à l'occasion bien entendu, quand je pourrai... Je suis décidé à devenir un homme de bien et j'en connais le moyen.

» Et Jim, dit-il en regardant tout autour de lui et en baissant la voix, je suis riche. »

J'eus la conviction alors que le pauvre diable avait perdu la raison dans sa solitude et je suppose qu'il dut lire cette pensée sur mon visage, car il répéta avec vivacité.

— Riche! riche! Je te dis. Et je vais te dire autre chose. Je veux faire de toi un homme, Jim! Ah! Jim, tu béniras le ciel, en vérité, d'avoir été le premier à me trouver!

A ce moment une ombre parut tout à coup assombrir son visage; il étreignit ma main plus fortement, en levant devant mes yeux un doigt menaçant :

— Seulement, Jim, dis-moi la vérité, ce n'est pas là le bateau de Flint, n'est-ce pas ?

J'eus alors une heureuse inspiration. Je commençai à croire que j'avais trouvé un allié, et je lui répondis aussitôt :

— Ce n'est pas le bateau de Flint, car Flint est mort, mais je vais te dire la vérité, comme tu la demandes; il y a quelques-uns des hommes de Flint à bord, malheureusement pour nous autres.

— N'y a-t-il pas un homme avec une seule jambe ? bégaya-t-il.

— Silver ? demandai-je.

— Oui! Silver! c'était son nom.

— C'est le cuisinier et c'est lui aussi le meneur.

— Si tu es envoyé par Long John, dit-il, je suis perdu, je le sais. Mais, vous autres, où en êtes-vous ?

J'eus pris mon parti en un instant; en guise de réponse, je lui dis toute l'histoire de notre voyage et la situation dans laquelle nous nous trouvions. Il m'écouta avec le plus grand intérêt, et quand j'eus fini il me donna une tape amicale sur la tête.

— Tu es un brave garçon, Jim, dit-il, et vous êtes tous dans l'embarras, n'est-ce pas ? Eh bien, mettez seulement votre confiance en Ben Gunn. Ben Gunn est l'homme qui peut vous tirer d'affaire. Crois-tu, cependant, que ton squire se montrerait assez généreux, si on l'aidait, puisqu'il est dans l'embarras comme tu dis ?

Je lui affirmai que le squire était le plus libéral des hommes.

— Oui, mais tu comprends, reprit Ben Gunn, je ne voudrais pas qu'il me donne une porte à garder, ou une livrée de valet, ou autre chose dans ce genre, cela n'est pas pour moi, Jim. Je veux dire, serait-il capable d'aller jusqu'à la somme de... disons mille livres, sur l'argent qu'il est tout prêt à recueillir.

— J'en suis sûr, dis-je; d'avance il était convenu que tout homme aurait sa part.

— Et le passage de retour ? ajouta-t-il avec un regard soupçonneux.

— Mais, m'écriai-je, le squire est un gentilhomme. Et, d'ailleurs, si nous nous débarrassons des autres, nous aurons besoin de toi pour nous aider à manœuvrer le bateau.

— Ah, dit-il, vous auriez besoin de moi.

Et il semblait entièrement rassuré.

— Maintenant, continua-t-il, je vais te dire ce que je peux dire, mais pas plus. J'étais dans le bateau de Flint lorsqu'il a enfoui le trésor, lui et six autres, six forts marins. Ils sont restés à terre près d'une semaine, tandis que nous restions à bord, sur le vieux *Walrus*... Un beau jour, nous entendons le signal, et Flint arrive tout seul dans une petite barque, la tête couverte d'une écharpe bleue. Le soleil se levait; il était pâle comme un mort, en arrivant près du bateau. Mais lui il était là, tu m'entends, et les six autres morts, morts et enterrés. Comment avait-il fait, aucun homme à bord n'aurait pu le dire. Il dut y avoir une bataille, meurtre, et mort subite pour le moins, lui seul contre six. Billy Bones était le second, Long John le quartier-maître; ils lui demandèrent où était le trésor. « Ah, dit-il, vous pouvez aller à terre, si vous voulez, et y rester, qu'il a dit. Quant au bateau, il cherchera ailleurs, tonnerre! » Voilà ce qu'il a dit.

» Eh bien, j'étais dans un autre navire il y a trois ans, et nous arrivâmes en vue de cette île.

» Camarades, dis-je, c'est là qu'est le trésor de Flint. Débarquons et cherchons-le. Le capitaine était très mécontent, mais mes camarades, tous d'accord, débarquèrent. Ils le cherchèrent pendant douze jours, et chaque jour ils se montraient plus furieux contre moi; enfin un matin, tous retournèrent à bord. Quant à toi, Benjamin Gunn, dirent-ils, voici un mousquet, une bêche, et une pioche. Tu peux rester ici et découvrir l'argent de Flint toi-même, dirent-ils.

» Eh bien, Jim, je suis resté ici trois ans, et pas une bouchée de nourriture chrétienne dans tout ce temps. Mais, maintenant, écoute; regarde-moi. Ai-je

l'air d'un simple matelot ? Non, dis-tu. Et je n'en suis pas un non plus, je te dis. »

Et là-dessus, il cligna de l'œil et me pinça fortement.

— Tu n'auras qu'à dire cela à ton squire, Jim, continua-t-il... et il n'en était pas un non plus, voilà ce que tu lui diras. Pendant trois ans il fut le seul homme sur cette île, jour et nuit, par bon ou mauvais temps ; et quelquefois il pensait peut-être à faire une prière, diras-tu, et quelquefois il pensait peut-être à sa vieille mère, si elle vit toujours, tu lui diras, mais la plus grande partie du temps de Gunn... voilà ce que tu lui diras... la plus grande partie de son temps était consacrée à autre chose, et tu lui feras un petit pinçon comme je fais.

Et il me pinça de nouveau avec un air des plus confidentiels.

— Alors, continua-t-il, alors tu t'arrêteras, et diras ceci : Gunn est un brave homme, diras-tu, et il a une bien plus grande confiance, une bien plus grande — rappelle-toi — en un gentilhomme de naissance, qu'en ces gentilshommes de fortune, car il en était un lui-même.

— Eh bien, dis-je. Je ne comprends pas un mot à tout ce que tu as dit. Mais là n'est pas la question : comment vais-je retourner à bord ?

— Ah, dit-il, c'est là le hic, bien sûr. Eh bien, il y a mon bateau, que j'ai fait de mes propres mains. Je le cache sous le rocher blanc ; au pis aller, nous pourrions essayer cela quand il fera nuit. Hé ! fit-il brusquement, qu'est-ce que cela ?

Car, à ce moment, bien que le soleil fût encore à une heure ou deux de son coucher, tous les échos de l'île s'éveillèrent et mugirent au grondement d'un canon.

— Ils ont commencé le combat! m'écriai-je, suis-moi!

Et je me mis à courir vers l'ancrage, oubliant toutes mes terreurs, tandis que, à mon côté, l'homme marronné, dans ses peaux de bique, trottait rapide et léger.

— A gauche, à gauche, dit-il, tiens ta gauche, camarade Jim! Reste sous les arbres! C'est là que j'ai tué ma première chèvre. Elles ne descendent plus ici à présent. Elles se sont toutes réfugiées sur la montagne par peur de Benjamin Gunn. Ah, et voilà le cimetière. Vous voyez les tertres. Je viens ici prier, de temps en temps, quand je pense que le jour doit être un dimanche. Ce n'est pas tout à fait une chapelle, mais l'endroit paraît plus solennel; et alors, vois-tu, Ben Gunn est mal monté, pas de chapelain, pas même une Bible, ni un drapeau.

Il continuait à parler ainsi, tandis que je courais, sans attendre ni recevoir de réponse.

Le coup de canon fut suivi, après un intervalle considérable, d'une salve de coups de fusils.

Une nouvelle pause, et alors, à moins d'un quart de mille devant moi, j'aperçus le drapeau anglais qui flottait dans l'air au-dessus d'un bois.

LIVRE IV

LA PALANQUE

I

(Le docteur continue le récit)

COMMENT LE BATEAU FUT ABANDONNÉ

Il était environ une heure et demie, trois coups en langage de marine, quand les canots de l'*Hispaniola* partirent à terre.

Le capitaine, le squire et moi causions dans la cabine.

S'il y avait eu un souffle de vent, nous serions tombés sur les six mutins restés à bord avec nous, nous aurions filé notre câble et gagné le large. Mais le vent manquait, et pour comble d'infortune, Hunter descendit nous annoncer que Jim Hawkins s'était glissé dans un canot et était parti à terre avec les autres.

Il ne nous vint pas à l'idée de douter de Jim Hawkins, mais nous fûmes alarmés pour sa sécurité.

Dans la disposition d'esprit où étaient les hommes, il nous sembla qu'il restait peu de chances de revoir le garçon.

Nous courûmes sur le pont.

Le goudron fondait dans les joints.

L'air empesté de l'endroit me rendait malade; si jamais homme sentit la fièvre et la dysenterie, ce fut moi dans cet ancrage abominable.

Les six coquins murmuraient et grognaient, assis sous une voile au gaillard d'avant.

Sur le rivage nous pouvions voir les canots amarrés, tout près de l'embouchure de la rivière, un homme assis dans chacun.

L'un d'eux sifflait le « Lillibullero ».

L'attente était insupportable.

Il fut donc décidé que Hunter et moi irions à terre avec le petit canot chercher à nous renseigner.

Les deux barques avaient dérivé à droite, mais Hunter et moi ramâmes droit dans la direction de la palanque indiquée sur la carte.

Les deux hommes laissés à la garde des barques parurent s'inquiéter en nous apercevant, et je pus les voir discuter tous deux sur ce qu'ils devaient faire.

S'ils étaient allés prévenir Silver, les choses auraient peut-être tourné autrement, mais ils décidèrent de rester assis où ils étaient et ils se remirent à siffler le « Lillibullero ».

La côte faisait à cet endroit une légère saillie, et je ramai de façon à la mettre entre nous.

Avant même de débarquer nous avions perdu les barques de vue. Je sautai à terre, m'approchai en courant aussi près que je le jugeai prudent.

Sur ma tête j'avais un grand mouchoir de soie pour m'abriter contre la chaleur, et en mains une paire de pistolets chargés pour me défendre.

Je n'avais pas fait cent mètres que j'arrivai à la palanque.

Voici ce qu'elle était.

Une source d'eau claire jaillissait presque au sommet d'un monticule sur lequel les pirates avaient édifié une forte cabane de rondins, capable de contenir quarante personnes au besoin, percée de meurtrières de tous les côtés pour la fusillade.

Tout autour, ils avaient dégagé un vaste espace, et la défense était complétée par une palissade de six pieds de haut, sans porte ni ouverture, trop forte pour être abattue sans beaucoup de peine et de temps, et trop découverte pour abriter les assiégeants.

Dans la cabane, les assiégés les dominaient de toutes parts. Ils pouvaient se tenir tranquilles, bien abrités et les fusiller comme des perdrix. Il ne leur fallait qu'une garde vigilante et des vivres, car à moins d'une surprise complète, la place pouvait tenir contre un régiment.

Ce qui frappa le plus mon esprit, ce fut la source, car bien que notre cabine de l'*Hispaniola* fût une forteresse assez bonne, avec quantité d'armes, de munitions, de victuailles et d'excellents vins, on avait oublié quelque chose : nous n'avions pas d'eau.

Je réfléchissais à cela, lorsque retentit sur l'île le cri d'un homme qui va mourir.

J'avais l'habitude des morts violentes — j'ai servi sous le duc de Cumberland, et j'ai été moi-même blessé à Fontenoy — mais mon pouls battit précipitamment :

«Jim Hawkins est tué», fut ma première pensée.

C'est une bonne chose que d'être ancien soldat, mais préférable encore d'avoir été médecin. On ne perd pas de temps à prendre une décision dans notre métier.

Je pris donc mon parti sur-le-champ et, sans délai, je retournai au rivage et sautai à bord du petit canot.

Heureusement, Hunter était bon rameur. Nous filâmes rapidement sur l'eau, et bientôt le canot atteignait la goélette; je fus aussitôt à bord.

Je les trouvai tous bouleversés, comme c'était naturel. Le squire était assis, pâle comme un linge, pensant à tout le mal qu'il nous avait causé, le pauvre homme! L'un des six matelots du gaillard d'avant était presque aussi abattu.

— Voilà, dit le capitaine Smollett, un homme encore novice dans le métier. Il a failli s'évanouir, docteur, quand il a entendu le cri. Encore un petit coup de barre et cet homme est à nous.

J'expliquai mon plan au capitaine, et nous réglâmes entre nous les détails de son exécution. Nous plaçâmes le vieux Redruth dans la galerie entre la cabine et le gaillard d'avant, avec trois ou quatre fusils chargés pour sa protection.

Hunter amena le canot jusque sous le sabord, et Joyce et moi, nous nous mîmes à le charger de boîtes de poudre, de fusils, de sacs de biscuits, de barils de lard, d'un fût de cognac, et de mon inestimable caisse médicale. Pendant ce temps, le squire et le capitaine restèrent sur le pont et ce dernier héla le quartier-maître Hands, qui était le principal matelot resté à bord.

— Maître Hands, dit-il, nous sommes deux ici avec chacun une paire de pistolets. Si l'un de vous six fait un seul geste, c'est un homme mort.

Ils furent grandement déconcertés, et après s'être consultés quelques instants, ils coururent vers la dunette, pensant sans doute nous prendre à revers.

Mais quand ils virent le vieux Redruth qui les attendait dans la coursive, ils se dispersèrent aussitôt et une tête émergea sur le pont.

— Arrière, chien! cria le capitaine.

La tête disparut, et pour un temps nous n'entendîmes plus parler de ces six marins timides.

Cependant, en y jetant les objets au petit bonheur, nous avions chargé le petit canot autant qu'il était possible; Joyce et moi sortîmes par le sabord et nous repartîmes vers le rivage à force rames.

Ce second voyage éveilla cette fois l'attention des deux guetteurs sur le rivage.

« Lillibullero » se tut et juste au moment où nous allions les perdre de vue derrière la petite pointe, l'un d'eux sauta à terre et disparut. J'eus presque envie de changer mon plan et de détruire leurs barques, mais je craignis que Silver et les autres ne fussent tout près, et de tout perdre en voulant trop tenter.

Nous eûmes bientôt touché terre au même endroit que précédemment, et nous partîmes pour approvisionner le blockhaus.

Nous fîmes tous trois le premier voyage, lourdement chargés, et nos marchandises passèrent par-dessus la palissade. Laissant Joyce tout seul à la garde, avec une demi-douzaine de fusils il est vrai, je retournai avec Hunter au petit canot pour reprendre le transbordement.

Nous continuâmes ainsi sans même reprendre haleine, jusqu'à ce que la cargaison entière fût en lieu sûr, les deux domestiques prirent alors position dans le blockhaus, et je retournai vers l'*Hispaniola*, en ramant de toutes mes forces.

Que nous ayons risqué un second voyage semble plus audacieux que ce n'était en réalité. Les mutins à bord avaient l'avantage du nombre, c'est vrai, mais nous avions celui des armes. Aucun d'eux ne possédait

un mousquet, et avant qu'ils pussent être assez près pour se servir de leurs pistolets, nous nous flattions de pouvoir en expédier une demi-douzaine au moins.

Le squire m'attendait à la lucarne d'arrière : toute faiblesse l'avait abandonné.

Il saisit le câble et amarra; et nous rechargeâmes le bateau. Porc, poudre, et biscuits composèrent la cargaison, avec un seul mousquet et un coutelas pour chacun de nous : le squire, moi, Redruth et le capitaine. Nous jetâmes le reste des armes et de la poudre par-dessus bord dans une eau profonde de deux brasses et demie, de sorte que nous pouvions voir l'acier briller dans le soleil loin au-dessous de nous, sur le fond clair et sablonneux.

A ce moment, le flux commençait à décroître et le bateau se balançait sur son ancre.

Nous entendîmes des voix se héler au loin dans la direction des deux barques, et quoique cela nous rassurât pour Joyce et Hunter qui se trouvaient bien plus à l'est, cela nous engagea à repartir au plus vite.

Redruth quitta son poste dans la coursive, et se glissa dans le canot, que nous amenâmes vers l'arrière du pont, pour la commodité du capitaine Smollett.

— Maintenant, vous autres, dit-il, m'entendez-vous ?

Aucune réponse ne vint du gaillard d'avant.

— C'est à toi, Abraham Gray, c'est à toi que je m'adresse.

Toujours pas de réponse.

— Gray, reprit M. Smollett, un peu plus haut, je quitte ce bateau, et je t'ordonne de suivre ton capitaine. Je sais qu'au fond tu es un brave homme et qu'aucun de vous n'est aussi mauvais qu'il veut le

faire croire. J'ai une montre en main, je te donne trente secondes pour me rejoindre.

Il y eut une pause.

— Allons, mon ami, continua le capitaine, ne perds pas tant de temps à hésiter. Je risque ma vie et celle de ces messieurs à chaque seconde.

On entendit une querelle soudaine, un bruit de coups, et Abraham Gray apparut la joue marquée d'un coup de couteau. Il accourut auprès du capitaine, comme un chien qu'on siffle.

— Je suis avec vous, capitaine, dit-il.

L'instant d'après le capitaine et lui étaient dans notre canot, qui s'éloigna aussitôt.

Nous avions quitté le navire, mais n'étions pas encore à terre dans notre palanque.

II

(Le docteur continue le récit)

LE DERNIER VOYAGE DU PETIT CANOT

Le cinquième voyage différa complètement des autres.

En premier lieu, le léger canot qui nous portait était lourdement surchargé.

Cinq adultes, dont trois, Trelawney, Redruth et le capitaine avaient plus de six pieds de haut, c'était déjà plus que ce qu'il pouvait porter.

Ajoutez à cela la poudre, le porc, et les sacs de pain.

Le plat-bord affleurait à l'arrière.

Plusieurs fois, nous embarquâmes un peu d'eau; ma culotte et les pans de mon habit étaient trempés avant que nous ayons fait cent mètres.

Le capitaine nous fit arrimer le canot, et nous pûmes ainsi le piloter un peu plus sûrement.

Cependant nous osions à peine respirer.

En second lieu, le jusant se faisait maintenant.

Un fort courant ondulait vers l'ouest à travers le bassin, puis au sud et vers la mer, le long du goulet que nous avions suivi le matin.

Le remous même était un danger pour notre embarcation surchargée, mais le plus grave était que nous étions poussés hors de notre direction et loin de notre lieu de débarquement, derrière la pointe.

Si nous n'avions pas lutté contre le courant, nous serions arrivés à terre près des barques, où les pirates pouvaient apparaître à tout instant.

— Je n'arrive pas à maintenir le cap sur la palanque, monsieur, dis-je au capitaine.

J'étais au gouvernail, tandis que lui et Redruth, tous deux moins fatigués, tenaient les avirons.

» Le courant l'entraîne ; pouvez-vous souquer un peu plus fort ? »

— Pas sans submerger le canot, dit-il. Vous devez tenir bon, docteur, s'il vous plaît. Tenez bon jusqu'au moment où vous le verrez gagner.

J'essayai et constatai par expérience que le courant continuait à nous pousser vers l'ouest tant que je ne manœuvrais pas mon gouvernail plein est, c'est-à-dire à angle droit de la direction que nous devions prendre.

— Nous n'arriverons jamais à terre à cette allure, monsieur, dis-je.

— Si c'est la seule direction possible nous devons la suivre, répondit le capitaine. Nous devons remonter le courant... Comprenez-vous, continua-t-il, si nous tombons sous le vent du débarcadère, il est difficile de dire où nous pourrons aborder, sans compter le risque d'être attaqués par les barques : tandis que par où nous allons, le courant doit se relâcher, et nous pourrons faire un détour pour revenir le long du rivage.

— Le courant est moins fort déjà, monsieur, dit Gray, qui était assis à l'avant, vous pouvez relâcher un peu.

— Merci, l'ami, dis-je, comme si rien ne s'était passé, car nous avions tous pris tranquillement notre parti de le traiter comme un des nôtres.

Tout à coup le capitaine parla de nouveau et il me sembla que sa voix était un peu altérée.

— Le canon! dit-il.

— J'y ai songé, répliquai-je, car j'étais certain qu'il pensait à un bombardement du fort. Ils ne pourront jamais amener le canon à terre, et même s'ils y arrivaient, ils ne pourront pas le traîner à travers les bois.

— Regardez à l'arrière, docteur, répondit le capitaine.

Nous avions complètement oublié le long canon de neuf et nous vîmes, avec horreur, les cinq coquins qui l'entouraient, très affairés; ils lui enlevaient sa tunique, ainsi qu'ils appelaient la lourde bâche qui le recouvrait pendant la traversée.

De plus, il me revint à l'esprit, au même moment, que le boulet et la poudre à canon avaient été laissés à bord et qu'il suffirait à ces bandits d'un coup de hache pour leur permettre de s'en emparer.

— Israël était le canonnier de Flint, dit Gray d'une voix sourde.

A tout risque, nous dirigeâmes l'avant du bateau droit vers le point de débarquement.

Nous étions à ce moment suffisamment hors du courant pour pouvoir sentir la barre même en ramant doucement, et je pus gouverner vers le but.

Malheureusement, en suivant cette direction, nous présentions notre flanc au lieu de notre arrière à

l'*Hispaniola*, et nous offrions une cible large comme une porte de grange.

Je pouvais entendre, et même voir, cet infâme gredin de Hands qui chargeait un boulet sur le pont.

— Qui est le meilleur tireur ? demanda le capitaine.

— Monsieur Trelawney, certainement, dis-je.

— Monsieur Trelawney, voulez-vous, s'il vous plaît, me descendre un de ces hommes ?... Hands, si possible, dit le capitaine.

Trelawney était froid comme l'acier.

Il vérifia l'amorce de son mousquet.

— Maintenant, s'écria le capitaine, allez doucement avec ce fusil, monsieur, sinon vous submergerez le bateau. Que tout le monde se tienne prêt à l'équilibrer pendant qu'il vise.

Le squire épaula, les rames s'arrêtèrent et nous nous portâmes de l'autre côté pour maintenir l'équilibre.

Tout se passa si bien que nous n'embarquâmes pas une goutte d'eau.

Les pirates avaient, au même moment, fait pivoter le canon, et Hands, debout devant l'ouverture avec l'écouvillon, était, par conséquent, le plus exposé. Cependant, nous n'eûmes pas de chance, car juste au moment où Trelawney tira, l'autre se baissa, la balle siffla au-dessus de lui, et ce fut un des quatre autres qui tomba.

Le cri qu'il poussa fut répété non seulement par ses compagnons à bord, mais par un grand nombre de voix sur le rivage; regardant dans cette direction, je vis les autres pirates qui débouchaient du sous-bois et se hâtaient de prendre place dans les canots.

— Voici les barques, monsieur, dis-je.

— Partons, dans ce cas, s'écria le capitaine. Tant pis si nous prenons de l'eau. Si nous ne pouvons pas débarquer, tout est perdu.

— Un seul canot est équipé, capitaine, ajoutai-je, l'autre bande est sans doute allée faire le tour par le rivage pour nous couper.

— Ils pourront courir, dit le capitaine. Ce ne sont que des marins à terre, vous savez. Ce ne sont pas eux qui m'inquiètent, c'est le boulet de canon. Sapristi! ma servante elle-même ne manquerait pas le but. Dites-nous quand vous verrez la mèche, squire, et nous tiendrons l'eau.

Pendant ce temps, nous avions cinglé à une bonne allure pour un bateau aussi surchargé et nous n'avions pourtant embarqué que peu d'eau.

Nous étions maintenant presque arrivés; trente ou quarante coups de rames encore et nous pourrions échouer notre canot, car le reflux avait déjà découvert une étroite bande de sable sous le groupe d'arbres.

La barque n'était plus à craindre.

La petite pointe l'avait déjà cachée à nos yeux.

Le jusant, qui nous avait si cruellement retardés, réparait le tort causé en retardant maintenant les assaillants.

Le seul danger était le canon.

— Si j'osais, dit le capitaine, je ferais arrêter pour en dégringoler encore un autre.

Mais il était clair que rien ne les aurait fait renoncer à leur tir. Ils n'avaient même pas eu un regard pour leur camarade tombé et je pouvais le voir qui essayait de ramper loin d'eux.

— Ils sont prêts, cria le squire.

— Tenez bon, commanda le capitaine, prompt comme un écho.

En même temps, lui et Redruth vacillèrent; une grande secousse envoya l'arrière de notre canot en plein sous l'eau. Le coup partit au même moment. Ce fut le premier que Jim entendit, car le bruit du coup de feu du squire n'était pas parvenu jusqu'à lui.

Où passa le boulet, aucun de nous n'aurait pu le dire exactement.

J'imagine que ce fut au-dessus de nos têtes et que le déplacement d'air dut contribuer à notre désastre.

En tout cas, le canot sombra par l'arrière, tout doucement, dans trois pieds d'eau, laissant le capitaine et moi, face à face, debout.

Les trois autres se relevèrent trempés et ruisselants.

Jusque là, il n'y avait pas grand mal.

Tout le monde était sauf, et nous pouvions gagner la rive sans danger. Mais nos munitions et nos vivres avaient coulé et, ce qui était pire, deux fusils seulement sur cinq restaient en état de servir.

J'avais levé le mien de mes genoux et je le tenais au-dessus de ma tête par une sorte d'instinct.

Quant au capitaine, il avait gardé le sien sur le dos, en bandoulière, la gâchette en l'air, en homme prudent.

Les trois autres étaient perdus, comme le canot.

Pour ajouter à notre malheur, nous entendîmes des voix qui, déjà, se rapprochaient de nous dans les bois près du rivage, et nous n'étions pas seulement en danger d'être coupés de notre fortin, presque impuissants, mais nous avions aussi à craindre que Hunter et Joyce, étant attaqués par une demi-douzaine d'adversaires, n'aient pas la présence d'esprit ou l'énergie de leur résister.

Hunter était un homme ferme, nous le savions, mais Joyce inspirait quelques doutes.

C'était un homme agréable et poli comme valet, et, pour brosser un habit, il n'avait pas son pareil; mais il n'était nullement apte à faire un soldat.

Avec toutes ces pensées en tête, nous gagnâmes le rivage en marchant dans l'eau aussi vite que possible, laissant derrière nous le pauvre petit canot et une bonne moitié de notre poudre et de nos provisions.

III

(Le docteur continue le récit)

FIN DU PREMIER JOUR DE COMBAT

Nous traversâmes le plus rapidement possible la partie du bois qui nous séparait maintenant de notre fortin, et, à chaque pas, nous entendions les voix des pirates se rapprocher.

Bientôt nous pûmes distinguer leurs pas tandis qu'ils couraient et le craquement des branches lorsqu'ils traversaient un fourré.

Je commençai à prévoir une escarmouche sérieuse et vérifiai l'amorce de mon fusil.

— Capitaine, dis-je, Trelawney est notre plus sûr tireur. Donnez-lui votre fusil, le sien ne peut plus servir.

Ils échangèrent leurs fusils.

Trelawney, silencieux et impassible, comme il l'était depuis le commencement de la bataille, resta un moment sur place pour voir si tout était en ordre.

En même temps, remarquant que Gray n'était pas armé, je lui passai mon coutelas.

Nos cœurs furent réconfortés en le voyant cracher dans ses mains, froncer ses sourcils et faire siffler la lame en l'air.

Toute son attitude prouvait que notre nouvelle recrue nous rendrait service.

Quarante pas plus loin, nous arrivâmes à la lisière du bois et vîmes la palanque devant nous.

Nous atteignîmes la palissade par le milieu du côté sud, et, presque au même moment, sept mutins, Job Anderson, le maître d'équipage, à leur tête, débouchèrent en hurlant de la direction sud-ouest.

Ils s'arrêtèrent, comme surpris, et avant qu'ils aient pu se reconnaître, non seulement le squire et moi, mais Hunter et Joyce, de l'intérieur du block-haus, nous eûmes le temps de faire feu.

Les quatre détonations firent une salve un peu éparpillée, elles eurent un résultat : un des ennemis tomba, et le reste, sans hésitation, fit volte-face et détala sous les arbres.

Après avoir rechargé, nous fîmes le tour de la palissade pour voir l'ennemi qui était tombé.

Il était bien mort, d'une balle au cœur.

Nous commencions à nous réjouir de notre succès quand, juste à ce moment, un pistolet claqua dans le buisson, une balle siffla à mon oreille et le pauvre Redruth chancela, tombant de tout son long sur le sol.

Le squire et moi tirâmes à notre tour, mais, comme nous n'avions rien à viser, il est propable que notre poudre fut perdue. Nous rechargeâmes alors et reportâmes notre attention sur le pauvre Tom.

Le capitaine et Gray étaient déjà en train de l'examiner et je vis au premier coup d'œil qu'il était perdu.

Je crois que la promptitude de notre riposte avait dispersé les mutins une fois de plus, car on nous laissa, sans plus nous déranger, hisser le malheureux garde par-dessus la palissade et le porter, gémissant et saignant, dans la cabane.

Le pauvre diable n'avait pas prononcé un mot de surprise, de plainte, de crainte ni d'acquiescement depuis le commencement de nos ennuis jusqu'au moment où nous l'avions étendu mourant dans le blockhaus. Comme un Troyen derrière ses murailles, il était demeuré au poste.

Il avait suivi chaque ordre silencieusement, fidèlement et sans hésiter.

Il était de vingt ans le plus âgé de nous tous et maintenant c'était lui, le vieux serviteur dévoué et résigné, qui devait mourir.

Le squire s'agenouilla auprès de lui et lui baisa la main en pleurant comme un enfant.

— Est-ce que je m'en vais, docteur ? demanda-t-il.

— Tom, mon ami, répondis-je, vous allez entrer dans la patrie céleste.

— J'aurais bien voulu leur envoyer quelques coups de fusil avant ça, répondit-il.

— Tom, dit le squire, dites que vous me pardonnez, n'est-ce pas ?

— Est-ce que ce serait respectueux, de vous à moi ? répondit-il. Enfin, soit, amen!

Après un court silence, il demanda à entendre une prière.

— C'est l'habitude, monsieur, dit-il en manière d'excuse.

Et, peu de temps après, sans une parole, il expira.

Cependant, le capitaine, dont j'avais remarqué la poitrine et les poches extraordinairement gonflées, avait sorti des objets nombreux et variés : le drapeau britannique, une Bible, un rouleau de grosse corde, une plume, de l'encre, un livre de lock et des paquets de tabac.

Il avait trouvé dans l'enclos un pin assez long, abattu et dépouillé, et, avec l'aide de Hunter, il l'avait érigé contre la cabane, dans l'angle formé par l'entrecroisement des rondins.

Puis, grimpant sur le toit, il avait, de ses propres mains, fixé et déployé le drapeau.

Cela parut l'avoir beaucoup réconforté.

Il rentra dans la cabane et se mit à faire l'inventaire des provisions comme si rien d'autre n'existait.

Mais il s'inquiétait tout de même de Tom, et aussitôt que tout fut fini, il s'avança avec un autre drapeau qu'il étendit respectueucement sur le corps.

— Ne vous laissez pas abattre, monsieur, dit-il en secouant la main du squire. Tout va bien pour lui. Il n'y a rien à craindre pour un homme tombé en faisant son devoir envers son capitaine et maître. Ce n'est peut-être pas là de la théologie, mais c'est la réalité.

Il m'attira alors à l'écart.

— Docteur Livesey, dit-il, dans combien de semaines vous et le squire espérez-vous voir arriver la conserve ?

Je lui dis que ce n'était pas là une question de semaines, mais de mois, que si nous n'étions pas rentrés pour la fin d'août, Blandly devait envoyer à notre recherche, mais pas plus tôt ni plus tard.

— Vous pouvez calculer vous-même, lui dis-je.

— Eh bien, oui, répondit le capitaine en se grattant la tête, en comptant largement sur la Providence, je dois dire que nous sommes assez serrés.

— Que voulez-vous dire ? demandai-je.

— Il est dommage, monsieur, que nous ayons perdu notre seconde cargaison, voilà ce que je veux dire. Quant aux munitions, nous en avons suffisamment. Mais nos vivres sont peu abondants, si peu abondants, docteur Livesey, que peut-être est-il aussi bien de n'avoir plus cette bouche supplémentaire.

Et il indiquait du doigt le mort étendu sous le drapeau.

A ce moment, un boulet passa en mugissant et en sifflant, très haut, au-dessus du toit de la cabane, et alla rouler bien loin au delà de nous dans le bois.

— Oh! dit le capitaine. Tirez mes gaillards, vous n'avez déjà pas trop de poudre!

Au deuxième essai, le pointage fut meilleur et le boulet tomba à l'intérieur de l'enclos, soulevant un nuage de sable, mais sans causer d'autre dommage.

— Capitaine, dit le squire, le fortin est tout à fait invisible du bateau; ce doit être le drapeau qu'ils visent. Ne serait-il pas plus prudent de le rentrer ?

— Rentrer mon pavillon! s'écria le capitaine. Non, monsieur, jamais.

Et, dès qu'il eut dit ces paroles, nous fûmes, je crois, tous de son avis. Car ce n'était pas seulement un emblème de bons, de forts et de nobles sentiments, mais c'était, en outre, de bonne politique de montrer à nos ennemis que nous méprisions leur canonnade.

Toute la soirée, ils continuèrent à nous bombarder. Les boulets se suivaient, mais arrivaient trop loin ou pas assez, ne faisant que soulever le sable dans l'enclos.

Ils devaient tirer si haut que chaque boulet retombait sans force et s'enfonçait dans le sable mou.

Nous n'avions pas à craindre les ricochets, et quoique l'un d'eux pénétrât par le toit de la cabane et ressortît par le plancher, nous fûmes bientôt habitués à cette espèce de jeu, qui ne nous inquiétait pas plus qu'une partie de cricket.

— Il y a quelque chose de bon dans tout ceci, remarqua le capitaine, le bois devant nous est probablement libre. La marée a complètement baissé depuis longtemps. Nos provisions doivent être à découvert. Des volontaires pour aller chercher du lard!

Gray et Hunter s'avancèrent les premiers.

Bien armés, ils se glissèrent hors de la palanque, mais leur mission fut inutile.

Les mutins étaient plus hardis que nous n'avions pensé, ou ils avaient davantage confiance que nous dans le tir d'Israël.

En effet, quatre ou cinq d'entre eux étaient occupés à enlever nos provisions, qu'ils portaient dans une des barques attendant tout près de là, maintenue contre le courant par des coups de rame espacés. Silver était à l'arrière, au commandement, et chacun des hommes était pourvu d'un mousquet extrait d'un quelconque magasin secret connu d'eux.

Le capitaine s'assit devant son livre de bord et il commença ainsi ses inscriptions :

« Alexandre Smollett, capitaine; David Livesey, médecin du bord; Abraham Gray, aide-charpentier; John Trelawney, armateur; John Hunter et Richard Joyce, domestiques de l'armateur, non marins, seuls restés fidèles de l'équipage du bateau, avec des vivres pour dix jours à courtes rations, ont hissé les couleurs

britanniques sur la cabane de l'Ile au Trésor; Thomas Redruth, domestique du propriétaire, non marin, tué par les mutins; Jim Hawkins, mousse...»

Et comme je songeais avec inquiétude au sort de Jim Hawkins, on appela du côté de la terre.

— Quelqu'un nous appelle, dit Hunter, qui était de garde.

— Docteur! Squire! Capitaine! Hallo, Hunter, est-ce vous? cria une voix.

Je courus à la porte juste à temps pour voir Jim Hawkins, sain et sauf, escalader le retranchement.

IV

(Jim Hawkins reprend son récit)

LA GARNISON DE LA PALANQUE

Aussitôt que Ben Gunn vit le drapeau, il s'arrêta, me saisit par le bras, puis il s'assit.

— Ah! dit-il, voilà tes amis, certainement!

— Ce sont probablement les mutins, répondis-je.

— Avec ça? s'écria-t-il. Non, dans un endroit comme celui-ci, où personne ne se risque, sauf des gentilshommes de fortune, Silver hisserait le « Jolly Roger » [1], sois-en sûr. Nul doute, ce sont tes amis. Il y a eu des coups échangés, et je suis certain que tes amis ont eu le dessus et qu'ils sont à terre, ici dans ce vieux fortin qui fut construit il y a des années par Flint. Ah! il en avait une tête, ce Flint! Rhum à part, il n'a jamais trouvé son maître. Il n'avait peur de personne, excepté de Silver, Silver avait cet honneur.

— Baste, dis-je, c'est possible, mais raison de plus pour me dépêcher d'aller rejoindre mes amis.

[1] Pavillon noir des pirates.

— Non, camarade, répondit Ben, pas du tout; tu es un brave garçon, ou je me trompe fort, mais tu n'es qu'un gamin, après tout. Ben Gunn est malin. On ne me ferait pas aller où tu vas même pour du rhum, non, pas même pour du rhum, avant d'avoir vu ton gentilhomme de naissance me l'offrir avec sa parole d'honneur. Et tu n'oublieras pas mes paroles. « un bien plus grand signe de confiance », voilà ce que tu diras, « un bien plus grand signe de confiance, une garantie » et puis tu le pinceras.

Et il me pinça une troisième fois avec le même air entendu.

— Et quand on voudra voir Ben Gunn, tu sais où le trouver, Jim... tout juste là où tu l'as trouvé aujourd'hui. Et celui qui viendra devra avoir quelque chose de blanc dans la main, il devra venir seul. Et tu diras ceci : Ben Gunn, diras-tu, a ses raisons à lui.

— Bien, dis-je, je crois comprendre. Tu as quelque chose à proposer et tu désires voir le squire ou le docteur, et on te trouvera où je t'ai trouvé. Est-ce tout ?

— Mais quand ? ajouta-t-il, eh bien, depuis le soleil de midi jusqu'à environ six coups.

— Bon, dis-je, et maintenant, puis-je partir ?

— Tu n'oublieras pas ? demanda-t-il anxieusement. Une garantie de confiance et ses raisons à lui, diras-tu. Ses raisons à lui, c'est le principal, d'homme à homme. Eh bien, maintenant, dit-il, en me retenant toujours, je pense que tu peux partir, Jim... Et Jim, si tu devais rencontrer Silver, tu ne trahiras pas Ben Gunn ? Même si on te torturait ? Non, tu dis. Et si ces pirates campent sur le rivage, ne crois-tu pas qu'il y aura des veuves demain matin ?

Ici il fut interrompu par une forte détonation et un boulet de canon traversa les arbres, allant s'enfoncer dans le sable à moins de cent mètres de l'endroit où nous causions tous les deux. L'instant d'après, chacun de nous avait pris la fuite dans une direction différente.

Pendant une bonne heure encore, de fréquentes détonations secouèrent l'île et les boulets continuèrent à craquer à travers les bois.

J'allai d'une cachette à l'autre, toujours poursuivi, à ce qu'il me semblait, par ces terrifiants projectiles. Mais vers la fin du bombardement, bien que je n'osasse pas encore m'aventurer du côté de la palanque, où les boulets tombaient le plus souvent, je me sentais reprendre un peu de courage et, après un long détour vers l'est, je me faufilai entre les arbres du rivage.

Le soleil venait de disparaître.

Le vent de mer frémissait et s'agitait dans les bois, fronçant la surface grise de l'ancrage.

La marée s'était éloignée elle aussi, et de grandes étendues de sable étaient à découvert. L'air, après la chaleur de la journée, me faisait frissonner sous ma vareuse.

L'*Hispaniola* était toujours à l'endroit où on avait jeté l'ancre, mais le « Jolly Roger », le drapeau noir des pirates, flottait à son mât.

Tandis que je regardais, une nouvelle lueur rouge jaillit, suivie d'une nouvelle détonation, qui fit résonner les échos, et un autre boulet siffla dans l'air.

Ce fut le dernier de la canonnade.

Je restai quelque temps à observer le remue-ménage qui succéda à l'attaque.

Des hommes démolissaient à coups de hache quelque chose sur la rive, près de la palanque.

C'était le petit canot, ainsi que je l'appris plus tard.

Au loin, près de l'embouchure de la rivière, un grand feu flambait, parmi les arbres, et entre ce point et le navire, une des barques faisait la navette.

Les hommes que j'avais vus si renfrognés criaient, en ramant, comme des enfants, mais quelque chose dans le son de leurs voix suggérait l'idée du rhum.

Enfin, je pensai pouvoir gagner la palanque.

Je me trouvais assez loin sur la langue de terre basse et sablonneuse qui ferme l'ancrage vers l'est, reliée à mi-eau à l'île du Squelette; à ce moment, j'aperçus, à quelque distance du terrain, un rocher isolé, assez élevé, et d'une couleur particulièrement blanche. Il me vint à l'idée que ce pouvait être le rocher blanc dont Ben Gunn avait parlé et que si on pouvait quelque jour avoir besoin d'un bateau je saurais alors où le trouver.

Puis, je longeai les bois jusqu'à ce que j'aie regagné le derrière de la palanque du côté du rivage, et bientôt je fus reçu chaleureusement par le parti fidèle.

J'eus bientôt raconté mon histoire et je me mis à regarder autour de moi.

La cabane était faite de troncs de pins non équarris, toit, murs et plancher.

Ce dernier dominait, en plusieurs endroits, d'un pied ou un pied et demi, la surface du sable.

Il y avait un portique d'entrée, et, sous ce portique, la petite source jaillissait dans un bassin artificiel d'un genre assez singulier.

C'était une grande chaudière de bateau, en fer, dont le fond était enlevé, et qui était enfoncée dans le sable jusqu'à son bord.

Aux alentours de la charpente de la cabane, il

y avait peu de choses, si ce n'est une dalle de pierre tenant lieu de foyer et une vieille corbeille de fer rouillé destinée à contenir le feu.

Les pentes du monticule et tout l'intérieur du retranchement avaient été dépouillés de leurs arbres pour l'érection de la hutte, et on pouvait juger par les souches quelle belle et imposante futaie avait été détruite. Presque toute la terre avait disparu, délayée ou ensevelie sous la dune après l'enlèvement des arbres; mais, à l'endroit où le petit ruisseau coulait de la chaudière, un épais lit de mousse, quelques fougères et plusieurs petits buissons grimpants verdoyaient encore parmi les sables.

Autour, et tout près de la palanque, trop près pour la défense, disaient mes camarades, le bois était vigoureux, encore haut et dense, composé de pins du côté de la terre, et vers la mer, d'un grand fouillis de chênes verts.

La brise froide du soir, dont j'ai parlé, sifflait par toutes les fissures de la grossière construction et saupoudrait le plancher d'une pluie continuelle de sable fin.

Nous avions du sable dans les yeux, dans les dents, dans notre nourriture.

Du sable dansait dans la source au fond de la chaudière, ressemblant à un porridge qui commence à bouillir.

Notre cheminée consistait en un trou carré percé dans le toit.

Une faible partie seulement de la fumée sortait par là.

Le reste tourbillonnait dans la cabane, nous faisant constamment tousser et nous piquant les yeux.

Ajoutez à cela Gray, notre nouveau compagnon, le visage entouré d'un bandeau, à cause de la blessure qu'il avait reçue lorsqu'il avait échappé aux mutins, et ce pauvre vieux Tom Redruth pas encore enterré, étendu le long du mur, raide, sous l'Union Jack qui le couvrait.

Si nous avions été assis sans rien faire, nous aurions tous broyé du noir, mais le capitaine Smollett n'était pas homme à le permettre.

Nous fûmes tous appelés devant lui, et il nous divisa en sections.

Le docteur, Gray et moi formions une garde; le squire, Hunter et Joyce l'autre.

Bien que nous fussions tous exténués, deux de nous furent envoyés en corvée de bois à brûler, deux autres désignés pour creuser la fosse de Redruth.

Le docteur fut nommé cuisinier.

Je fus placé en sentinelle à la porte et le capitaine lui-même allait de l'un à l'autre, ravivant notre courage et prêtant main forte chaque fois que c'était nécessaire.

De temps en temps, le docteur venait à la porte respirer un peu d'air et reposer ses yeux que la fumée faisait presque sortir de sa tête; chaque fois il m'adressait quelques mots.

— Ce Smollett, dit-il, vaut mieux que moi. Et quand je dis cela, cela signifie beaucoup, Jim.

Une autre fois, il vint et resta un moment silencieux.

Puis il inclina la tête de côté et me regarda.

— Ce Ben Gunn, est-ce que c'est un homme? me demanda-t-il.

— Je ne sais pas, monsieur, je ne suis pas bien sûr qu'il soit sain d'esprit.

— S'il y a un doute à ce sujet, c'est qu'il l'est, répondit le docteur. Un homme qui est resté trois ans à se ronger les ongles sur une île déserte ne peut espérer paraître aussi sain d'esprit que vous ou moi. C'est contraire à la nature humaine. Etait-ce de fromage qu'il avait envie, disiez-vous ?

— De fromage, oui, monsieur, répondis-je.

— Eh bien, Jim, dit-il, voyez comme il est utile d'être gourmand. Vous avez vu ma tabatière, n'est-ce pas ? Et vous ne m'avez jamais vu priser, pour cette raison que je garde dans ma tabatière un morceau de parmesan... un fromage fait en Italie, très nutritif. Eh bien, c'est pour Ben Gunn !

Avant le souper, nous enterrâmes le vieux Tom dans le sable et nous restâmes un certain temps debout, nu-tête sous la brise.

Une bonne quantité de bois à brûler avait été amenée, mais pas suffisante, suivant l'opinion du capitaine; et il secoua la tête en nous disant qu'il faudrait se remettre, le lendemain, à en ramasser plus activement.

Puis, quand nous eûmes mangé notre lard et que chacun eut pris un bon et fort verre d'un grog à l'eau-de-vie, les trois chefs s'assemblèrent dans un coin pour discuter de notre avenir.

Ils semblaient ne pouvoir trouver une solution, les provisions étant maigres au point de nous obliger à capituler bien avant d'être secourus. Mais notre plus grand espoir était de tuer des pirates jusqu'à ce qu'ils se décidassent à baisser leur pavillon ou à prendre la fuite vers l'*Hispaniola*.

De dix-neuf, ils étaient déjà réduits à quinze.

Deux autres étaient blessés, et un, au moins,

l'homme qui était près du canon, sérieusement blessé sinon mort.

Chaque fois que nous aurions à tirer sur eux, nous ne devions le faire qu'en épargnant nos propres vies avec un soin extrême.

En outre, nous avions deux alliés précieux : le rhum et le climat.

Pour le premier, bien que nous fussions éloignés d'un demi-mille, nous pûmes les entendre hurler et chanter tard dans la nuit, et pour le second, le docteur paria sa perruque, que, campés comme ils l'étaient dans le marais, sans être pourvus de remèdes, la moitié de ces hommes seraient sur le flanc avant une semaine.

— Ainsi, ajouta-t-il, si nous ne sommes pas tués auparavant, ils seront contents de se sauver sur la goélette. C'est toujours un bateau et ils peuvent se remettre à la flibuste, je suppose.

— C'est le premier bateau que j'aie perdu, dit le capitaine Smollett.

J'étais horriblement fatigué, comme bien on pense, et quand je m'endormis, ce que je ne fis qu'après m'être beaucoup agité, ce fut comme une bûche.

A mon réveil, les autres étaient levés depuis longtemps.

Ils avaient même déjà déjeuné et augmenté de plus de moitié la pile de bois à brûler, lorsque je fus réveillé par un remue-ménage et un bruit de voix.

— Un drapeau blanc! entendis-je.

Et immédiatement après, avec un cri de surprise :

— Silver en personne!

A ces mots, je me levai d'un bond, et, en me frottant les yeux, je courus à une meurtrière.

V

SILVER EN AMBASSADE

En effet, deux hommes étaient à l'extérieur de la palissade : l'un d'eux agitait une toile blanche, l'autre, rien de moins que Silver en personne, restait immobile et placide.

Il était encore très tôt.

C'était le matin le plus froid que je crois avoir jamais passé dehors, un froid qui pénétrait jusqu'aux moelles.

Le ciel était clair et sans nuage au-dessus de nos têtes ; les cimes des arbres brillaient toutes roses au soleil.

Mais à l'endroit où Silver se tenait avec son lieutenant, tout était encore dans l'ombre et ils se trouvaient jusqu'aux genoux dans une vapeur basse et blanche que le marécage avait exhalée pendant la nuit.

Le froid et la vapeur donnaient à l'île une apparence peu engageante.

C'était, évidemment, un lieu humide, fiévreux et malsain.

— Restez à l'intérieur, mes amis, dit le capitaine. Je parie dix contre un que ceci est une ruse de guerre.

Puis il héla les pirates.

— Qui va là ? Halte où je fais feu!

— Parlementaire! cria Silver.

Le capitaine était sous le portique et se tenait à l'abri d'une balle perfide possible.

Il se tourna vers nous et parla.

— La garde du docteur à son poste! Docteur Livesey, prenez le côté nord, s'il vous plaît, Jim, l'est, et Gray, l'ouest! L'autre garde, tout le monde pour charger les armes. Vivement, mes amis, et ouvrez l'œil!

Il se tourna de nouveau vers les mutins.

— Et que voulez-vous avec votre parlementaire ?

Cette fois, ce fut l'autre homme qui répondit :

— Le capitaine Silver, monsieur, demande à venir à bord pour faire un arrangement, cria-t-il.

— Le capitaine Silver! connais pas. Qui est-ce ? cria le capitaine.

Et nous l'entendîmes ajouter, pour lui-même :

« Capitaine, vraiment ! ma parole, en voilà une promotion ! »

Long John répondit lui-même.

— C'est moi, monsieur. Ces pauvres garçons m'ont choisi pour capitaine après votre désertion, monsieur.

Et il appuya particulièrement sur le mot « désertion ».

— Nous consentons à nous soumettre si nous pouvons tomber d'accord, et voilà tout. Tout ce que je vous demande, c'est votre parole, capitaine Smollett, de me laisser sortir sain et sauf de cette palanque et une minute pour me mettre hors de portée du premier coup de feu tiré.

— L'ami, dit le capitaine Smollett, je n'ai pas le moindre désir de causer avec vous. Si vous voulez me parler, vous pouvez venir, voilà tout. S'il y a quelque guet-apens, il viendra de votre côté, et que Dieu vous aide!

— Cela suffit, capitaine, cria Long John joyeusement. Un mot de vous suffit. Je sais reconnaître un gentilhomme, vous pouvez m'en croire.

Nous pûmes voir l'homme qui portait le drapeau blanc essayer de retenir Silver.

Cela n'était pas étonnant, après la réponse cavalière du capitaine.

Mais Silver se mit à rire de lui tout haut et lui tapa dans le dos, comme si son idée de quelque chose à craindre était absurde.

Il s'avança vers la palissade, jeta sa béquille par-dessus, leva la jambe, et, avec beaucoup de vigueur et d'habileté, réussit à escalader l'enceinte et à retomber de l'autre côté.

J'avouerai que j'étais beaucoup trop intéressé par ce qui se passait pour être de la moindre utilité comme sentinelle.

En effet, j'avais déjà déserté ma meurtrière de l'est et m'étais faufilé derrière le capitaine, assis maintenant sur le seuil, la tête dans ses mains et les yeux fixés sur l'eau qui giclait de la vieille chaudière dans le sable.

Il sifflotait doucement : « Venez, filles et garçons! »

Silver eut beaucoup de peine à gravir notre monticule.

A cause de l'escarpement de la pente, des grosses souches et du sable mouvant, il semblait, avec sa béquille, aussi impuissant qu'un bateau par vent debout.

Mais il persista en silence dans ses efforts et arriva enfin devant le capitaine, qu'il salua de la façon la plus noble.

Il s'était vêtu de son mieux.

Un vaste habit bleu, garni de boutons de cuivre, lui pendait jusqu'aux genoux, et un beau chapeau galonné était posé sur le derrière de sa tête.

— Vous voilà, dit le capitaine, levant la tête, vous feriez bien mieux de vous asseoir.

— Vous n'allez pas me laisser entrer, capitaine? dit plaintivement Long John. Il fait rudement froid ce matin pour s'asseoir dehors sur le sable.

— Quoi, Silver, dit le capitaine, si vous aviez voulu rester honnête homme, vous vous seriez assis dans votre cuisine. C'est vous qui l'avez voulu. Ou vous êtes mon cuisinier de bord, et alors vous serez bien traité, ou vous êtes le capitaine Silver, un mutin et un pirate, et, dans ce cas, vous pouvez aller vous faire pendre ailleurs!

— Bien, bien, capitaine! répondit le cuisinier, s'asseyant, comme on le voulait, sur le sable. Vous devrez m'aider à me relever, voilà tout. Vous êtes joliment bien placés ici. Ah! voilà Jim! Je te souhaite bien le bonjour, Jim. Docteur, je vous présente mes hommages. Ma foi, vous êtes tous réunis ici, comme une heureuse famille, pour ainsi dire.

— Si vous avez quelque chose à dire, mon garçon, parlez tout de suite, dit le capitaine.

— Vous avez raison, capitaine Smollett, répondit Silver. Le devoir est le devoir, bien sûr. Eh bien, écoutez. Vous avez fait de la belle besogne hier soir, je ne nie pas que c'était de la belle besogne. Quelqu'un des vôtres sait assez bien se servir d'un anspect, et je

ne nierai pas non plus que quelques-uns de mes hommes ont été un peu secoués. Peut-être l'étaient-ils tous, peut-être étais-je secoué moi-même, peut-être est-ce pour cela que je suis venu ici, pour nous entendre. Mais retenez bien ceci, capitaine, cela ne réussira pas deux fois, tonnerre! Nous saurons veiller au grain et veiller un peu au rhum. Peut-être pensez-vous que nous avions tous un peu bu, mais je puis vous dire que j'étais de sang-froid. Seulement, j'étais éreinté, et si je m'étais réveillé une seconde plus tôt, je vous aurais pris sur le fait, j'en suis sûr. Il n'était pas mort quand je l'ai engagé celui-là, certainement non.

— Eh bien? dit le capitaine Smollett avec le plus grand calme.

Tout ce que disait Silver était pour lui une énigme, mais on ne s'en serait jamais douté en l'entendant.

Quant à moi, je commençais à deviner.

Les dernières paroles de Ben Gunn me revinrent à l'esprit. Je compris qu'il avait rendu visite aux pirates tandis qu'ils étaient tous étendus, ivres, autour de leur feu, et je calculai avec satisfaction qu'il ne nous restait que quatorze ennemis à combattre.

— Eh bien, voici, dit Silver. Nous voulons ce trésor, et nous l'aurons, voilà notre volonté! Vous tenez tout autant à sauver vos existences, je présume, et voilà la vôtre! Vous avez une carte, n'est-ce pas?

— C'est bien possible, répondit le capitaine.

— Oui, vous l'avez, je le sais, reprit Long John. C'est inutile d'être si discret avec moi, cela ne sert absolument à rien, vous pouvez m'en croire. Ce que je voulais vous dire, c'est que nous voulons votre carte. Autrement, je ne vous veux pas de mal, quant à moi.

— Cela ne prend pas avec moi, l'ami! interrompit le capitaine. Nous connaissons exactement vos intentions et nous nous en moquons, car à présent, voyez-vous, nous n'y pouvons plus rien.

Et le capitaine le regarda avec calme et se mit à bourrer sa pipe.

— Si Abraham Gray... commença Silver.

— Halte-là! s'écria M. Smollett. Gray ne m'a rien dit et je ne lui ai rien demandé, et, de plus, j'aimerais mieux vous voir, lui et vous, sauter en l'air tout en flammes et l'île entière avec vous. Vous connaissez maintenant ma façon de penser là-dessus, l'ami.

Ce petit accès d'humeur parut calmer un peu Silver. Il avait d'abord commencé à s'irriter, mais à présent il reprenait son sang-froid.

— C'est possible, dit-il. Je ne prétends pas déterminer ce que les gentilshommes peuvent trouver loyal ou déloyal, suivant le cas. Et comme je vois que vous préparez une pipe, capitaine, je vais prendre la liberté d'en faire autant.

Il remplit alors une pipe et l'alluma; les deux hommes fumèrent pendant un bon moment, assis face à face, tantôt se regardant, tantôt s'arrêtant de fumer en se penchant en avant pour cracher.

Ils présentaient un spectacle curieux à voir.

— Donc, reprit Silver, voici. Donnez-moi la carte pour nous permettre de trouver le trésor; cessez de tirer sur de pauvres marins et de leur fendre la tête pendant leur sommeil. Faites cela, et je vous laisserai le choix : ou vous reviendrez à bord avec nous quand le trésor sera embarqué, et je m'engagerai, sur ma parole d'honneur, à vous déposer sur quelque rivage sains et saufs, ou, si ce n'est pas votre idée — j'ai

quelques hommes un peu rudes et qui ont de vieilles rancunes — si cela vous inquiète, vous pouvez rester ici, si vous voulez; nous partagerons les provisions avec vous, homme par homme, et je vous donnerai ma promesse, comme je l'ai dit, de prévenir le premier bateau que je rencontrerai et de l'envoyer ici vous chercher. Vous avouerez que cela s'appelle parler, n'est-ce pas? Vous ne pouvez pas espérer mieux, c'est impossible... Et j'espère, dit-il, en élevant la voix, que tous les hommes ici dans le blockhaus entendront mes paroles, car ce que je dis pour un, je le dis pour tous.

Le capitaine Smollett se leva et secoua les cendres de sa pipe dans le creux de sa main gauche.

— Est-ce tout? demanda-t-il.

— C'est mon dernier mot, tonnerre! répondit John. Si vous refusez, vous ne verrez plus de moi que des balles.

— Très bien, dit le capitaine, maintenant vous allez m'entendre : si vous voulez venir ici, un par un, désarmés, je m'engage à vous mettre tous aux fers et à vous faire juger en rentrant en Angleterre. Si vous ne voulez pas, je m'appelle Alexandre Smollett, j'ai servi le drapeau de mon souverain et je vous ferai pendre tous... Vous ne pouvez pas trouver le trésor... Vous ne pouvez manœuvrer le bateau : il n'y a pas parmi vous un seul homme capable de le faire. Vous ne pouvez pas nous combattre... Gray, qui est là, a pu échapper à cinq d'entre vous. Votre bateau est livré au vent, maître Silver, vous êtes sur une île déserte, vous vous en rendez bien compte. Voilà ce que j'ai à vous dire; ce sont les dernières paroles que vous obtiendrez de moi, car, je le jure, je vous enverrai

une balle dans le dos la prochaine fois que vous me tomberez sous les yeux. Filez, mon garçon. Déguerpissez d'ici, je vous prie, et vivement... au pas gymnastique.

La figure de Silver valait un tableau. La colère faisait sortir ses yeux de sa tête. Il secoua les cendres de sa pipe.

— Prêtez-moi la main pour me relever, s'écria-t-il.

— Pas moi, répondit le capitaine.

— Qui veut me prêter la main ? rugit-il.

Nul parmi nous ne bougea.

En grognant les pires imprécations, il se traîna sur le sable jusqu'à ce qu'il ait pu s'agripper au portique et se hisser de nouveau sur sa béquille.

Il cracha alors dans la source.

— Voilà, dit-il, voilà ce que je pense de vous. Avant une heure, j'entrerai dans votre vieux blockhaus et il flambera comme un tonneau de rhum. Riez, tonnerre, riez! Avant une heure, vous rirez jaune. Ceux qui mourront seront les moins à plaindre.

Et avec un juron effroyable il s'éloigna sur sa béquille, traversa le sable, fut aidé à franchir l'enceinte par l'homme qui portait le drapeau blanc, après plusieurs essais infructueux, puis il disparut en un instant entre les arbres.

VI

L'ATTAQUE

Dès que Silver eut disparu, le capitaine, qui l'avait suivi des yeux attentivement, se tourna vers l'intérieur de la maison, et ne trouva pas un homme à son poste, sauf Gray.

Ce fut la première fois que nous le vîmes en colère.

— A vos postes! rugit-il.

Et comme nous regagnions tous vivement nos places :

— Gray, dit-il, j'inscrirai votre nom sur mon livre, vous êtes resté à votre devoir comme un vrai marin. Monsieur Trelawney, ceci me surprend de votre part. Docteur, je croyais que vous aviez porté l'uniforme du roi! Si c'est ainsi que vous serviez à Fontenoy, monsieur, vous auriez mieux fait de rester dans votre cabinet de consultations.

La garde du docteur était retournée aux meurtrières.

Les autres s'occupaient à recharger les mousquets disponibles, et chacun montrait, comme bien vous pensez, un visage empourpré, et veillait au grain.

Le capitaine continua à nous regarder quelque temps en silence.

Puis il parla :

— Mes enfants, dit-il, j'ai laissé partir Silver. Je l'ai laissé se fâcher tout rouge à dessein, et avant une heure, comme il l'a dit, nous serons assaillis. Nous sommes inférieurs en nombre, je n'ai pas besoin de vous le dire, mais nous nous battrons à couvert, et il y a une minute, j'aurais dit que nous nous battrons avec discipline. Je ne doute pas que nous puissions les rosser, si vous le voulez.

Puis il fit une ronde pour s'assurer, comme il disait, que tout était paré. Sur les deux étroits côtés du fortin, à l'est et à l'ouest, il n'y avait que deux meurtrières; du côté de l'entrée, au sud, deux également et sur la paroi nord cinq.

Nous avions une vingtaine de mousquets pour nous sept; le bois de chauffage avait été entassé en quatre piles, formant en quelque sorte des tables, l'une vers le milieu de chaque côté; sur chacune de ces tables des munitions et quatre mousquets chargés étaient disposés à portée de main des assiégés, les coutelas alignés au centre.

— Eteignez le feu, dit le capitaine, le froid a baissé, et il ne nous faut pas de fumée dans les yeux.

La grille de fer du foyer fut emportée tout entière dehors par M. Trelawney, les braises étouffées dans le sable.

— Hawkins n'a pas déjeuné. Hawkins, servez-vous, et retournez manger à votre poste, continua le capitaine Smollett. Dépêchez-vous, mon garçon, vous n'avez pas de temps à perdre. Hunter, une tournée d'eau-de-vie pour chacun!

Et pendant qu'on lui obéissait, le capitaine complétait, dans son esprit, le plan de la défense.

— Docteur, vous garderez la porte, reprit-il; observez, et ne vous exposez pas, restez à l'intérieur, et tirez par le portique... Hunter, prenez le côté est, là... Joyce, tenez-vous à l'ouest, mon ami... Monsieur Trelawney, vous êtes le meilleur tireur, vous prendrez avec Gray la longue paroi nord, les cinq meurtrières. C'est là qu'est le danger. S'ils peuvent y arriver, et tirer sur nous par nos propres meurtrières, les choses prendront une mauvaise tournure... Hawkins, ni vous, ni moi, ne pouvons être bien utiles comme tireurs, nous resterons là pour charger et donner un coup de main.

Comme l'avait dit le capitaine, le froid était passé.

Dès que le soleil apparut au-dessus de notre ceinture d'arbres, il tomba de toute sa force sur le terrain découvert, absorbant les vapeurs d'un trait.

Bientôt le sable se durcit, et la résine s'amollit dans les troncs du blockhaus.

Tuniques et habits furent jetés de côté, les chemises ouvertes sur les poitrines, et les manches roulées jusqu'aux épaules; nous restâmes debout, chacun à notre poste, fiévreux de chaleur et d'anxiété.

Une heure s'écoula.

— Que le diable les emporte! dit le capitaine, c'est aussi ennuyeux que le tambour à un enterrement. Gray, veillez au grain.

Juste à ce moment nous parvint le premier indice de l'attaque.

— S'il vous plaît, monsieur, dit Joyce, si je vois quelqu'un, faut-il tirer?

— Je vous l'ai dit, s'écria le capitaine.

— Merci, monsieur, répondit Joyce avec la même politesse tranquille.

Rien ne se produisit pendant quelque temps, mais la remarque nous avait mis tous en alerte; l'œil et l'oreille aux aguets, chaque homme tenait son arme en mains, le capitaine au centre du blockhaus les lèvres serrées et le front plissé.

Quelques secondes se passèrent ainsi.

Puis, tout à coup, Joyce épaula son mousquet et tira.

Le bruit de la détonation s'était à peine éteint que la riposte vint du dehors en un feu à la volée, coup après coup, comme les grains d'un chapelet, de tous les côtés de la palissade.

Plusieurs balles frappèrent la cabane, mais aucune n'y pénétra; lorsque la fumée se fut dissipée, la palanque et les bois qui l'entouraient semblaient aussi tranquilles et aussi vides qu'avant.

Pas une branche ne bougea.

Aucune lueur jaillissant d'un canon de fusil ne trahit la présence de nos ennemis.

— Avez-vous touché votre homme, demanda le capitaine.

— Non, monsieur, répondit Joyce. Je ne crois pas, monsieur.

— C'est encore bien de dire la vérité, murmura le capitaine Smollett. Chargez-lui son arme, Hawkins. Combien étaient-ils, selon vous, de votre côté, docteur?

— Je le sais exactement, dit le docteur Livesey. Trois coups de feu furent tirés de ce côté. J'ai vu les trois éclairs, deux à proximité l'un de l'autre, le troisième plus loin à l'ouest.

— Trois! répéta le capitaine. Et combien du vôtre, monsieur Trelawney.

Mais la réponse ne vint pas aussi facilement. Il en était venu beaucoup du côté nord, sept d'après l'évaluation du squire, huit ou neuf selon Gray.

De l'est et de l'ouest, un seul coup avait été tiré.

Il était évident, par conséquent, que l'attaque se développerait par le nord, et que sur les autres trois côtés, nous ne serions dérangés que par un semblant d'hostilités.

Mais le capitaine Smollett ne changea rien à ses arrangements.

Si les mutins réussissaient à traverser la palissade, expliqua-t-il, ils prendraient possession de chaque meurtrière non protégée, et nous fusilleraient comme des rats dans notre propre forteresse.

Mais il ne nous fut pas laissé le temps de réfléchir.

Soudain, avec une grande clameur, une petite nuée de pirates sortit, en bondissant, des bois du côté nord, et courut droit vers la palanque.

Au même moment, le feu jaillit de nouveau des bois et une balle siffla en franchissant notre portique, mettant le mousquet du docteur en pièces.

Les assaillants grimpèrent sur la palissade, comme des singes.

Le squire et Gray firent feu sans interruption.

Trois hommes tombèrent, un en avant, à l'intérieur de l'enceinte, deux en arrière en dehors. Mais l'un de ceux-ci eut évidemment plus de peur que de mal, car il se remit sur pied en un clin d'œil, et détala immédiatement entre les arbres.

Deux avaient mordu la poussière, un autre avait pris la fuite, quatre avaient pu pénétrer à l'intérieur de nos défenses, tandis qu'abrités dans les bois, sept ou huit hommes, pourvus certainement chacun de

plusieurs mousquets, dirigeaient un feu nourri mais inutile sur la cabane.

Les quatre qui avaient pu pénétrer dans l'enceinte avançaient droit devant eux vers la construction en poussant des cris, et les hommes dans les arbres criaient également pour les stimuler.

Plusieurs coups de feu furent tirés, mais les tireurs y mirent tant de hâte, qu'aucun ne parut atteindre le but.

En un instant, les quatre pirates eurent grimpé sur le monticule et furent sur nous.

La tête de Job Anderson, le maître d'équipage, apparut à la meurtrière du milieu.

— Sus, tous! tous! rugit-il d'une voix de tonnerre.

Au même instant, un autre pirate saisit le mousquet de Hunter par le bout, l'arracha de ses mains, le tira par la meurtrière, et d'un coup violent, il étendit le pauvre diable sur le plancher où il demeura sans mouvement.

Pendant ce temps, un troisième, qui courait impunément autour de la cabane, apparut soudain sous le portique, et tomba avec son coutelas sur le docteur.

La position était entièrement renversée.

Un moment plus tôt nous tirions, abrités, sur un ennemi exposé, et maintenant nous étions à notre tour à découvert, ne pouvant rendre un seul coup.

La cabane était pleine de fumée, ce à quoi nous devions notre sécurité relative. Des cris, de la confusion, des lueurs, des coups de pistolet et un grand gémissement retentirent à mes oreilles.

— Dehors, mes enfants, combattez-les à découvert! Les coutelas! cria le capitaine.

Je m'emparai d'un couteau sur la pile, et quelqu'un qui en saisissait un autre en même temps m'en donna dans les jointures un coup que je sentis à peine.

Je me précipitai dehors, dans le soleil clair.

Quelqu'un me poursuivait de près, je ne savais qui c'était.

Juste devant moi, le docteur descendait le talus, poursuivant son assaillant, et au moment où mes yeux tombèrent sur lui, il abaissa le bras et l'envoya rouler sur le dos, avec une large entaille au visage.

— Faites le tour de la cabane, mes enfants! Faites le tour...! cria le capitaine.

Et même, dans le tumulte, je perçus un changement dans sa voix.

J'obéis machinalement, obliquai vers l'est, et mon coutelas levé, je contournai en courant l'angle de la cabane.

L'instant d'après, j'étais face à Anderson; son coutelas brilla au soleil au-dessus de sa tête.

Je n'eus pas le temps d'avoir peur, mais comme le coup restait suspendu, je fis un écart de côté, et manquant mon pas dans le sable mou, je roulai tête en avant jusqu'au bas du talus.

Lorsque j'étais sorti de la cabane, les autres mutins escaladaient déjà la palissade, s'apprêtant à nous exterminer.

Un homme, coiffé d'un bonnet de nuit rouge, un coutelas entre les dents, en franchissait déjà la crête et passait une jambe de l'autre côté.

Or, l'intervalle avait été si court, que lorsque je repris pied tout était encore dans le même état, l'homme au bonnet rouge à cheval sur la crête, un autre montrant encore sa tête au-dessus de la

rangée de pieux de la palissade. Et pourtant, ce court intervalle avait suffi pour que le combat fut fini, la victoire à nous.

Gray, qui me suivait de près, avait abattu le gros maître d'équipage avant qu'il ait eu le temps de se remettre du coup qu'il avait laissé échapper.

Un autre avait été tué à une meurtrière au moment même où il tirait dans la cabane, et il gisait maintenant, agonisant, son pistolet fumant encore dans sa main.

Le docteur, je l'avais vu, s'était défait d'un troisième, d'un seul coup.

Des quatre qui avaient escaladé la palissade, un seul restait indemne, et, laissant son coutelas sur le sol, il se hâtait de regrimper pour se sauver, en proie à une frayeur mortelle.

— Tirez! Tirez de la cabane! cria le docteur. Et vous, les enfants, retournez vous abriter!

Mais il ne fut pas écouté, aucun coup de feu ne fut tiré, et le dernier assaillant réussit à s'échapper, disparaissant avec les autres dans le bois.

En trois secondes, il ne resta des assaillants que les cinq hommes tombés, quatre à l'intérieur et un à l'extérieur de la palissade.

Le docteur, Gray et moi, nous courûmes à toutes jambes nous remettre à l'abri.

Les survivants reviendraient bientôt où ils avaient laissé leurs mousquets, et à tout moment la fusillade pouvait recommencer.

La cabane était un peu débarrassée de la fumée, et nous vîmes d'un coup d'œil quel prix nous avions payé notre victoire.

Hunter était étendu, étourdi, près de sa meurtrière, Joyce, près de la sienne, une balle dans la tête, ne devait

plus se relever, tandis qu'au centre le squire soutenait le capitaine, l'un aussi pâle que l'autre.

— Le capitaine est blessé, dit M. Trelawney.

— Ils se sont enfuis ? demanda M. Smollett.

— Tous ceux qui le pouvaient, soyez-en sûr, répondit le docteur, mais il y en a cinq qui ne s'enfuiront plus.

— Cinq ! s'écria le capitaine. Allons, il y a progrès. Cinq à trois, reste quatre contre neuf. La proportion est meilleure qu'au début. Nous n'étions alors que sept contre dix-neuf, du moins nous le pensions, ce qui ne vaut pas mieux.

Les mutins ne furent bientôt plus que huit, car l'homme blessé par M. Trelawney, à bord de la goélette, mourut de sa blessure le soir même. Mais ceci, naturellement, le parti fidèle ne le sut que plus tard.

LIVRE V

MON AVENTURE EN MER

I

COMMENT COMMENÇA MON AVENTURE EN MER

Il n'y eut aucun retour des mutins, pas même un coup de feu tiré des bois.

Ils avaient, selon le mot du capitaine, leur ration pour la journée.

La place était à nous, et nous avions le temps d'examiner les blessés et de préparer notre dîner.

Le squire et moi fîmes la cuisine, dehors malgré le danger, et même dehors nous ne savions pas trop ce que nous faisions. Car nous étions horrifiés par les longs gémissements des patients du docteur, qui parvenaient jusqu'à nous.

Sur les huit hommes tombés pendant l'action, trois seulement respiraient encore, celui des pirates qui avait été atteint à la meurtrière, Hunter, et le capitaine Smollett. Et de ceux-ci les deux premiers étaient perdus. Le mutin, en effet, mourut sous le bistouri du docteur, et Hunter, malgré tous les efforts possibles, ne reprit jamais conscience en ce monde.

Il languit toute la journée, respirant très fort comme avait fait le vieux corsaire dans sa crise apoplectique, mais le coup qu'il avait reçu lui avait rompu les os de la poitrine et il s'était fracturé le crâne en tombant.

Aussi, pendant la nuit suivante, sans un signe ni un mot, il rendit l'âme.

Quant au capitaine, ses blessures étaient vraiment sérieuses, mais non dangereuses. Aucun organe n'était gravement atteint.

La balle d'Anderson (car ce fut Job qui tira sur lui le premier) lui avait brisé l'omoplate et avait touché le poumon, peu gravement, toutefois.

La seconde balle avait seulement déchiré et déplacé quelques muscles du mollet.

Il se remettrait sûrement, disait le docteur, mais en attendant, il ne devait pendant plusieurs semaines ni marcher, ni bouger le bras, même autant que possible ne pas parler.

Ma coupure accidentelle dans les jointures était insignifiante.

Le docteur Livesey y mit un emplâtre et il me tira les oreilles par-dessus le marché.

Après le dîner, le squire et le docteur s'assirent quelque temps auprès du capitaine en conciliabule, et lorsqu'ils eurent assez causé, comme il était un peu plus de midi, le docteur prit son chapeau et ses pistolets, mit un coutelas à sa ceinture, la carte dans sa poche, et le mousquet sur l'épaule, il traversa la palissade, puis disparut d'un pas rapide dans les arbres.

Gray et moi étions assis ensemble à l'autre extrémité du blockhaus, hors de la portée des oreilles de nos officiers en conseil.

Gray retira sa pipe de sa bouche, oubliant bel et bien de l'y remettre, tant il était stupéfait de ce qu'il voyait.

— Quoi, mille tonnerres! dit-il. Le docteur Livesey est-il fou?

— Mais non, dis-je. Il serait bien le dernier de nous tous à en venir là, j'en suis sûr.

— Eh bien, camarade, dit Gray; il n'est peut-être pas fou, mais s'il ne l'est pas, tu m'entends, c'est moi qui le suis.

— Je parie, répondis-je, que le docteur a son idée, et si je ne me trompe, il est parti maintenant voir Ben Gunn.

J'avais raison, ainsi que je le sus plus tard, mais en attendant, comme il faisait dans la cabane une chaleur étouffante, que la petite étendue de sable à l'intérieur de la palissade était brûlante du soleil de midi, je commençai à rouler une autre pensée dans la tête, qui n'était pas du tout aussi raisonnable.

Je me pris d'abord à envier le docteur, qui marchait dans l'ombre fraîche des bois, les oiseaux et l'odeur agréable des pins autour de lui, tandis que je grillais assis, mes vêtements collés à la résine chaude, tout ce sang autour de moi, et tant de pauvres diables étendus morts.

Je me sentis pour l'endroit où j'étais une aversion presque aussi forte que la peur.

Pendant tout le temps que je mis à nettoyer le blockhaus, à laver ensuite les ustensiles et la vaisselle du dîner, cette aversion et cette envie augmentèrent de plus en plus, si bien qu'enfin, me trouvant près d'un sac à pain, et personne ne m'observant, je mis à

exécution mon escapade préméditée; je remplis de biscuits les deux poches de mon habit.

J'étais fou, si vous voulez, et certainement j'allais commettre une action folle et trop risquée, mais j'étais décidé à le faire avec toutes les précautions possibles.

Ces biscuits, si quelque chose m'arrivait, m'empêcheraient au moins de mourir de faim jusque tard le lendemain.

Je saisis ensuite une paire de pistolets, et comme j'avais déjà une poire à poudre et des balles, je me sentis bien armé.

Quant au projet que j'avais en tête, il n'était pas mauvais en lui-même.

Je voulais longer la bande de sable qui, à l'est, sépare l'ancrage de la pleine mer, trouver le rocher blanc que j'avais remarqué la veille, et m'assurer si c'était bien là que Ben Gunn avait caché son bateau, chose très importante, je le crois encore.

Mais comme j'étais certain qu'on ne me permettrait pas de dépasser l'enceinte, mon seul plan était de filer à l'anglaise et de me glisser dehors sans être vu.

Cette vilaine façon de procéder rendait la chose elle-même répréhensible. Mais je n'étais qu'un gamin et ma décision était prise.

Les choses se passèrent enfin de façon à me fournir une admirable occasion. Le squire et Gray étaient occupés à replacer les bandages du capitaine : le chemin était libre. Je bondis par-dessus la palissade et m'enfonçai parmi les arbres : avant que mon absence fût remarquée, j'étais trop loin pour être rappelé par mes compagnons.

Ceci était ma seconde folie, bien pire que la première, car je ne laissais que deux hommes valides pour

garder la maison : mais comme la première, elle devait contribuer à nous sauver tous.

Je partis directement vers la rive est de l'île, car j'étais décidé à suivre la bande de sable du côté de la mer pour éviter d'être vu de l'ancrage.

Il était déjà tard dans l'après-midi, bien que le soleil fût encore chaud.

Comme je continuais à marcher entre les arbres élevés des bois, je pouvais entendre au loin devant moi non seulement le grondement continuel des vagues sur le rivage, mais une certaine agitation dans le feuillage et des craquements de branches qui me montraient que le vent de mer s'était levé plus tôt que d'habitude.

Bientôt des bouffées d'air froid m'atteignirent; quelques pas plus loin j'arrivai à la lisière du bouquet d'arbres, et je vis la mer qui s'étendait bleue et ensoleillée à l'horizon, les vagues bondissant et écumant le long du rivage.

Je n'ai jamais vu la mer calme autour de l'Ile au Trésor.

Que le soleil flamboyât au zénith, que l'air fût immobile, la surface marine lisse et bleue, toujours ces grandes lames déferlaient en grondant le long du rivage extérieur; je ne crois pas qu'il y eût un seul point de l'île d'où l'on pût ne pas entendre leur grondement.

Je marchai en longeant les brisants avec grand plaisir; puis pensant être enfin arrivé assez loin au sud, je me cachai sous d'épais buissons et je rampai avec prudence sur la crête de la langue de terre.

Derrière moi se trouvait la mer, et, en face, l'ancrage.

Le vent, comme épuisé par une violence inaccoutumée, commençait déjà à tomber.

Il s'élevait à sa place des brises légères et variables, venant du sud et du sud-est, charriant de grands bancs de brouillard; et l'ancrage, abrité par l'Ile du Squelette, s'étendait tranquille et lourd comme à notre arrivée. L'*Hispaniola*, sur ce miroir intact, se reflétait exactement depuis la pomme de mât jusqu'à la ligne d'eau, avec le « Jolly Roger » à la vergue du grand-mât.

Une des barques flottait à proximité, Silver était à la voile arrière — je l'aurais reconnu partout — tandis que deux hommes se penchaient par-dessus bord; l'un d'eux portait un bonnet rouge.

C'était le même bandit que j'avais vu quelques heures plus tôt à cheval sur la palissade.

Ils semblaient causer et rire, bien qu'à cette distance de plus d'un mille, je ne pusse certes entendre un mot de ce qui se disait.

Tout à coup éclatèrent des cris horribles, surnaturels, qui m'effrayèrent beaucoup, jusqu'à ce que j'eusse reconnu la voix du perroquet « Capitaine Flint ». Il me semblait même pouvoir distinguer l'oiseau et son brillant plumage, perché sur le poignet de son maître.

Bientôt après, la barque cingla vers le rivage, et l'homme au bonnet rouge descendit avec son compagnon dans la dunette.

A ce moment, le soleil disparut derrière la Longue-Vue et comme le brouillard s'épaississait rapidement, il commençait à faire nuit pour de bon.

Je vis que je n'avais pas de temps à perdre si je voulais repérer le bateau ce soir-là. Le rocher blanc, assez visible derrière un fourré, était encore à environ un huitième de mille plus loin sur la langue de terre,

et il me fallut un temps infini pour y arriver, marchant à quatre pattes, dans les broussailles.

La nuit était presque tombée lorsque je posai ma main sur son flanc rugueux. Juste au-dessous se trouvait un creux d'herbe verte, excessivement petit, caché par une levée de terre et un taillis épais m'arrivant à mi-jambe, qui poussait là très abondamment; dans le centre de ce trou je pus voir une petite tente de peaux de bique, comme celle que les bohémiens transportent avec eux en Angleterre.

Je me laissai tomber dans le trou, soulevai un côté de la tente et le bateau de Ben Gunn m'apparut, fait par lui-même, consistant en une carcasse grossière et inégale de bois dur, sur laquelle était tendue une peau de bique, le poil en dedans.

L'objet était extrêmement petit, même pour moi, et j'ai peine à croire qu'il pût flotter lesté d'un homme de taille moyenne.

Il contenait un petit banc placé aussi bas que possible, une sorte de marchepied de nage à l'avant, et un double aviron pour la propulsion.

Je n'avais encore jamais vu de coracle [1], comme en faisaient les Bretons autrefois, mais j'en ai vu un depuis, et je ne puis vous donner une idée plus juste du bateau de Ben Gunn qu'en disant qu'il ressemblait au premier et au plus mauvais coracle dont les hommes se soient servis. Mais il possédait certainement le grand avantage du coracle, car il était extrêmement léger, et portatif.

Maintenant que j'avais trouvé le canot, on eût pu croire que mon désir de vagabonder était satis-

[1] Petit bateau gallois en osier.

fait, mais il m'était venu depuis une autre idée, et je m'y attachai si obstinément que je l'aurais exécutée, je crois, malgré le capitaine Smollett lui-même.

C'était de profiter de l'obscurité de la nuit, de couper l'amarre de l'*Hispaniola* et de la laisser aller à la dérive, sur la côte, à son gré.

J'étais tout à fait convaincu que les mutins, après leur échec de la matinée, ne désiraient autre chose que de lever l'ancre et de gagner le large.

Je pensais que ce serait un beau coup que de les en empêcher, et maintenant, après avoir vu qu'ils laissaient leurs veilleurs dépourvus d'embarcation, je pensais que la chose pouvait se faire sans grand risque.

Je m'assis en attendant l'obscurité, et je croquai quelques biscuits avec appétit.

La nuit était entre mille propice à mon projet.

Le brouillard cachait maintenant entièrement le ciel.

Comme les dernières lueurs du jour diminuaient et disparaissaient, l'obscurité complète s'étendit sur l'Ile au Trésor. Et quand enfin je chargeai sur mon épaule le coracle et sortis en trébuchant du trou où j'avais mangé, deux points seulement étaient encore visibles sur tout le mouillage.

L'un était le grand feu sur le rivage, près duquel les pirates vaincus étaient assis et buvaient en plein marais.

L'autre, un simple filet de lumière dans les ténèbres, indiquait la position du bateau ancré.

Il avait tourné avec le reflux, son avant était à présent dirigé de mon côté.

Les seules lumières à bord luisaient dans la cabine, et ce que je voyais n'était que la réflexion sur le brouillard des vifs rayons qui s'échappaient de la lucarne

de poupe. La marée baissait depuis quelque temps et je dus patauger dans une longue bande de sable humide, où j'enfonçai plusieurs fois jusqu'aux chevilles avant d'arriver au bord de l'eau qui se retirait et revenait; je posai mon bateau, quille en dessous, sur la surface des flots.

II

LA MARÉE DESCEND

Le coracle, comme j'eus trop de raisons de m'en apercevoir, était un bateau sûr pour une personne de ma taille et de mon poids, à la fois léger et capable de flotter sur mer, mais une embarcation capricieuse et des plus difficiles à manier.

Quoi qu'on fasse, elle allait le plus souvent à la dérive, et tourner sur elle-même était sa meilleure manœuvre.

Ben Gunn lui-même avait avoué qu'elle était bizarre à manier quand on ne la connaissait pas.

Et, bien entendu, je ne la connaissais pas.

Elle prenait toutes les directions sauf celle où je devais aller.

La plupart du temps, elle flottait le flanc en avant, et je suis bien certain que sans le courant je n'aurais jamais pu espérer atteindre le bateau. Heureusement, quoique ramant de toutes les façons possibles, le courant m'entraînait toujours; mais comme l'*Hispaniola* se trouvait sur mon chemin, je ne pouvais pas la manquer.

D'abord, le bâtiment apparut devant moi comme une masse indistincte, encore plus noire que l'obscurité, puis sa mâture et son corps commencèrent à prendre forme; l'instant suivant, à ce qu'il me sembla (car plus j'avançais, plus le courant du reflux devenait rapide), je me trouvai à portée de son câble que je saisis.

Le bateau tirait sur son ancre, de telle façon que le câble était aussi tendu qu'une corde d'arc.

Tout autour de la coque, dans le noir, le courant ondulait en tourbillonnant et en murmurant comme un petit ruisseau de montagne.

Un coup de mon couperet, et l'*Hispaniola* suivrait, murmurante, le reflux.

Tout allait bien jusque là, mais il me revint soudain à l'esprit qu'un câble, coupé brusquement, est une chose aussi dangereuse qu'un cheval qui rue.

Si j'avais la folle témérité de rompre le câble qui reliait l'*Hispaniola* à son ancre, il y avait dix chances contre une pour que je sois projeté hors de l'eau avec mon coracle.

Je me trouvais alors arrêté, et si la chance ne m'avait pas encore une fois particulièrement favorisé, j'aurais dû abandonner mon dessein.

Mais les airs légers qui avaient commencé à se lever d'entre sud et sud-est avaient, après la tombée de la nuit, soufflé au sud-ouest.

Tandis que je réfléchissais, une rafale survint qui se heurta à l'*Hispaniola* et la fit reculer de force dans le courant.

A ma grande joie, je sentis le câble se relâcher sous mon étreinte, et la main dont je le tenais plongea pendant une seconde sous l'eau.

Je pris alors mon parti, je sortis mon couperet que j'ouvris avec les dents, et je coupai successivement les torons du câble, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus que deux pour retenir le bateau. Je me tins alors tranquille, attendant pour les couper que le vent en eût de nouveau diminué la tension.

Pendant tout ce temps j'avais entendu de grands bruits de voix venant de la cabine, mais à vrai dire, mon esprit avait été si absorbé par d'autres pensées que j'y avais à peine prêté l'oreille.

A présent cependant, comme je n'avais rien d'autre à faire, je commençai à y accorder plus d'attention.

Je reconnus une des voix pour être celle du quartier-maître, Israël Hands, l'ancien canonnier de Flint.

L'autre était celle de mon ami au bonnet de nuit rouge.

Tous deux étaient complètement ivres, et ils buvaient encore, car pendant que j'écoutais, l'un d'eux ouvrit la lucarne d'arrière et, avec un cri d'ivrogne, il lança quelque chose, que je devinai être une bouteille vide. Mais ils n'étaient pas seulement saouls, il était clair qu'ils étaient tous deux dans une furieuse colère.

Les jurons tombaient dru comme grêle, et de temps à autre on entendait une explosion de rage telle que je m'attendais à ce qu'ils en vinssent aux coups. Mais chaque fois la querelle se calmait, les voix grognaient un moment plus bas, jusqu'à la crise suivante, laquelle à son tour n'arrivait pas à explosion.

Sur le rivage, je pouvais voir la lueur du grand feu de camp, qui brûlait, ardent, sous les arbres.

Quelqu'un chantait un vieux chant triste et monotone de matelot, baissant la voix avec un chevrotement à la fin de chaque vers.

Le chant semblait ne devoir finir qu'avec la patience du chanteur.

Je l'avais entendu plus d'une fois pendant le voyage, et je me souvenais de ces paroles :

Mais un seul survivant de tout l'équipage,
Qui avait pris la mer, au nombre de septante-cinq.

Et je pensais que c'était là une chanson un peu trop tristement actuelle pour une bande qui avait subi des pertes aussi cruelles le matin même.

Mais, vraiment, d'après ce que je voyais, tous ces corsaires étaient aussi insensibles que la mer sur laquelle ils naviguaient.

Enfin la brise vint.

La goélette recula doucement et se rapprocha de moi dans l'obscurité.

Je sentis le câble se détendre encore; en un long et dur effort, je coupai complètement les dernières fibres.

La brise n'eut qu'une faible réaction sur le coracle, et je fus presque instantanément poussé contre les flancs du navire l'*Hispaniola*.

En même temps la goélette commença à tourner sur sa quille, lentement, bout à bout, en travers du courant.

Je travaillais comme un démon, car je m'attendais à tout moment à être englouti, et comme je ne pouvais parvenir à éloigner le coracle tout de suite, je poussai droit vers l'arrière.

Enfin, je réussis à m'écarter de mon dangereux voisin, et comme je donnais la dernière impulsion,

mes mains rencontrèrent une mince corde qui pendait à l'arrière par-dessus bord.

Instantanément je la saisis.

Je n'aurais pu dire pourquoi j'agissais ainsi.

Ce fut tout d'abord purement instinctif, mais quand je l'eus en main et quand j'eus constaté qu'elle était fixée, la curiosité prit le dessus, et je décidai de jeter un coup d'œil par la lucarne de la cabine.

Je tirai sur la corde, une main après l'autre, et lorsque je me jugeai assez près, je me haussai à grand risque, de la moitié de ma hauteur; je pus alors voir le plafond ainsi qu'une partie de l'intérieur de la cabine.

Pendant ce temps, la goélette et sa petite compagne glissaient assez rapidement sur l'eau.

En effet, nous étions déjà arrivés au niveau du feu de camp.

Le bateau jasait, comme disent les marins, traversant les nombreuses rides, avec un incessant clapotis bouillonnant et, avant d'avoir fixé mon regard par-dessus le rebord de la lucarne, je ne pouvais pas comprendre pourquoi les veilleurs ne s'étaient pas alarmés.

Un coup d'œil me suffit, et ce fut le seul que je risquai, de mon fragile esquif.

Il me montra Hands et son compagnon engagés dans une lutte terrible, chacun ayant une main à la gorge de l'autre.

Je me laissai retomber sur le banc, juste à temps, car j'étais presque par-dessus bord.

Sur l'instant, je ne pus rien voir d'autre que ces deux faces furieuses et empourprées qui s'agitaient sous la lampe fumeuse, et je fermai les yeux pour les habituer de nouveau à l'obscurité.

L'interminable complainte s'était tue et la troupe décimée qui entourait le feu de camp entonnait le refrain si souvent entendu :

Quinze hommes sur le coffre du mort,
Yo, ho, ho, et une bouteille rhum !
Le rhum et le diable s'étaient chargés des autres,
Yo, ho, ho, et une bouteille de rhum !

Je pensai alors que le rhum et le diable étaient très occupés en ce moment même dans la cabine de l'*Hispaniola*, quand je fus surpris par une soudaine embardée du coracle.

Au même moment, il fit un brusque écart et sembla changer de direction.

La vitesse avait entre temps étrangement augmenté.

J'ouvris aussitôt les yeux.

Tout autour de moi de petites ondulations légèrement phosphorescentes ridaient la surface de l'eau avec un petit bruit joyeux et aigu.

L'*Hispaniola* elle-même, qui m'entraînait encore dans son sillage, et dont j'étais séparé par quelques mètres, sembla hésiter dans sa course, et je vis ses mâts s'agiter un peu dans l'obscurité de la nuit.

En regardant plus longtemps, je fus même certain qu'elle virait aussi vers le sud.

Je jetai un coup d'œil en arrière et mon cœur bondit dans ma poitrine. Là, juste derrière moi, était la lueur du feu de camp.

Le courant avait tourné à angle droit, emportant avec lui la haute goélette et le petit coracle dansant.

Toujours plus rapide, toujours bouillonnant plus

haut, et toujours murmurant plus fort, il s'engouffrait à travers la passe vers la pleine mer.

Soudain la goélette, en face de moi, fit une violente embardée, tournant à environ vingt degrés, et presque au même moment des cris se succédèrent dans l'intérieur du bateau.

J'entendis des pas pesants sur l'échelle de la dunette et je compris que les deux ivrognes avaient été enfin interrompus dans leur querelle et s'éveillaient à la réalité du danger.

Je me couchai à plat dans le fond de ce méchant esquif et je recommandai dévotement mon âme à son Créateur.

Au bout de la passe, je m'attendais à tomber sur quelque dangereux rocher, où mes peines trouveraient une fin rapide, et quoique j'eusse pu, peut-être, supporter l'idée de mourir, je ne pouvais envisager mon sort avec calme, tandis qu'il se décidait.

Je restai probablement étendu ainsi pendant plusieurs heures, ballotté continuellement en tous sens sur les flots. La rosée et l'embrun me trempaient et je ne cessais d'attendre la mort au prochain plongeon.

Graduellement la fatigue me gagna.

Un engourdissement, une torpeur passagère, saisirent mon cerveau au milieu même de mes terreurs.

Puis le sommeil survint enfin, et dans mon coracle ballotté, je restai étendu rêvant de mon pays et du vieil « Amiral Benbow ».

III

LA CROISIÈRE DU CORACLE

Il faisait grand jour lorsque je m'éveillai et me trouvai voguant au sud-ouest de l'Ile au Trésor.

Le soleil s'était levé, mais il était encore caché derrière l'énorme masse de la Longue-Vue qui de ce côté descendait presque jusqu'à la mer en falaises formidables.

Le pic Hisse-la-Bouline et la colline du Mât d'Artimon étaient tout proches : la montagne nue et dénudée, la pointe ceinte de falaises de quarante à cinquante pieds de haut, frangée de grandes masses de roches éboulées.

J'étais à peine à un quart de mille du rivage et ma première pensée fut de ramer pour débarquer.

Ce projet fut bientôt abandonné.

Parmi les roches éboulées, les brisants crachaient et mugissaient.

De fortes répercussions, une lourde écume montant et descendant, se succédaient de seconde en seconde, et je compris qu'en m'aventurant plus près, je trouverais la mort sur cette rive terrible, où je dépenserais en vain mes forces à escalader ces rocs menaçants.

Ce n'était pas tout, car je voyais, rampant sur des roches plates ou se laissant tomber dans la mer à grand bruit, d'énormes monstres visqueux, des limaçons mous, pour ainsi dire, d'une incroyable grosseur, quelque cinquante ensemble, faisant retentir les échos des rochers de leurs aboiements.

J'ai su depuis que c'étaient des lions de mer, tout à fait inoffensifs. Mais leur aspect, ajouté à la difficulté du rivage et à la violence de la houle, était plus que suffisant pour me dégoûter de ce lieu de débarquement.

Je sentais que j'aurais mieux aimé mourir de faim en mer que d'affronter de tels périls.

Bientôt une chance meilleure parut s'offrir à moi.

Au nord du pic Hisse-la-Bouline, la terre s'étend assez en avant dans la mer, découvrant à marée basse une longue bande de sable jaune.

Plus au nord encore se trouve un cap, le cap des Bois, ainsi que l'indiquait la carte, couvert de grands pins verts, qui descendent jusqu'à la rive.

Je me souvenais de ce qu'avait dit Silver à propos du courant qui porte vers le nord tout le long de la côte ouest de l'Ile au Trésor; voyant d'après ma position que j'étais déjà sous son influence, je préférai laisser le pic Hisse-la-Bouline derrière moi et garder mes forces pour essayer de débarquer au cap des Bois, qui paraissait plus favorable.

Les vagues étaient grandes et douces sur la mer.

Le vent soufflant du sud, régulier et tranquille, ne contrariait pas le courant, et les flots s'élevaient et retombaient sans déferler.

S'il en avait été autrement, j'eusse péri depuis longtemps, mais ainsi, il était surprenant de voir mon petit bateau léger voguer avec aisance.

Souvent, tandis que je restais étendu au fond, sans risquer plus qu'un œil au-dessus du plat-bord, je voyais une grande crête bleue paraître au-dessus de moi; mais le coracle bondissait seulement un peu, dansait comme sur des ressorts et se calmait entre deux lames, léger comme un oiseau.

Je commençai au bout de quelque temps à me sentir plus hardi, et je m'assis pour essayer mon habileté à pagayer. Mais le moindre changement dans l'équilibre produisait de violentes secousses au coracle. J'avais à peine remué que le bateau, abandonnant aussitôt son doux mouvement dansant, fut entraîné sur une pente d'eau si rapide que j'en fus étourdi; il piqua du nez profondément dans le flanc de la vague suivante, avec un jet d'écume.

J'étais trempé, terrifié et je me laissai retomber dans ma position primitive, sur quoi le coracle sembla redevenir raisonnable, me conduisant de nouveau tranquillement à travers les flots.

Il était clair qu'il ne fallait pas le contrarier, et dans ce cas, puisque je ne pouvais en aucune façon guider sa course, quel espoir me restait-il d'atteindre la terre ?

Je commençais à être terriblement effrayé, mais je ne perdis cependant pas la tête.

D'abord, avec beaucoup de prudence dans mes mouvements, je vidai l'eau du coracle avec mon bonnet, puis risquant une fois de plus un œil au-dessus du plat-bord, je cherchai à comprendre comment il glissait si tranquillement sur les vagues.

Je constatai que chaque vague, au lieu d'être l'éminence lisse et brillante que l'on voit du rivage ou du pont d'un navire, ressemblait simplement à

n'importe quelle chaîne de collines terrestres avec des pointes, des plateaux et des vallées.

Le coracle, abandonné à lui-même, tournant de côté et d'autre, cherchait son chemin et s'enfilait dans les régions basses évitant les pentes inclinées et les sommets élevés et mouvants des vagues.

« Bon! pensai-je alors, il est clair que je dois rester où je suis, pour ne pas compromettre l'équilibre, mais il est évident également que je peux glisser l'aviron par-dessus bord et donner de temps en temps dans les parties planes un coup ou deux pour l'orienter vers la terre. »

C'est ce que je fis.

Je m'appuyai sur mes coudes, dans une position des plus fatigantes et, de temps en temps, je donnais un ou deux faibles coups pour diriger la pointe de mon esquif vers le rivage.

C'était harassant et très lent.

Cependant, je gagnais visiblement de la distance et, comme j'approchais du cap des Bois, je vis qu'ayant dévié de quelques centaines de mètres plus à l'est, je devais infailliblement manquer ce point.

J'étais en tout cas tout proche de la terre maintenant.

Je pouvais voir les cimes vertes et fraîches des arbres s'agiter sous la brise, et j'étais sûr de pouvoir atteindre le promontoire suivant.

Il était grand temps, car je commençais à me sentir torturé par la soif.

L'éclat du soleil, réfléchi mille fois sur les vagues, l'eau de mer qui tombait et séchait sur moi, me cuisant les lèvres de son goût salé, contribuaient à me brûler la gorge et à endolorir mon cerveau.

La vue des arbres si proches me rendait presque malade de désir, mais le courant m'eut bientôt entraîné au delà de la pointe et, au moment où une nouvelle étendue de mer apparut, je vis un spectacle qui changea la nature de mes pensées.

Juste en face de moi, à moins d'un demi-mille de distance, j'aperçus l'*Hispaniola* sous voiles. Je ne doutai pas, naturellement, que j'allais être pris; mais j'étais si tourmenté par la soif que je ne savais trop si cette pensée devait m'inquiéter ou me réjouir, et bien avant d'en être arrivé à une conclusion, la surprise avait entièrement pris possession de mon esprit : je ne pouvais que regarder et m'ébahir.

L'*Hispaniola* était sous son grand hunier et ses deux focs, la belle toile blanche brillait au soleil comme de la neige ou de l'argent.

Lorsque j'aperçus la goélette, toutes ses voiles portaient.

Elle suivait la direction du nord-ouest et je supposai que les pirates faisaient le tour de l'île pour retourner à l'ancrage.

Bientôt, elle obliqua de plus en plus vers l'ouest, ce qui me fit penser qu'on m'avait découvert et qu'on allait se mettre à ma poursuite.

Enfin, pourtant, elle tomba juste dans le lit du vent, parut complètement désorientée et demeura un moment sur place, impuissante avec ses voiles frissonnantes.

« Les maladroits, me dis-je, ils doivent encore être saouls comme des grives. »

Et je pensais à la façon dont le capitaine Smollett les aurait fait se remuer.

Cependant, la goélette s'abandonnait graduellement, puis, portée encore sur un autre point de vent,

elle voguait rapidement durant à peu près une minute, se trouvant ensuite arrêtée de nouveau en plein vent contraire.

Maintes fois ce manège se répéta.

A droite et à gauche, en avant, en arrière, au nord, au sud, à l'est, à l'ouest, l'*Hispaniola* voguait par coups brusques et par secousses, et finissait chaque fois comme elle avait commencé, ses voiles battant inutilement.

Il me parut évident que personne ne la gouvernait.

Mais, dans ce cas, où étaient les hommes? Je pensai qu'ils étaient ivres-morts, ou qu'ils avaient déserté le bateau et que, si je pouvais monter à bord, je pourrais peut-être ramener le bateau au capitaine. Le courant portait le coracle et la goélette vers le sud à une vitesse égale.

Mais la marche de cette dernière était si capricieuse et si intermittente, avec des haltes si longues, que certainement elle ne gagnait pas de distance sur moi, peut-être même en perdait-elle plutôt.

Si j'osais seulement m'asseoir et ramer, j'étais sûr de pouvoir la rejoindre. Le projet avait un certain air d'aventure qui me tentait, et la vision du baril d'eau près de la dunette doublait mon courage renaissant.

Je me levai et je fus accueilli presque instantanément par un nouveau paquet d'eau, mais cette fois-ci, je persistai dans mon dessein et je me mis, de toutes mes forces et avec précaution, à manœuvrer vers l'*Hispaniola* abandonnée. A un moment donné, j'embarquai une lame si forte que je dus m'arrêter et vider le coracle une fois encore, le cœur palpitant comme un oiseau; mais graduellement je commençai à acquérir la maîtrise voulue, et je dirigeai mon coracle parmi

les vagues avec seulement, de temps en temps, un choc sur l'avant et un jet d'écume sur le visage.

Je m'approchais maintenant rapidement de la goélette.

Je pouvais voir briller la barre du gouvernail qui tapait de côté, sans cependant que personne n'apparût sur les ponts.

Je ne pouvais pas croire le bateau abandonné. Les hommes étaient peut-être ivres, dormant en bas : je pourrais les enfermer et faire ensuite du bateau ce qu'il me plairait.

Depuis un moment, l'*Hispaniola* se comportait aussi mal que possible, à mon point de vue. Elle avait cap presque en plein sud, sans cesser, bien entendu, de faire tout le temps des embardées, chaque fois qu'elle s'immobilisait, ses voiles se gonflaient en partie et l'emportaient de nouveau pour une minute droit au vent.

J'ai dit que c'était là pour moi la pire chose; en effet, délaissée comme elle semblait l'être, avec ses voiles claquant comme des canons, les poulies roulant et battant sur le pont, elle continuait à fuir loin de moi, non seulement à la vitesse du courant, mais encore à celle de sa dérive, qui naturellement était grande.

Mais alors le hasard me vint enfin en aide. La brise tomba pendant quelques secondes très bas et, le courant la retournant graduellement, l'*Hispaniola* pivota lentement sur son centre et me présenta enfin sa poupe, avec sa lucarne de cabine encore ouverte et la lampe brûlant toujours sur la table, en plein jour.

La grande voile, inerte, pendait comme un drapeau.

A part le courant, le navire restait immobile.

Depuis quelques instants, j'avais perdu de la distance, mais maintenant, redoublant mes efforts, je recommençai ma poursuite.

Je n'en étais pas éloigné de cent mètres quand le vent revint d'un seul coup.

Les voiles s'enflèrent par bâbord.

Le bateau repartit de nouveau, rasant l'eau et glissant comme une hirondelle. J'eus un mouvement de désespoir, aussitôt suivi d'un mouvement de joie.

L'*Hispaniola* vira jusqu'à ce que son flanc fût devant moi, vira encore, jusqu'à ce qu'elle eût couvert la moitié, puis les deux tiers, puis les trois quarts de la distance qui nous séparait.

Je pus voir les vagues bouillonnant toutes blanches sous son étrave. L'*Hispaniola* m'apparut immensément grande, vue de mon coracle.

Et alors, tout à coup, je commençai à comprendre.

J'eus à peine le temps de penser, à peine le temps d'agir pour échapper au danger.

J'étais sur la crête d'une vague quand la goélette fonça, dévalant de la suivante.

Le beaupré arriva au-dessus de ma tête.

Je me levai d'un bond et m'élançai vers lui, repoussant de mon pied le coracle dans l'eau.

D'une main je saisis le bout-dehors de foc, tandis que mon pied se trouvait placé entre la draille et le bras, et, pendant que je me tenais ainsi cramponné, tout haletant, un coup sourd m'avertit que la goélette venait de foncer sur le coracle, et que j'étais à présent sur l'*Hispaniola* sans retraite possible.

IV

J'AMÈNE LE « JOLLY ROGER »

J'avais à peine pris position sur le beaupré, que le clin-foc fouetta et s'enfla, reprenant le vent avec un bruit de canon.

La goélette trembla jusqu'à la quille sous le choc, mais l'instant d'après, les autres voiles continuant à porter, le foc fouetta de nouveau et retomba inerte. La secousse faillit me précipiter dans la mer, mais je ne perdis pas ma présence d'esprit.

Je me glissai en rampant le long du beaupré et je tombai tête en avant sur le pont.

J'étais sous le vent du gaillard d'avant, et la grand'-voile, qui portait toujours, me cachait une certaine partie du pont arrière.

Personne n'était en vue.

Le plancher, qui n'avait pas été nettoyé depuis la mutinerie, portait la trace de nombreux pas et une bouteille vide, au goulot brisé, roulait çà et là, comme une chose vivante.

Soudain, l'*Hispaniola* prit le vent en plein.

Les focs derrière moi craquèrent bruyamment;

le gouvernail claqua violemment; le bateau tout entier se souleva avec un frémissement sinistre et au même moment le gui du grand-mât revint en dedans du bord, faisant gémir la voile sur ses drisses et me découvrant le pont-arrière.

Les deux veilleurs étaient là, je les vis. Celui au bonnet rouge étendu sur le dos, raide comme un anspect, les bras étalés comme ceux d'un crucifix, les dents visibles sous ses lèvres ouvertes; Israël Hands, assis, accoté aux bastingages, le menton sur sa poitrine, les mains posées ouvertes à plat devant lui sur le pont, le visage, sous son hâle, d'une pâleur de cire.

Pendant quelque temps le bateau continua à se dérober et à glisser de côté comme un cheval vicieux, le bout-dehors oscillant d'un côté à l'autre et faisant gémir le mât sous l'effort.

De temps en temps aussi un nuage d'écume légère arrivait par-dessus le bastingage, puis retentissait un coup violent des flancs du bateau donnant contre une lame.

Ce grand navire gréé naviguait avec autant de peine que mon coracle grossier et inégal, maintenant au fond de l'eau.

A chaque secousse de la goélette, l'homme au bonnet rouge glissait de côté et d'autre, mais, chose effrayante à voir, ce traitement violent ne modifiait ni son attitude, ni le rictus qui laissait voir ses dents.

A chaque sursaut aussi, Hands paraissait s'enfoncer encore plus en lui-même et s'affaisser sur le pont, ses pieds glissant toujours plus loin, et son corps entier incliné vers l'arrière, de sorte que peu à peu son visage échappa à ma vue; enfin je ne pus apercevoir de lui qu'une oreille et la boucle hirsute d'une moustache.

En même temps, je remarquai autour d'eux des taches de sang noirâtre sur le plancher, et je commençai à me persuader qu'ils s'étaient tués mutuellement dans une ivresse furieuse.

Tandis que je regardais, étonné, pendant un moment de calme, le bateau se tint tranquille.

Israël Hands se retourna partiellement et, avec un gémissement sourd et des contorsions, il reprit la position dans laquelle je l'avais vu d'abord.

Le gémissement, qui trahissait une souffrance et une faiblesse mortelles, et l'aspect lamentable de sa bouche ouverte m'allèrent droit au cœur.

Mais en me rappelant la conversation surprise près du tonneau à pommes, toute pitié me quitta.

Je marchai vers l'arrière jusqu'auprès du grand-mât.

— Embarquez, maître Hands, dis-je ironiquement.

Il tourna lourdement les yeux, mais il était trop épuisé pour exprimer la surprise.

Tout ce qu'il put faire fut de prononcer les mots : « Eau-de-vie ».

Il me sembla qu'il n'y avait pas de temps à perdre et, esquivant le gui qui balayait de nouveau le pont, je me glissai à l'arrière et descendis dans la cabine par l'échelle de dunette.

Je vis alors une scène de confusion impossible à imaginer.

Tout ce qui fermait à clef avait été forcé pour y rechercher la carte.

Le plancher était couvert de boue à l'endroit où les bandits s'étaient assis pour boire ou pour délibérer après avoir pataugé dans les marais du camp.

Les cloisons, toutes peintes en blanc clair, avec des

moulures dorées, portaient des empreintes de mains sales.

Des bouteilles vides, par douzaines, s'entrechoquaient dans les coins au roulis du bateau.

Un des livres de médecine du docteur était ouvert sur la table, la moitié des feuillets en ayant été arrachés probablement pour allumer les pipes.

Au milieu de tout cela, la lampe projetait toujours une lueur fumeuse, obscure et noire comme une ombre.

Je me rendis dans le cellier; des barils avaient disparu et une quantité surprenante de bouteilles avaient été bues et jetées ensuite.

Certainement, depuis le commencement de la mutinerie, aucun de ces hommes n'avait dégrisé.

En fouillant, je trouvai une bouteille avec un reste d'eau-de-vie pour Hands, et pour moi des biscuits, des fruits confits, une grosse grappe de raisins et un morceau de fromage. Je remontai sur le pont avec tout cela, déposai ce qui était pour moi derrière la tête du gouvernail, hors de la portée du quartier-maître, j'allai ensuite au baril d'eau, où je bus une longue et bonne rasade; alors, seulement alors, je donnai de l'eau-de-vie à Hands.

Il en but une grande quantité avant de retirer la bouteille de ses lèvres.

— Ah! dit-il, tonnerre; j'avais besoin de cela!

Je m'étais déjà assis dans mon coin et je commençai à manger.

— Blessé gravement? lui demandai-je.

Il grogna, ou plutôt il aboya, devrais-je dire.

— Si ce docteur était à bord, dit-il, je serais d'aplomb en peu de temps, mais je n'ai jamais eu aucune chance, tu sais, c'est regrettable pour moi.

Quant à celui-là, il est bien mort, ajouta-t-il en indiquant l'homme au bonnet rouge. Il n'était pas marin en tout cas. Et d'où diable arrives-tu ?

— Eh bien, dis-je, je suis venu à bord prendre possession de ce bateau, maître Hands, et vous voudrez bien me considérer jusqu'à nouvel ordre comme votre capitaine.

Il me regarda non sans quelque aigreur, mais ne dit rien.

Un peu de couleur lui était remontée aux joues, bien qu'il semblât encore très malade et continuât à glisser et à s'affaisser à chaque oscillation du bateau.

— A propos, continuai-je, je ne veux pas de ce pavillon, maître Hands, et avec votre permission je vais l'amener... Plutôt que d'avoir celui-là, je préfère qu'il n'y en ait pas.

Et évitant encore une fois le gui, je courus aux drisses de pavillon, je descendis leur maudit drapeau noir, que je jetai ensuite par-dessus bord.

— Que Dieu sauve le Roi! criai-je en agitant mon bonnet, et c'en est fait du capitaine Silver!

Il m'observait d'un œil perçant et rusé, le menton toujours sur sa poitrine.

— Je suppose, dit-il, enfin, je suppose, capitaine Hawkins, que tu aimerais peut-être comme qui dirait débarquer, maintenant. Si nous causions!

— Mais oui, dis-je, très volontiers, maître Hands. Parlez!

Et je retournai à mon repas avec grand appétit.

— Cet homme, commença-t-il, avec un faible signe pour désigner le cadavre, il s'appelait O'Brien, un Irlandais solide, cet homme a monté la voile avec moi, pour ramener le bateau... Eh bien, il est mort

maintenant, et bien mort. Et qui va ramener le bateau, je n'en sais rien. Sans vouloir te désobliger, ce n'est pas toi, autant que je sache. Eh bien, écoute, tu me donneras à manger et à boire et une vieille écharpe ou un mouchoir pour bander ma blessure; moi, je te dirai comment on le gouverne, et voilà qui s'appelle parler carrément, je pense.

— Je vais vous dire une chose, dis-je. Je ne veux pas retourner à l'ancrage du capitaine Kidd. Je veux entrer dans la Baie du Nord et échouer là tranquillement.

— Bien sûr! s'écria-t-il. Quoi! je ne suis pas un marin d'eau douce, après tout. Je sais comprendre, n'est-ce pas? J'ai essayé mon coup et j'ai perdu, et c'est toi qui as gagné. La Baie du Nord? Quoi, je n'ai pas le choix, n'est-ce pas? Je t'aiderai à le conduire jusqu'au Dock des Exécutions, si tu y tiens.

Ces paroles me parurent assez raisonnables.

Nous conclûmes le marché sur-le-champ.

Trois minutes après, l'*Hispaniola* voguait légèrement le long de la côte de l'Ile au Trésor, avec l'espoir de doubler la pointe nord avant midi et de repartir jusqu'à la Baie du Nord, avant la marée; là nous pourrions l'échouer sans accident et attendre que le courant, en se retirant, nous permît de débarquer.

J'amarrai alors la barre et descendis pour prendre dans mon coffre un mouchoir de soie de ma mère.

Avec mon aide, Hands s'en servit pour bander la grande entaille sanglante qu'il avait reçue dans la cuisse et, quand il eut mangé un peu et bu encore une ou deux gorgées d'eau-de-vie, il commença à se remettre visiblement, s'assit plus droit, parla plus haut et plus clair, parut bientôt un homme tout différent.

La brise nous servit admirablement.

Nous filions rapidement devant elle comme un oiseau, la côte de l'île défilait comme l'éclair, le paysage changeait sans cesse. Bientôt nous eûmes dépassé les hautes terres et, roulant près d'un terrain bas et sablonneux, parsemé de rares pins de petite taille, nous le dépassâmes bientôt également, puis doublâmes la colline rocheuse qui termine l'île au nord.

J'étais grandement exalté par mon nouveau commandement, enchanté du temps brillant et ensoleillé et des aspects divers de la côte.

J'avais maintenant de l'eau à satiété et de bonnes choses à manger; ma conscience, d'abord fort troublée par ma désertion, était à présent apaisée par la grande conquête que j'avais faite.

Je crois que je n'aurais plus rien eu à désirer si les yeux du quartier-maître ne m'avaient pas suivi sur le pont d'un air moqueur avec un sourire bizarre et constant sur son visage.

C'était un sourire qui laissait deviner de la souffrance et de la faiblesse, un sourire tourmenté de vieillard; mais il y avait dans son air un grain de moquerie, une ombre de perfidie, tandis qu'il m'observait et m'observait encore pendant mon travail.

V

ISRAËL HANDS

Le vent, nous servant à souhait, soufflait maintenant vers l'ouest.

Nous pûmes d'autant mieux naviguer depuis la pointe nord-est de l'île jusqu'à l'embouchure de la Baie du Nord.

Mais comme nous n'avions pas le moyen d'amarrer et n'osions pas échouer le bateau avant que la marée se soit retirée beaucoup plus loin, le temps nous paraissait long.

Le quartier-maître m'expliqua comment mettre le navire en panne.

Après de nombreuses tentatives j'y parvins et nous nous assîmes tous deux en silence, en face d'un nouveau repas.

— Capitaine, dit-il enfin, avec son même sourire inquiétant, voilà mon vieux camarade O'Brien. Si tu le passais par-dessus bord ? Je ne suis pas sensible généralement et je ne me reprocherai pas de disposer de sa carcasse, mais je ne le trouve pas décoratif, et toi ?

— Je ne suis pas assez fort, et je n'aime pas ce genre de travail, il peut rester là, en ce qui me concerne, dis-je.

— C'est un navire de malheur que cette *Hispaniola*, continua-t-il, en clignant de l'œil. Il y a eu beaucoup d'hommes tués sur cette *Hispaniola*... un tas de pauvres marins morts et disparus depuis que toi et moi avons embarqué à Bristol. Je n'ai jamais vu une pareille malchance, vraiment...

» Il y avait cet O'Brien là, eh bien, il est mort, n'est-ce pas? Eh bien, je n'ai pas d'instruction et tu es un garçon qui sait lire et compter et, franchement, penses-tu qu'un homme mort est mort pour tout de bon, ou peut-il redevenir vivant?

— Vous pouvez tuer le corps, Hands, mais pas l'âme, vous devez savoir cela déjà, répondis-je. O'Brien que voilà est dans un autre monde, d'où il nous voit peut-être.

— Ah! dit-il. Eh bien, c'est malheureux, car cela prouverait qu'à tuer des gens on perd son temps. Cependant, les âmes ne comptent pas pour grand'-chose, d'après ce que j'ai vu. Je ne crains pas beaucoup les âmes, Jim. Et maintenant que tu as bien parlé, tu me rendrais service si tu voulais descendre dans cette cabine pour me chercher une... ah! sacré tonnerre! je ne peux plus me rappeler le nom. Enfin, trouve-moi une bouteille de vin, Jim. Cette eau-de-vie-là est trop forte pour ma tête.

Cette hésitation du quartier-maître n'était pas naturelle, et quant à ce qu'il m'affirmait, préférer le vin à l'eau-de-vie, je n'en croyais pas un mot.

Toute l'histoire n'était qu'un prétexte.

Il voulait me faire quitter le pont. C'était bien évident, mais je ne pouvais comprendre dans quel but.

Ses yeux fuyaient les miens, ils erraient constamment çà et là, en haut, en bas, tantôt levés vers le ciel, ou lançant un regard furtif sur O'Brien mort. Tout le temps il gardait son sourire, tirant la langue d'un air coupable et embarrassé, et un enfant aurait pu dire qu'il machinait quelque ruse.

Je lui répondis promptement cependant, car je vis où était mon avantage, et je compris qu'avec un homme aussi foncièrement stupide je pouvais facilement cacher mes soupçons jusqu'au bout.

— Du vin ? dis-je, c'est meilleur en effet, voulez-vous du rouge ou du blanc ?

— Ma foi, je crois que cela m'est à peu près égal, camarade, répondit-il. Pourvu qu'il soit bon et qu'il y en ait beaucoup, qu'est-ce que ça fait ?

— C'est bien, répondis-je. Je vais vous rapporter du porto, Hands, mais il faudra que je le cherche.

Là-dessus je descendis l'échelle en faisant le plus de bruit possible, j'enlevai mes souliers et courus sans bruit le long de la coursive; puis j'escaladai l'échelle du gaillard d'avant et j'avançai ma tête hors du capot. Je savais qu'il ne s'attendrait pas à me voir là, mais je pris toutes les précautions possibles et je vis que mes pires soupçons étaient justifiés.

Il s'était levé et, s'aidant des mains et des genoux, quoique sa jambe le fît souffrir encore à chaque mouvement, car je l'entendais pousser un gémissement étouffé — ce fut à une bonne et rapide allure qu'il se traîna pour traverser le pont.

En moins d'une minute, il eut atteint les dalots de bâbord et extrait d'un rouleau de corde un long couteau ou plutôt un court poignard, décoloré par le sang jusqu'à la garde.

Il examina l'objet pendant un moment, sa mâchoire inférieure projetée en avant, en essaya la pointe sur sa main, puis, le cachant rapidement sous sa vareuse, il revint, se traînant jusqu'à sa place primitive contre le parapet.

C'était tout ce que je désirais savoir.

Israël pouvait se déplacer, il était maintenant armé et, s'il avait pris tant de peine pour m'éloigner, il était clair que j'étais désigné pour être sa victime.

Que ferait-il ensuite ?

Essaierait-il de traverser l'île en rampant depuis la Baie du Nord jusqu'au camp, par les marais, ou tirerait-il le canon, comptant sur ses camarades pour venir à son aide ?

De cela, bien entendu, je ne savais rien.

Toutefois, j'étais sûr de pouvoir compter sur lui pour une chose au sujet de laquelle nos intérêts se rencontraient : c'était pour la manœuvre de la goélette.

Nous désirions tous les deux la faire échouer en sûreté, en un endroit abrité, afin de pouvoir, le moment venu, la faire repartir sans trop de peine ni de danger; jusqu'à ce moment-là je considérais que ma vie serait certainement épargnée.

Tout en retournant ce problème dans mon esprit, je ne restai pas inactif.

J'étais rentré vivement dans la cabine, j'avais rechaussé mes souliers et mis la main au hasard sur une bouteille de vin. Puis, muni de cette preuve de ma lenteur, je réapparus sur le pont. Hands y était comme je l'avais quitté, roulé en tas sur lui-même, ses paupières baissées comme s'il eût été trop faible pour supporter la lumière.

Il leva cependant les yeux à mon arrivée, brisa le goulot de la bouteille en homme routiné et but une longue gorgée, portant son toast favori : « A votre santé ! »

Il se tint alors tranquille pendant quelque temps, puis, sortant une corde de tabac, me demanda de lui en couper un morceau.

— Coupe-m'en une chique, dit-il, car je n'ai pas de couteau et même, si j'en avais un, je n'ai pas assez de force... Ah ! Jim, Jim ! je crois que j'ai raté le virage ! Coupe-moi une chique, ce sera sans doute la dernière, mon garçon, car je vais faire le grand voyage, pas d'erreur.

— Bien, dis-je. Je vais vous couper un peu de tabac, mais, si j'étais à votre place et me sentant si mal en point, je réciterais mes prières comme un chrétien.

— Pourquoi ? dit-il. Dis-moi pourquoi ?

— Pourquoi ? m'écriai-je. Vous me parliez tout à l'heure des morts. Vous avez trahi votre conscience, vous avez vécu dans le péché, le mensonge et le sang. L'homme que vous avez tué gît à vos pieds maintenant, et vous me demandez pourquoi ? C'est pour l'amour de Dieu, Hands, voilà pourquoi.

Je parlais avec une certaine animation, pensant au poignard sanglant qu'il tenait caché dans sa poche et avec lequel il comptait me supprimer.

Quant à lui, il but une grande gorgée de vin et parla avec une solennité inaccoutumée.

— Pendant trente ans, dit-il, j'ai navigué sur les mers, j'ai vu le bien et le mal, le mieux et le pire, le beau et le vilain temps, les vivres qui s'épuisent, les couteaux qui frappent et je ne sais quoi encore.

» Eh bien, je te le dis. Je n'ai jamais rien vu de bon sortir de la bonté. Celui qui frappe le premier a ma préférence, les morts ne mordent plus, voilà mon opinion, amen, ainsi soit-il... Et maintenant, écoute-moi, ajouta-t-il en changeant subitement de ton. Nous avons assez causé de ces bêtises. Le courant nous est favorable à présent. Tu vas prendre mes ordres, capitaine Hawkins, nous allons filer tout droit pour en finir.

Il ne nous restait, tout compris, que deux milles à parcourir, mais la navigation était délicate; l'entrée de cet ancrage au nord n'était pas seulement étroite et peu profonde, mais se trouvait à la fois sous le vent d'est et d'ouest, la goélette devait donc être habilement pilotée pour y pénétrer.

Je crois que je faisais un bon et diligent subalterne et je suis certain que Hands était un excellent pilote, car il gouvernait, biaisait, rasait les rives avec une sûreté et une adresse qui faisaient plaisir à voir.

Nous avions à peine dépassé l'ouverture de la baie que la terre commençait déjà à nous entourer de toutes parts.

Les rives de la Baie du Nord étaient couvertes de bois aussi épais que ceux de l'ancrage du sud, mais l'étendue de mer était plus longue et plus étroite et ressemblait davantage à ce qu'elle était réellement, c'est-à-dire à l'embouchure d'un fleuve.

Droit devant nous, à l'extrémité sud, nous vîmes l'épave d'un bateau dans l'état du plus extrême délabrement. Ç'avait été un grand vaisseau à trois mâts, mais il était si longtemps resté exposé aux injures du temps qu'il était en partie recouvert de grandes algues marines humides; sur son pont des brous-

sailles avaient pris racine et avaient poussé, épaisses et florissantes. C'était un spectacle attristant, mais qui nous montrait que l'ancrage était calme.

— Tiens, dit Hands, regarde, voilà un petit endroit charmant pour faire aborder un bateau. Du beau sable plat, pas une brise et des fleurs qui poussent comme dans un jardin sur ce vieux bateau.

— Et une fois échoué, demandai-je, comment le ferons-nous repartir ?

— Eh bien, répondit-il, tu manœuvreras de ce rivage-là jusqu'à l'autre côté à marée basse, tu vireras près d'un de ces gros pins, tu ramèneras le bateau, tu feras encore un tour au cabestan et tu attendras le reflux. Si le mauvais temps survient, tout le monde prête la main à la manœuvre, et l'*Hispaniola* partira toute seule tout doucement. Et maintenant, jeune homme, attention! Nous arrivons près de l'endroit, mais nous sommes trop lancés. A tribord, un peu, là! doucement, tribord, bâbord un peu, doucement, doucement.

Il donnait ainsi ses ordres, auxquels j'obéissais, tout essoufflé.

Puis, tout à coup, il cria :

— Maintenant, mon petit, loffe!

Je manœuvrai vivement le gouvernail, et l'*Hispaniola* vira rapidement et courut droit vers le rivage boisé.

L'excitation de ces dernières manœuvres m'avait quelque peu fait relâcher la surveillance assez étroite que j'avais exercée jusqu'ici sur le quartier-maître.

A ce moment, j'étais même si intéressé, attendant que le bateau ait touché, que j'oubliais tout à fait le péril suspendu sur ma tête.

Peut-être ai-je entendu un craquement ou aperçu son ombre du coin de mon œil, peut-être fut-ce un instinct comme celui d'un chat : mais quand je me retournai, Hands était là, déjà à mi-chemin vers moi, le poignard dans sa main droite.

Nous dûmes pousser ensemble un cri quand nos regards se rencontrèrent, mais tandis que le mien était un cri perçant de terreur, le sien était un rugissement de fureur, comme celui d'un taureau qui s'élance. Au même moment, il bondissait en avant, et je sautai de côté vers les bossoirs.

Ce mouvement me fit lâcher prise à la barre que j'avais saisie; elle fit ressort aussitôt, et je crois que c'est ce qui me sauva la vie, car elle alla frapper Hands en pleine poitrine et il tomba étourdi.

Avant qu'il ait pu revenir à lui, j'avais quitté le coin où il m'avait acculé, et j'avais tout le pont pour me défendre.

Arrivé au pied du grand-mât, je m'arrêtai, tirai de ma poche un pistolet, visai froidement, bien qu'il se fût déjà retourné et s'avançât de nouveau vers moi, et je pressai la détente. Le chien s'abattit, mais il n'y eut ni éclair, ni détonation, l'eau de mer avait rendu l'amorce inutilisable.

Je maudis ma négligence.

Pourquoi n'avoir pas depuis longtemps changé mes amorces et rechargé mes seules armes ? Je n'aurais pas été comme à cette heure, une brebis poursuivie par ce boucher.

Quoique blessé, il se mouvait avec une vivacité étonnante, ses cheveux grisonnants, retombant sur son visage, et son visage lui-même tout rouge de précipitation et de furie.

Je n'avais pas le temps d'essayer mon second pistolet; je ne m'y sentais même pas disposé, car j'étais certain que ce serait inutile.

Une chose m'apparaissait clairement, je ne devais pas simplement reculer devant lui, sinon il m'eût vite acculé contre l'avant, comme il avait manqué le faire un instant plus tôt.

Une fois pris ainsi, neuf ou dix pouces du poignard taché de sang dans ma peau serait ma dernière expérience de ce côté-ci de l'éternité. J'appuyai les paumes de mes mains contre le grand-mât, qui était d'une belle grosseur, et j'attendis, les nerfs tendus.

Voyant que je cherchais à lui échapper, il s'arrêta aussi; quelques instants se passèrent en feintes de sa part, suivies de mouvements correspondants de la mienne. Cela ressemblait à un jeu auquel j'avais joué souvent chez moi, près des rochers de Black-Hill-Cove, mais jamais encore, vous pouvez m'en croire, avec le cœur battant aussi follement.

Cependant, je le répète, c'était un jeu d'enfant, et je pensais pouvoir facilement tenir tête à un marin âgé, blessé à la cuisse.

En effet, mon courage commençait si bien à se raffermir que je me demandais comment l'affaire finirait. Or, tandis que je me sentais sûr de pouvoir la faire durer longtemps, je ne voyais finalement aucune possibilité de fuir.

Les choses en étaient là lorsque, soudain, l'*Hispaniola* heurta, chancela, grinça un moment dans le sable, puis, tout à coup, se renversa sur le flanc de telle sorte que le pont inclina sous un angle de quarante-cinq degrés et qu'une certaine quantité d'eau jaillit entre le pont et le bastingage.

En une seconde nous chavirâmes tous deux, et nous roulâmes presque ensemble dans les dalots.

Le mort au bonnet rouge, ses deux bras toujours étendus, vint s'affaler, raide, à notre suite.

Nous étions si proches, en effet, que ma tête heurta le pied du quartier-maître avec un bruit qui me fit grincer des dents. Malgré le coup, je fus debout le premier, Hands s'étant trouvé empêtré dans le cadavre.

Le bateau ainsi renversé, il n'était plus possible de courir sur le pont.

Il me fallait donc trouver un nouveau moyen de fuir, et cela sur-le-champ, car mon ennemi allait m'atteindre.

Rapide comme l'éclair, je sautai dans les haubans du grand-mât, j'y grimpai à la force des poignets et ne repris haleine que lorsque je fus assis sur les traverses de perroquet.

Mon agilité m'avait sauvé, car le poignard avait frappé à moins d'un demi-pied au-dessous de moi, tandis que j'opérais mon ascension, et Israël Hands resta là, la bouche ouverte, le visage levé vers moi, semblable à une statue de surprise et de désappointement.

Profitant de ce répit, je ne perdis pas de temps et changeai l'amorce de mon pistolet; puis, lorsqu'il fut prêt, je vidai l'autre et le rechargeai à nouveau entièrement, en cas de besoin et pour être doublement assuré.

Ma nouvelle occupation remplit Hands de stupéfaction.

Il commença à voir la chance tourner contre lui; après avoir visiblement hésité, il se hissa lourdement

à son tour dans les haubans, et, avec son poignard entre les dents, il se mit à grimper lentement et péniblement.

Il eut une peine infinie à tirer après lui, avec force gémissements, sa jambe blessée et j'avais tranquillement fini mes arrangements qu'il n'avait pas seulement fait un tiers de l'ascension.

Prenant alors un pistolet dans chaque main, je l'apostrophai :

— Un pas de plus, Hands, dis-je, et je vous brûle la cervelle! Les morts ne mordent pas, vous le savez, ajoutai-je en riant intérieurement.

Il s'arrêta immédiatement.

Je compris aux contractions de son visage qu'il essayait de réfléchir, mais c'était pour lui une tâche si longue et si laborieuse que, de mon perchoir, j'éclatai de rire.

Enfin, avec quelque effort, il parla, son visage gardant toujours la même expression d'extrême perplexité. Pour parler, il dut enlever le poignard qu'il avait entre les dents, mais il resta ensuite impassible.

— Jim, dit-il, je crois que nous sommes fichus, toi et moi, et qu'il va falloir nous arranger. Je t'aurais eu sans cette embardée, mais je n'ai jamais de chance; je vois que je vais devoir céder, ce qui est dur pour un maître marinier à l'égard d'un mousse comme toi, Jim.

Je buvais ses paroles et je souriais, fier comme un cop sur un mur, quand, tout à coup, sa main droite fit un mouvement par-dessus son épaule. Quelque chose siffla dans l'air comme une flèche. Je sentis un coup suivi d'une douleur aiguë et je me trouvai cloué au mât par l'épaule.

Dans la souffrance et la surprise du moment, car je ne puis dire que ce fut un effet de ma volonté, et je suis sûr de ne pas avoir visé, mes deux pistolets partirent et tous deux s'échappèrent de mes mains. Ils ne tombèrent pas seuls; avec un cri étouffé, le quartier-maître lâcha les haubans et plongea la tête la première dans l'eau.

VI

« PIÈCES DE HUIT ! »

Le vaisseau se trouvant ainsi renversé, les mâts penchaient assez loin au-dessus de l'eau, et de mon perchoir sur les barres de perroquet, je n'avais au-dessous de moi que l'étendue de la baie.

Hands, qui était moins haut, et, par conséquent, plus près du bateau, tomba entre le bastingage et moi.

Il reparut une fois à la surface, tout barbouillé d'écume et de sang, puis il disparut de nouveau pour de bon.

Comme l'eau s'apaisait, je pus le voir gisant, en une masse confuse, sur le sable brillant et net, à l'ombre des flancs du bateau.

Un ou deux poissons filèrent vivement par-dessus son corps.

Par moments, avec l'ondulation de l'eau, il semblait remuer un peu, comme s'il essayait de se lever. Mais il était bien mort, tué par les balles et noyé en même temps, et il allait servir de nourriture aux poissons à l'endroit même où il avait espéré me tuer. Dès que j'en fus certain, je commençai à me sentir malade, épuisé et effrayé.

Le sang me coulait tout chaud sur le dos et sur la poitrine.

Le poignard, à l'endroit où il m'avait cloué l'épaule au mât, semblait me brûler comme un fer rouge.

Pourtant, ce qui me désolait, ce n'était pas ces seules souffrances réelles que j'aurais supportées sans murmurer, c'était plutôt l'horrible perspective de choir de mes traverses dans cette eau verte et calme près du corps du quartier-maître.

Je me cramponnai des deux mains jusqu'à avoir mal aux ongles et je fermai les yeux comme pour ne plus voir le danger.

Graduellement, le calme revint dans mon esprit, mon pouls se remit à battre normalement et je repris possession de moi-même.

Ma première pensée fut de retirer le poignard, mais il était trop enfoncé, ou bien le cœur me manqua, mais j'y renonçai en frissonnant. Chose curieuse, ce frisson même me servit. Le couteau, à dire vrai, avait failli me manquer complètement, il ne tenait que par un mince lambeau de peau que mon violent frisson avait déchiré.

La sang coula d'autant plus fort, bien entendu, mais j'étais redevenu maître de moi, et je n'étais plus retenu au mât que par ma vareuse et ma chemise.

Je les détachai par une brusque secousse et regagnai alors le pont par des haubans de tribord.

Pour rien au monde je ne me serais risqué, tant j'étais bouleversé, sur les haubans de bâbord surplombant l'eau, d'où Israël était tombé peu de temps avant.

Je descendis et pansai ma blessure de mon mieux. Elle me cuisait beaucoup, saignait toujours abon-

damment, mais elle n'était ni profonde ni dangereuse et ne me faisait pas trop souffrir quand je bougeais le bras.

Je regardai alors autour de moi, et comme le bateau était pour ainsi dire à moi, je pensai à le débarrasser de son dernier passager, l'homme mort, O'Brien.

Comme je l'ai dit, il avait roulé contre le bastingage où il gisait ainsi qu'un horrible mannequin disloqué; de grandeur normale, certainement, mais combien différent de la nature pour la couleur et l'aspect.

Dans cette position, je pouvais le déplacer facilement; comme l'habitude des aventures tragiques avait déjà presque épuisé ma terreur des morts, je le pris par la veste comme s'il s'agissait d'un sac de son, et avec un grand effort je le précipitai pardessus bord.

Il tomba avec un bruit de plongeon, le bonnet rouge se détacha et continua de flotter à la surface de l'eau. Quand le clapotement eut cessé, je pus le voir gisant à côté d'Israël, tous deux agités par le mouvement ondulatoire de l'eau.

O'Brien, quoique encore tout jeune homme, était très chauve.

Il était là, sa tête chauve sur les genoux de l'homme qui l'avait tué; et les poissons filaient rapidement au-dessus d'eux.

J'étais maintenant seul sur le bateau, le reflux venait de tourner.

Le soleil était si près de son coucher que l'ombre des pins sur la rive ouest commençait à s'étendre à travers l'ancrage et se dessinait sur le pont. La brise du soir s'était levée, et quoiqu'elle fût bien détournée

par la montagne aux deux pointes située à l'est, le cordage commençait à vibrer doucement, les voiles pendantes s'agitaient.

Je jugeai le bateau en danger.

Je larguai vivement les focs, que je fis culbuter sur le pont, mais pour la grande voile c'était chose plus difficile. Bien entendu, lorsque la goélette avait versé, le gui avait plongé sous l'eau avec même un ou deux pieds de voile. Il me sembla que cela augmentait le danger, mais la tension était si forte que je n'osais presque pas intervenir. Enfin, je pris mon couteau et coupai les drisses. Le pic du grand-mât tomba instantnément et la grande voile goudronnée flotta sur l'eau.

J'eus beau tirer ensuite, je ne pus remuer le halebas.

Ce fut là tout ce qu'il me fut possible d'accomplir.

Pour le reste, l'*Hispaniola* n'avait plus qu'à compter sur la chance, comme moi-même.

Pendant ce temps, l'ancrage entier s'était couvert d'ombre.

Les derniers rayons de lumière, il m'en souvient, tombaient par une percée du bois et brillaient comme des pierres précieuses sur le manteau fleuri de l'épave.

Il commençait à faire froid.

Le reflux fuyait rapidement vers la mer.

La goélette se couchait de plus en plus sur le flanc.

Je m'avançai comme je pus et regardai. L'endroit était assez peu profond et, tenant le câble à deux mains comme ultime précaution, je me laissai tomber doucement par-dessus bord. L'eau m'arrivait à peine à la ceinture, le sable était ferme et couvert de rides; je traversai l'eau allégrement, laissant l'*Hispaniola* sur son flanc, avec sa grand'voile étendue sur la surface de la baie.

Presque en même temps, le soleil se cacha et la brise souffla doucement dans l'obscurité du soir à travers les pins agités.

Du moins, j'étais enfin hors de la mer et je n'en sortais pas les mains vides.

La goélette était là, libérée des pirates, prête à réembarquer nos hommes et à reprendre la mer.

Je n'avais plus d'autre désir que de rentrer à la palanque et me vanter de mes actions d'éclat.

Peut-être me blâmerait-on un peu pour ma fugue, mais la conquête de l'*Hispaniola* me fournirait un argument sans réplique, et j'espérais que le capitaine Smollett lui-même reconnaîtrait que je n'avais pas perdu mon temps.

Cette idée en tête, je m'empressai de me mettre en route pour le blockhaus afin de retrouver mes compagnons.

Je me souvins que la plus orientale des rivières qui se jettent dans le mouillage du capitaine Kidd venait de la colline aux deux pointes située à ma gauche.

Je pris aussitôt ma course dans cette direction afin de pouvoir traverser le cours d'eau à sa naissance.

Le bois était assez peu épais, et en suivant le contrefort inférieur de la colline, je l'eus bientôt contournée; peu de temps après, je passai le ruisseau où j'enfonçai jusqu'à mi-jambes.

Je me trouvai ainsi près de l'endroit où j'avais rencontré Ben Gunn et je marchai alors plus prudemment, tenant les deux yeux bien ouverts.

La nuit était tombée presque complètement, et comme je sortais du col entre les deux sommets, je crus apercevoir une lueur vacillante sur le ciel, produite, pensais-je, par un grand feu devant lequel

l'homme nu de l'île préparait son souper. Pourtant, je m'étonnais fort qu'il se montrât si imprudent. Car si je pouvais voir ce rayonnement, ne pouvait-il pas également être vu de Silver, qui campait sur le rivage du marais.

Peu à peu la nuit devenait plus noire, et j'avais grand'peine à me diriger, même approximativement, vers ma destination; la colline à double pointe derrière moi et la Longue-Vue à ma droite devenaient de moins en moins distinctes, les étoiles étaient rares et pâles, et sur la terre basse où je marchais, je trébuchais constamment dans des buissons ou je roulais dans des trous de sable.

Soudain une sorte de clarté m'environna.

Je levai les yeux.

Une pâle lueur éclairait le sommet de la Longue-Vue et bientôt après, je vis un disque large et argenté monter lentement derrière les arbres : je compris que la lune s'était levée.

Cela me permit de terminer rapidement le reste de mon trajet, et tantôt marchant, tantôt courant, j'approchai impatiemment de la palanque.

Cependant, comme je commençais à traverser le groupe d'arbres qui se trouvait devant elle, je ne fus pas assez étourdi pour ne pas ralentir mon pas, et je marchai avec une certaine prudence.

C'eût été finir tristement mon aventure que d'être tué involontairement par mes amis.

La lune montait de plus en plus.

Sa lumière commençait à tomber çà et là par flaques à travers les parties les plus dépouillées du bois, et juste en face de moi, une lueur d'une teinte différente apparut entre les arbres.

Elle était rouge et ardente, et de temps à autre elle s'assombrissait, comme produite par les tisons d'un brasier mal éteint.

Au prix de ma vie je n'aurais pu dire ce que cela pouvait être.

Enfin j'arrivai en bordure de la clairière. Le côté ouest était déjà tout éclairé par la lune, le reste et le blockhaus lui-même encore plongés dans l'ombre traversée de longs traits de lumière argentée.

De l'autre côté de la cabane, un immense feu achevait de se consumer en braises claires et répandait une réverbération franche et rouge, contrastant fortement avec la pâleur molle de la lune.

Rien ne remuait.

Pas un bruit autre que celui de la brise.

Je m'arrêtai, le cœur saisi d'étonnement, de terreur peut-être aussi; il n'était pas dans nos habitudes d'allumer de grands feux.

Nous étions en effet, par ordre du capitaine, assez avares de bois de chauffage, et je commençai à craindre que quelque chose de fâcheux ne se fût produit pendant que j'étais absent.

Je fis le tour par le côté oriental, sans cesser de rester dans l'ombre, et à un endroit propice, où l'obscurité était la plus épaisse, je franchis la palissade.

Pour plus de sûreté, je me mis à quatre pattes et je rampai sans un bruit vers l'angle de la cabane.

Comme je m'approchais, mon cœur fut soudain grandement soulagé.

Le bruit que j'entendis n'était pas précisément agréable, et je m'en étais plaint souvent en d'autres temps, mais à ce moment ce fut comme une musique pour moi d'entendre mes amis ronfler si haut et si

paisiblement dans leur sommeil. Le cri du marin de quart, ce beau « ouvre l'œil », ne sembla jamais plus rassurant à mon oreille.

En attendant, une chose était hors de doute.

Ils faisaient très mauvaise garde.

Si Silver et ses hommes avaient ainsi rampé vers eux, à ma place, aucun d'eux n'aurait vu le lendemain.

« Voilà ce que c'est, pensai-je, que d'avoir un capitaine blessé » et je me blâmai fort de les avoir laissés ainsi en danger, avec si peu d'hommes pour monter la garde.

J'arrivai alors à la porte et je me mis debout. Tout était noir à l'intérieur, mes yeux n'y pouvaient rien distinguer. Quant aux bruits, on n'entendait que le bourdonnement régulier des ronfleurs, et un petit bruit de temps en temps, un léger trémoussement et des petits coups que je ne pouvais m'expliquer.

J'entrai franchement en tendant les bras devant moi.

« Je me coucherai à ma place, pensai-je en riant intérieurement, et je m'amuserai de leur surprise lorsqu'ils me verront demain matin. »

Mon pied heurta quelque chose qui céda : c'était la jambe d'un dormeur; il se retourna et grogna mais sans s'éveiller.

Et tout à coup, une voix stridente cria dans les ténèbres :

— Pièces de huit! Pièces de huit! Pièces de huit! Pièces de huit! et ainsi de suite, sans arrêt ni changement, comme le cliquet d'un petit moulin.

Le perroquet vert de Silver, Capitaine Flint! C'était lui que j'avais entendu frappant du bec sur

une écorce, c'était lui qui, montant la garde mieux qu'aucun être humain, annonçait ainsi mon arrivée avec son assommante rengaine.

Je n'eus pas le temps de me reconnaître. Aux cris perçants du perroquet, les dormeurs s'éveillèrent, bondirent, et avec un grand juron, la voix de Silver cria :

— Qui va là ?

Je me retournai pour fuir, je me heurtai violemment contre quelqu'un, reculai, et tombai en plein dans les bras d'un autre, qui les referma sur moi et me retint solidement.

— Apporte une torche, Dick! dit Silver, quand ma capture fut ainsi assurée.

L'un des hommes sortit de la cabane, et rentra presque aussitôt avec une torche allumée.

LIVRE VI

LE CAPITAINE SILVER

I

DANS LE CAMP DE L'ENNEMI

La flamme rouge de la torche, éclairant l'intérieur du blockhaus, me fit voir que mes pires appréhensions s'étaient réalisées.

Les pirates étaient en possession de la cabane et des vivres. Le baril de cognac était là, ainsi que le porc et le pain, comme auparavant, et, ce qui décuplait mon horreur, pas l'apparence d'un seul prisonnier. Ma pensée fut qu'ils avaient tous péri, et ma conscience me reprocha de n'avoir pas été là pour mourir avec eux.

Il y avait là en tout six corsaires, pas un de plus n'était vivant. Cinq d'entre eux étaient debout, rouges et boursouflés, arrachés brusquement à leur sommeil d'ivrognes.

Le sixième s'était seulement levé sur son coude. Il était d'une pâleur de mort, et le bandeau taché de sang qui lui entourait la tête montrait qu'il avait été blessé récemment, et bandé plus récemment encore.

Je me rappelai l'homme blessé qui s'était enfui dans les bois pendant la grande attaque et je ne doutai pas que ce fût lui.

Le perroquet était perché, lissant son plumage, sur l'épaule de Long John.

Ce dernier lui-même, me sembla plus pâle et plus sévère que d'habitude.

Il portait encore le beau costume de drap avec lequel il était venu en ambassade, mais en bien mauvais état, couvert de terre et déchiré par les ronces acérées des bois.

— Tiens, dit-il, c'est Jim Hawkins, sacré tonnerre! c'est une surprise, hein? Eh bien, je trouve ça gentil.

Et là-dessus, il s'assit en travers du fût d'eau-de vie, et se mit à bourrer une pipe.

— Prête-moi le flambeau, Dick, dit-il.

Et lorsqu'il eut allumé sa pipe :

— Ça suffit, mon garçon, ajouta-t-il. Fixe la torche dans le tas de bois, et vous, messeigneurs, vous pouvez vous recoucher! Inutile de rester debout pour maître Hawkins. Il vous excusera, soyez tranquilles... Ainsi, Jim, dit-il en tassant son tabac, te voilà! c'est vraiment une surprise agréable pour le pauvre vieux John. Je t'ai jugé intelligent, dès la première fois que je t'ai vu, mais ceci me dépasse absolument.

A ces paroles, comme on s'en doute, je ne répondis rien.

Ils m'avaient placé le dos au mur, et je restai là debout, regardant Silver en face, assez crânement, en apparence au moins, je l'espère; mais le cœur plein d'un sombre désespoir.

Silver tira une ou deux bouffées de sa pipe avec un grand calme.

Puis il continua :

— Eh bien, vois-tu, Jim, dit-il, puisque tu es ici, je vais te parler franchement. Je t'ai toujours pris

pour un garçon courageux, tout le portrait de ce que j'étais moi-même quand j'étais jeune et beau.

» J'ai toujours désiré t'avoir avec nous et t'offrir ta part, faire de toi un gentilhomme, et maintenant mon petit, c'est le moment... Le capitaine Smollett est un beau marin, de cela je conviendrai toujours, mais il est à cheval sur la discipline. Le devoir, c'est le devoir, dit-il, et il a raison. Ne te refourre pas dans les griffes du capitaine. Le docteur lui-même est très monté contre toi, un ingrat chenapan, voilà ce qu'il a dit de toi. Enfin toute l'histoire se résume en ceci : Tu ne peux pas retourner avec tes amis, car ils ne veulent plus de toi, et à moins que tu ne formes un troisième équipage à toi tout seul, ce qui serait peut-être un peu triste, il ne te reste qu'à te joindre au capitaine Silver.

Tout allait bien.

Mes amis étaient donc toujours vivants, et quoique je crusse une partie de ce que Silver déclarait, c'est-à-dire qu'ils étaient irrités contre moi à cause de ma désertion, je fus plutôt rassuré qu'alarmé par ce que j'apprenais.

— Je ne parle pas de ta capture, continua Silver, bien que tu sois entre nos mains, tu peux en être certain... Je suis pour la discussion... Je n'ai jamais rien vu qui s'obtienne par des menaces. Si le service te plaît, eh bien, tu viendras avec nous, et s'il ne te plaît pas, Jim, eh bien, tu es libre de répondre non, libre tant que tu voudras, camarade et si un marin peut parler plus carrément, que le diable m'emporte!

— Alors, je dois répondre? demandai-je d'une voix qui tremblait fort.

Pendant tout ce discours railleur, je devinai la

menace de mort suspendue sur moi, mes joues brûlaient et mon cœur battait douloureusement dans ma poitrine.

— Mon garçon, dit Silver, rien ne te presse. Prends ton temps... Ici personne ne te pousse, camarade, et le temps passe si agréablement en ta compagnie, vois-tu.

— Eh bien, dis-je, m'enhardissant peu à peu, si je peux choisir, je déclare que j'ai le droit de savoir la vérité, et pourquoi vous êtes ici, et où sont mes amis.

— La vérité ? répéta un des pirates. Ah! il aurait de la chance celui qui la saurait!

— Tu voudras bien, peut-être, attendre qu'on te parle pour répondre, mon ami, cria d'un ton féroce Silver à l'interrupteur.

Puis, reprenant son air gracieux, il continua :

— Hier matin, maître Hawkins, dit-il, au petit quart, le docteur Livesey est venu avec un drapeau blanc. Il m'a dit : « Capitaine Silver, vous êtes trahi, le bateau est parti. » Eh bien, il est possible que nous ayons pris un verre, et que nos chants l'aient aidé à partir. Je ne dis pas non. Il est certain qu'aucun de nous n'y avait pris garde. Nous regardâmes au loin, et mille tonnerres! en effet, le vieux bateau n'était plus là. Je n'ai jamais vu une bande de bouffons plus penauds, et tu peux me croire, si je te dis que j'étais le plus penaud de tous. « Eh bien, dit le docteur, arrangeons-nous. » Nous nous sommes arrangés, lui et moi, et nous voilà : provisions, eau-de-vie, blockhaus, le bois de chauffage que vous aviez eu la bonne pensée de couper, et pour ainsi dire tout ce que contenait ce sacré bateau, depuis la pomme des mâts jusqu'à la quille. Quant à eux, ils ont filé, je ne sais pas où ils sont.

Il continua à tirer tranquillement sur sa pipe.

— Et pour que tu ne te mettes pas dans la tête, ajouta-t-il, que tu étais compris dans le traité, voici les dernières paroles échangées : Combien êtes-vous à partir, dis-je ? « Quatre, dit-il, quatre, dont un blessé. Quant au gamin, je ne sais pas où il est. Qu'il aille au diable, je m'en moque. Nous l'avons assez vu. » Telles furent ses paroles.

— Est-ce tout ?

— Ma foi, c'est tout ce que je peux t'apprendre, mon fils, répondit Silver.

— Et maintenant, je dois choisir ?

— Et maintenant, tu dois choisir, il n'y a pas d'erreur, dit Silver.

— Eh bien, dis-je, je ne suis pas assez fou pour ne pas assez bien savoir ce qui m'attend. Que les choses tournent comme elles voudront, je m'en soucie peu. J'en ai trop vu mourir depuis que je suis avec vous. Mais je dois vous dire une ou deux choses, dis-je (j'étais devenu très excité), et la première est celle-ci : Vous êtes ici en mauvaise posture, bateau perdu, trésor perdu, vos hommes perdus; tout votre beau rêve est détruit, et si vous voulez savoir qui en est la cause, c'est moi! J'étais dans le tonneau à pommes la nuit où nous arrivâmes en vue de la terre; je vous ai entendus, John, et vous, Dick Johnson, et Hands, qui est maintenant au fond de la mer, et j'ai répété tout ce que vous aviez dit moins d'une heure après. Quant à la goélette, c'est moi qui ai coupé son câble, et c'est moi qui ai tué les hommes que vous aviez laissés à bord, c'est moi qui l'ai menée où vous ne la verrez plus, aucun de vous. C'est à mon tour de rire. J'ai eu le dessus dans cette affaire depuis le commen-

cement. Je ne vous crains pas plus que je ne crains une mouche. Tuez-moi, si vous voulez, ou épargnez-moi. Mais je veux vous dire un dernier mot : si vous m'épargnez, le passé est le passé, et quand vous autres passerez en jugement pour piraterie, je vous sauverai si je peux. Tuez inutilement un homme de plus, ou épargnez-moi en gardant un témoin pour vous sauver de la potence.

Je m'arrêtai car, je vous assure, j'étais hors d'haleine, et à ma grande surprise, pas un de ces hommes ne bougea, tous restèrent assis, me regardant comme autant de moutons.

Et tandis qu'ils me regardaient ainsi, je repris :

— Et maintenant, maître Silver, dis-je, je crois que vous êtes le chef ici; si les choses tournent au plus mal, vous m'obligerez en faisant savoir au docteur comment je les ai acceptées.

— Je m'en souviendrai, dit Silver, avec un accent si étrange qu'il m'aurait été impossible de dire s'il se moquait de ma demande, ou s'il avait été impressionné par mon courage.

— Je répondrai à cela, cria le vieux marin à face d'acajou qu'on appelait Morgan et que j'avais vu dans l'auberge de Long John sur les quais de Bristol. C'est lui qui a reconnu Chien Noir.

— Eh bien, écoutez, ajouta le cuisinier. J'ajouterai quelque chose aussi, tonnerre! C'est ce même gamin qui enleva la carte à Billy Bones. Du commencement à la fin, nous avons été roulés par Jim Hawkins!

— Alors tant pis pour lui! dit Morgan, avec un juron.

Et il se dressa, tirant son couteau, comme s'il avait encore vingt ans.

— Halte là! cria Silver. Qui es-tu, Tom Morgan? Tu crois être le capitaine ici, peut-être? Bon Dieu! Je te ferai voir que non! Essaie un peu de me braver, et tu iras où beaucoup sont allés avant toi, et toujours, depuis trente ans, les uns par le bout de vergue, tonnerre! et les autres par-dessus bord, et tous nourrir les poissons. Jamais aucun homme qui m'a regardé entre les deux yeux n'a revu la lumière du jour... Tom Morgan, tu peux être certain de cela.

Morgan hésita, mais les autres firent entendre un murmure rauque.

— Tom a raison, dit l'un d'eux.

— Je me suis laissé intimider assez longtemps, ajouta un autre. Je veux être pendu si je me laisse encore effrayer par toi, John Silver.

— Est-ce que par hasard un de ces messieurs désirerait s'expliquer avec moi? rugit Silver, perché sur son baril, sa pipe brillant encore dans sa main droite. Dites donc carrément ce que vous voulez, vous n'êtes pas muets, je suppose. Celui qui me cherche me trouvera. Je n'aurai pas vécu tant d'années pour que le premier fils d'ivrogne venu ose me défier sur mes vieux jours. Vous connaissez les usages, vous êtes tous gentilshommes de fortune, à vous entendre. Eh bien, je suis prêt. Qu'il prenne un couteau, celui qui ose, et je verrai ce qu'il a dans le ventre avant que cette pipe soit finie.

Aucun ne bougea, aucun ne répondit.

— Voilà donc comment vous êtes, n'est-ce pas? ajouta-t-il, en remettant sa pipe dans sa bouche. Eh bien, vous me faites l'effet d'une jolie bande, en tout cas. Vous ne valez pas grand'chose quand il faut se battre, bien sûr... Mais peut-être comprendrez-vous

l'anglais... J'ai été choisi ici comme capitaine. Je suis capitaine ici parce que je vous dépasse tous, de plus d'un mille. Vous ne voulez pas vous battre, comme devraient le faire des gentilshommes de fortune : Eh bien alors, tonnerre, vous obéirez, et c'est moi qui vous le dis. Ce gamin me plaît à présent. Je n'ai jamais vu un gamin plus intelligent. Il a plus de valeur que n'importe quelle paire de rats d'entre vous ici dans cette cabane, et je vais vous dire ceci : Que j'en voie seulement un porter la main sur lui, et vous verrez. Je n'en dis pas davantage.

Un long silence suivit.

J'étais debout contre le mur, le cœur battant toujours comme un marteau de forge, mais commençant à entrevoir une lueur d'espoir.

Silver s'adossa de nouveau au mur, les bras croisés, sa pipe dans le coin de sa bouche, aussi calme que s'il avait été à l'église.

Cependant, ses yeux erraient furtivement, et il observait sournoisement ses hommes récalcitrants.

Ceux-ci, de leur côté, se retiraient peu à peu en groupe à l'extrémité du blockhaus, et le sifflement de leur chuchotement résonnait constamment à mon oreille, comme le bruit d'un ruisseau.

L'un après l'autre, ils levaient les yeux, et la lumière rouge de la torche tombait pendant une seconde sur leurs faces inquiètes. Mais ce n'était pas vers moi, c'était vers Silver qu'ils dirigeaient leurs regards.

— Vous semblez avoir beaucoup de choses à dire, fit remarquer Silver, en crachant loin devant lui. Parlez donc pour que je vous entende, ou alors taisez-vous.

— Je te demande pardon, répondit l'un des

hommes, tu prends assez de libertés avec certaines règles, mais peut-être voudras-tu bien ne pas perdre de vue les autres. Cet équipage est mécontent, cet équipage n'aime pas les reproches non justifiés, et cet équipage a ses droits comme les autres équipages, je me permets de dire cela. D'après tes propres règles, je pense qu'il nous est permis de causer ensemble. Je te demande pardon, te reconnaissant encore pour notre capitaine en ce moment, mais je réclame mon droit de sortir pour tenir conseil.

Et avec un salut de marin des plus réglementaires, cet homme, un gaillard de trente-cinq ans, long, l'air malade et l'œil jaune, marcha froidement vers la porte et disparut hors de la cabane.

Un par un, les autres suivirent son exemple, chacun faisant un salut en passant, chacun ajoutant quelque excuse.

— C'est conforme aux règles, dit l'un.

— Conseil de marins, dit Morgan.

Et ainsi, successivement, tous sortirent, laissant Silver et moi seuls avec la torche.

Le cuisinier retira aussitôt sa pipe.

— Maintenant, écoute-moi, Jim Hawkins, dit-il, d'une voix à peine perceptible, tu es à deux doigts de la mort, et ce qui est cent fois pire, de la torture. Ils vont me jeter bas. Mais remarque bien, je suis avec toi corps et âme. Ce n'était pas mon intention. Non, pas avant que tu aies parlé. J'étais à peu près désespéré de perdre ce gros magot, et d'être pendu par-dessus le marché. Mais j'ai compris que tu étais l'homme qu'il fallait. Je me suis dit à moi-même : « Défends Hawkins, John, et Hawkins te défendra. Tu es son dernier atout, et mille tonnerre, John, il est

le tien! Dos à dos, me suis-je dit. Sauve ton témoin, et il sauvera ta peau! »

Je commençais à comprendre.

— Vous voulez dire que tout est perdu? demandai-je.

— Oh oui, certainement, répondit-il. Le bateau perdu, nous le sommes aussi, voilà mon avis. Quand j'ai regardé dans cette baie, Jim Hawkins, et que je n'ai plus vu la goélette, eh bien! je suis résistant, mais j'ai flanché. Quant à cette clique et à leur conseil, ce ne sont que de parfaits sots et des poltrons. Je te sauverai, si cela m'est possible, d'entre leurs griffes. Mais, par exemple, Jim, donnant donnant, tu sauveras Long John de la potence.

J'étais tout à fait troublé.

Il semblait demander une chose si désespérée, lui le vieux pirate, le chef suprême de la bande.

— Ce que je pourrai faire, je le ferai, dis-je.

— C'est un pacte! s'écria Long John. Tu parles en homme, et tonnerre! il me reste une chance.

Il alla en clopinant jusqu'au tas de bois, où la torche était fixée, et il ralluma sa pipe.

— Comprends-moi bien, Jim, dit-il en revenant. Je sais ce que je dis, crois-moi. Je suis du côté du squire à présent... Je sais que tu as mis ce bateau en sûreté quelque part... Comment as-tu fait? Je n'en sais rien, mais il est en sûreté. Je suis sûr que Hands et O'Brien ont fait les brutes. Maintenant, remarque bien, je ne questionne pas et ne laisserai pas les autres questionner. Je sais reconnaître quand une partie est perdue, et je sais reconnaître un garçon qui a du cran. Ah! toi qui es jeune! Toi et moi nous aurions pu faire de grandes choses à nous deux!

Il tira un peu de cognac du baril dans un petit pot d'étain.

— Veux-tu goûter, camarade ? demanda-t-il.

Et quand j'eus refusé :

— Eh bien, je vais en prendre un peu moi-même, Jim, dit-il. J'ai besoin de remontant, car des ennuis se préparent. A propos d'ennuis, pourquoi le docteur m'a-t-il donné la carte, Jim ?

Mon visage exprima une surprise si naturelle qu'il comprit l'inutilité d'insister.

— Ah, bien, dit-il. Il y a quelque chose là-dessous, sans doute, quelque chose là-dessous sûrement, Jim, bon ou mauvais.

Et il avala une nouvelle gorgée d'eau-de-vie, secouant sa grande tête blonde comme un homme qui s'attend au pire.

II

ENCORE LA TACHE NOIRE

Le conseil des pirates durait depuis quelque temps quand l'un d'eux rentra dans la cabane et, répétant le même salut, qui avait à mes yeux un certain air ironique, demanda à emprunter pour un moment la torche.

Silver accepta laconiquement et cet émissaire sortit de nouveau, nous laissant ensemble dans l'obscurité.

— Il y a du vent dans l'air, Jim, dit Silver qui avait maintenant adopté un ton tout à fait amical et familier.

Je me tournai vers la meurtrière la plus proche de moi et regardai au dehors.

Les cendres du grand feu s'étaient consumées et étaient maintenant si basses et si ternes que je compris pourquoi ces conspirateurs désiraient une torche.

Ils étaient groupés à peu près au milieu de la pente, vers la palissade.

L'un tenait la lumière. Un autre était à genoux au centre, et je vis la lame d'un couteau ouvert briller

dans sa main, reflétant les lueurs de la lune et de la torche.

Les autres étaient tous plus ou moins baissés, semblant observer ce que faisait l'homme accroupi.

Je pus tout juste discerner qu'il tenait dans sa main un livre en même temps qu'un couteau, et je me demandais comment un objet aussi inattendu avait pu entrer en leur possession, quand il se remit sur ses pieds. Puis, le groupe tout entier marcha vers la cabane.

— Les voici, dis-je.

Et je retournai à ma place primitive, car il semblait contraire à ma dignité d'être surpris à les épier.

— Eh bien, qu'ils viennent, mon garçon, qu'ils viennent, j'ai encore une balle dans mon pistolet.

La porte s'ouvrit et les cinq hommes, debout et serrés à l'entrée, poussèrent l'un d'entre eux en avant. En toute autre circonstance, il eût été comique de le voir ainsi s'avancer lentement, hésitant chaque fois qu'il posait pied à terre, mais tenant la main droite fermée devant soi.

— Approche, mon garçon, s'écria Silver, je ne te mangerai pas. Vas-y donc. Je connais les règles. Je ne ferai pas de mal à un délégué.

Ainsi encouragé, le pirate marcha plus franchement, et ayant passé quelque chose à Silver de la main à la main, il rejoignit aussitôt vivement ses compagnons.

Le cuisinier regarda ce qu'on venait de lui donner.

— La tache noire! Je m'en doutais, dit-il. Où avez-vous donc pu avoir ce papier? Mais, holà! voyez donc, ce n'est pas de chance! vous avez été découper ça dans une Bible. Quel est l'insensé qui a mutilé une Bible?

— Ah! là! dit Morgan, là! qu'est-ce que je vous disais! Cela n'amènera rien de bon, je l'ai dit.

— Eh bien, vous avez à peu près réglé votre affaire entre vous, maintenant, continua Silver. La corde vous attend tous, je pense. Quel est donc le nigaud qui avait une Bible?

— C'est Dick, dit une voix.

— Dick, vraiment? Alors Dick peut dire ses prières, dit Silver. Il a eu sa part de chance, Dick; tu peux compter là-dessus.

Mais ici l'homme aux yeux jaunes intervint :

— Assez causé, John Silver, dit-il. Cet équipage t'a lancé la tache noire en conseil complet, comme c'est son devoir. Retourne-la, comme c'est ton devoir, et vois ce qui est écrit dessus. Ensuite tu pourras parler.

— Merci, Georges, répondit le cuisinier. Tu as toujours aimé les solutions rapides, et tu connais les règles par cœur, Georges, je le constate avec plaisir. Enfin, qu'est-ce que c'est, en tout cas? Ah! Déposé, c'est cela, n'est-ce pas? Très bien écrit, certainement, comme de l'imprimé, ma parole. Ton écriture, Georges? Ma foi tu deviens tout à fait un homme en vue dans cet équipage. Tu serais capitaine après cela que ça ne m'étonnerait pas. Passez-moi donc encore la torche, voulez-vous? Cette pipe ne tire pas.

— Allons, dit Georges, ne te moque pas de cet équipage plus longtemps. Tu aimes plaisanter, prétends-tu, mais tu es fini maintenant, et peut-être voudras-tu bien descendre de ce baril et nous aider à voter.

— Je croyais que vous prétendiez connaître les

règles, répondit Silver, méprisant. En tout cas, si vous ne les connaissez pas, je les connais, j'attends ici, et je suis toujours votre capitaine, jusqu'à ce que vous m'ayez exposé vos griefs; je réponds, en attendant, que votre tache noire ne vaut pas un biscuit. Après ça, nous verrons.

— Oh, répondit Georges, ne crains rien, nous parlons tous franchement nous autres. Premièrement : tu as fait un gâchis de cette croisière, tu n'aurais pas le culot de le nier. Deuxièmement, tu as laissé échapper l'ennemi de ce piège-ci pour rien. Pourquoi ont-ils voulu partir? Je n'en sais rien. Mais il est assez évident qu'ils y tenaient. Troisièmement, tu n'as pas voulu nous laisser aller les retrouver. Oh, nous voyons clair en toi, John Silver. Tu veux tricher, voilà ton grand tort. Et enfin, quatrièmement, il y a ce gamin.

— Est-ce tout? demanda Silver avec calme.

— Et c'est assez, répondit Georges. Nous sècherons tous au soleil, avec la corde au cou, à cause de tes maladresses.

— Eh bien, maintenant, écoutez. Je vais répondre à ces quatre points. Je vais y répondre l'un après l'autre. J'ai fait un gâchis de cette croisière, n'est-ce pas? Eh bien, maintenant, vous savez tous ce que je voulais et vous savez tous que si on m'avait écouté, nous serions tous aujourd'hui à bord de l'*Hispaniola*, tous vivants, et d'aplomb, et pleins de butin avec le trésor dans la cale. Tonnerre! qui m'a forcé la main? comme capitaine légitime, qui m'a lancé la tache noire le jour de notre débarquement? Et qui a commencé cette danse? Ah! c'est une jolie danse, je vous l'accorde, qui ressemble rudement à un rigodon

dansé au bout d'une corde au Dock des Exécutions près de Londres, vraiment. Mais qui a fait cela ? Eh bien, ce fut Anderson et Hands, et toi, Georges Merry ! Toi qui es le dernier survivant de cet équipage néfaste, tu as l'insolence diabolique de venir te présenter comme capitaine à ma place, toi qui nous as perdus tous ! Bon Dieu, voilà qui dépasse tout ce qu'on a vu jusqu'ici !

Silver s'arrêta et je pus voir, par les mines de Georges et de ses camarades, que ces paroles n'avaient pas été prononcées en vain.

— Voilà pour le numéro un, s'écria l'accusé.

Il essuya son front en sueur, car il avait parlé avec une véhémence qui faisait trembler la maison.

— Eh bien, je vous donne ma parole, j'en ai assez de parler avec vous. Vous n'avez ni cervelle, ni mémoire, et on peut se demander à quoi vos mères pensaient en vous laissant prendre l'eau. Des marins ! des gentilshommes de fortune ! Des tailleurs, oui, voilà votre métier.

— Continue, John, dit Morgan. Parle-nous des autres.

— Des autres, répondit John. Ah ! oui, parlons-en, n'est-ce pas. Vous dites que cette croisière est gâchée. Ah ! bon sang ! si vous pouviez comprendre combien elle est gâchée, vous verriez ! Nous sommes si près de la potence que je me sens le cou raide rien que d'y penser. Vous les avez vus, peut-être, pendus, enchaînés, avec des oiseaux autour d'eux, les marins les montrant du doigt lorsqu'ils descendent le fleuve. — « Qui est-ce ? » demande l'un. — « Cela ? mais c'est John Silver », dit un autre. Et vous entendez le cliquetis des chaînes quand on passe au suivant.

Eh bien, voilà à peu près où nous en sommes, chacun de nous ici, grâce à lui, et à Hands, et à Anderson, et d'autres fous imbéciles comme vous. Et si vous voulez savoir, à propos du numéro quatre et de ce gamin, eh bien, n'est-il pas un otage? Allons-nous laisser perdre un otage? Ah! non, jamais de la vie. Il est peut-être notre dernière chance, cela ne m'étonnerait pas. Tuer ce gamin? Pas moi, camarades. Et quant au numéro trois, ah! il y a beaucoup à dire sur ce numéro trois. Peut-être comptez-vous pour rien d'avoir un vrai docteur diplômé qui vient vous examiner tous les jours? toi, John, avec ta tête cassée, ou toi, Georges Merry, qui étais tremblant de fièvre il n'y a pas six heures, avec tes yeux couleur citron encore à l'heure qu'il est. Et peut-être aussi ne saviez-vous pas qu'un navire de conserve doit venir? mais c'est pourtant vrai, et même pour bientôt. Et nous verrons qui sera content d'avoir un otage quand ce moment sera venu. Et quant au numéro deux, et pourquoi j'ai fait un marché, eh bien, vous êtes venus à genoux me prier de le faire, à genoux vous êtes venus, tant vous étiez découragés; vous seriez morts de faim, aussi, si je ne l'avais pas fait; mais cela n'est rien encore, et tenez voilà pourquoi!

Et il jeta sur le plancher un papier que je reconnus aussitôt, rien de moins que la carte sur papier jaune, avec les trois croix rouges, que j'avais trouvée dans son enveloppe de toile goudronnée au fond du coffre du capitaine.

Pourquoi le docteur la lui avait donnée, voilà ce que je ne pouvais comprendre. Mais si elle était pour moi inexplicable, l'apparition de la carte parut incroyable aux mutins survivants.

Ils se précipitèrent dessus comme des chats sur une souris.

Elle passa de main en main, chacun l'arrachant à l'autre et, d'après les cris, les jurons et les rires enfantins qui accompagnaient leur examen, on eût pu croire non seulement que le trésor était entre leurs mains, mais encore qu'ils n'avaient plus qu'à l'emporter et à reprendre la mer, en sûreté.

— Oui, dit l'un, c'est bien de Flint, sûrement, J. F. et une encoche en dessous, avec deux demi-clés[1], comme il faisait toujours.

— C'est très joli, dit Georges, mais comment pourrons-nous l'emporter sans bateau.

Silver se leva soudain, et s'appuyant d'une main contre le mur :

— Maintenant je t'avertis, Georges, s'écria-t-il, encore un mot impertinent et tu auras affaire à moi... Comment? Est-ce que je le sais? Tu aurais dû me dire cela avant, toi et les autres qui avez perdu ma goélette par votre faute; que le diable vous emporte! Mais vous ne pouviez pas, bien sûr, vous n'avez pas plus d'idées qu'un cafard. Mais tu peux parler poliment et tu le feras, Georges Merry, c'est moi qui te le dis.

— C'est assez juste, dit le vieux Morgan.

— Juste, je le crois bien, dit le cuisinier. Vous avez perdu le bateau, j'ai trouvé le trésor. Qui a le mieux travaillé là-dedans? Et maintenant je démissionne, tonnerre! Nommez capitaine qui vous voudrez, maintenant, moi j'en ai assez!

— Silver! s'écrièrent-ils. Vive Barbecue! Barbecue pour capitaine.

[1] Sorte de nœud marin.

— Voilà un nouveau refrain, n'est-ce pas ? s'écria le cuisinier. Georges, je crois qu'il te faudra attendre un autre tour, mon ami, et c'est heureux pour toi que je ne sois pas homme à garder rancune. Mais ce n'est pas mon habitude. Et maintenant, camarades, cette tache noire ? Bien inutile, n'est-ce pas ? Dick a contrarié sa chance et abîmé sa Bible, voilà à peu près tout.

— On peut encore embrasser le livre cependant, n'est-ce pas, demanda Dick, évidemment inquiet de la malédiction qu'il s'était attirée.

— Une Bible à laquelle il manque un morceau! répondit Silver, railleur, jamais de la vie. Cela n'a pas plus de pouvoir qu'un livre de chansons.

— Vraiment! demanda Dick, avec une certaine joie. Enfin, je pense que c'est bon à conserver tout de même.

— Tiens, Jim, voici une curiosité pour toi, dit Silver.

Et il me tendit le papier. C'était un rond de la grandeur d'une pièce de cent sous.

Une face était blanche, car il avait été découpé dans le dernier feuillet, l'autre face contenait un ou deux versets de la « Révélation ».

Ces mots notamment frappèrent mon esprit : « Dehors sont les chiens et les meurtriers ». La face imprimée avait été noircie au charbon de bois, qui déjà commençait à s'effacer et à me salir les doigts.

Sur la face blanche on avait écrit avec le même charbon ce seul mot mal orthographié *« Depposé »*. J'ai cette relique sous les yeux en ce moment, mais aucune trace d'écriture n'est restée, sauf une simple raie, semblable à la trace d'un coup d'ongle.

Ce fut la fin de l'aventure de cette nuit.

Peu après, ayant distribué à boire à tout le monde, nous nous couchâmes pour dormir et la seule vengeance de Silver fut de placer Georges Merry en sentinelle, en le menaçant de mort en cas d'infidélité.

Je fus longtemps avant de pouvoir fermer l'œil, car Dieu sait si j'avais de quoi réfléchir avec l'homme que j'avais tué dans l'après-midi, le péril de ma propre situation et, surtout, la partie étonnante où je voyais Silver engagé, tenant d'une main les mutins en respect et de l'autre saisissant tous les moyens possibles et impossibles pour se racheter et sauver sa misérable vie.

De son côté, il dormit paisiblement et ronfla très fort.

Pourtant mon cœur le plaignait, tout méchant qu'il fût, en pensant aux sombres périls qui l'environnaient et au sinistre gibet qui l'attendait.

III

SUR PAROLE

Je fus réveillé et même nous fûmes tous réveillés, — je pus en effet voir la sentinelle elle-même s'écarter en se secouant de la porte contre laquelle elle s'était laissée tomber — par une voix claire et vigoureuse qui nous appelait de la lisière du bois.

— Eh là! le blockhaus! criait-on. Voici le docteur.

Et c'était le docteur en effet. Bien que je fusse content de reconnaître sa voix, mon plaisir n'était pas sans mélange.

Je me rappelai avec confusion ma conduite insoumise et sournoise et, voyant où elle m'avait conduit, parmi quels compagnons, et entouré de quels dangers, j'eus honte de le regarder en face.

Il avait dû se lever pendant la nuit, car le jour était à peine levé, et quand je courus à une meurtrière pour regarder au dehors, je le vis debout, comme Silver m'était apparu une fois, baignant dans une vapeur rampant jusqu'à mi-jambe.

— Vous, docteur? Je vous souhaite bien le bonjour, monsieur, s'écria Silver, en un instant tout à

fait réveillé et rayonnant de bonhomie... Frais et dispos, certainement, et c'est l'oiseau matinal, comme dit le proverbe, qui a la meilleure ration. Georges, secoue tes puces, mon garçon et aide le docteur Livesey à passer par-dessus la palissade. Tout va bien, tous vos patients sont d'aplomb et joyeux.

Il parlait ainsi, debout au haut du monticule, sa béquille sous le bras et une main posée sur l'une des parois de la cabane, tout à fait le John d'autrefois, par la voix, les manières et l'expression.

— Nous avons aussi une surprise pour vous, monsieur, continua-t-il. Nous avons un jeune étranger ici, hi! hi! Un nouveau pensionnaire et hôte, monsieur, à l'air d'aplomb et solide comme pas un, et il a dormi comme un subrécargue, je vous l'assure, à côté de John. Nous étions dos à dos toute cette nuit.

Le docteur Livesey était alors en deçà de la palissade, assez près du cuisinier, et je pus entendre l'altération de sa voix lorsqu'il dit :

— Ce n'est pas Jim ?

— Jim lui-même, en chair et en os, dit Silver.

Le docteur s'arrêta brusquement, mais il ne parla pas; il resta quelques secondes avant de paraître capable de refaire un mouvement.

— Bien, bien, dit-il enfin, le devoir d'abord et le plaisir ensuite, comme vous diriez vous-même, Silver. Allons examiner vos malades.

Un moment après, il entrait dans le blockhaus et, avec un signe de tête très bref pour moi, il commença à s'occuper des malades.

Il semblait n'éprouver aucune appréhension, quoiqu'il dût bien savoir que sa vie, au milieu de ces démons sournois, ne tenait qu'à un cheveu; il causait avec

ses patients comme s'il rendait une habituelle visite professionnelle dans une paisible famille anglaise.

Ses façons, je suppose, en imposaient aux hommes, car ils se comportaient envers lui comme si rien ne s'était passé, comme s'il était toujours le docteur du bord et eux de fidèles marins de l'avant.

— Vous allez bien, mon ami, dit-il à celui qui avait la tête bandée; si jamais quelqu'un l'a échappé belle, c'est bien vous; votre tête doit être aussi dure que du fer. Eh bien, Georges, comment va? Vous avez une fichue couleur, certainement... Bien sûr, votre foie est sens dessus dessous. Avez-vous pris ce médicament? A-t-il pris ce médicament, mes amis?

— Oui, oui. monsieur, il l'a pris, bien sûr, répondit Morgan.

— Parce que, voyez-vous, depuis que je suis le médecin des mutins, ou docteur de prison plutôt, dit le docteur Livesey de son ton le plus enjoué, je me fais un point d'honneur de ne pas perdre un homme pour le Roi George (que Dieu le bénisse) et pour le gibet.

Les bandits se regardèrent, mais encaissèrent ce coup direct sans rien dire.

— Dick ne se sent pas bien, dit l'un d'eux.

— Vraiment? répondit le docteur. Eh bien, avancez ici, Dick, et faites-moi voir votre langue. Oui, cela me surprendrait s'il se sentait bien. La langue de cet homme ferait peur aux Français. Encore un cas de fièvre.

— Ah! dit Morgan, voilà ce que c'est que de profaner les Bibles.

— Cela vient, comme vous le dites, de ce que vous êtes de fieffés ânes, répliqua le docteur, qui ne savez même pas distinguer l'air pur de l'air empoisonné et la terre sèche d'un bourbier empesté. Il est très

probable quoique, bien entendu, ce ne soit qu'une opinion, que vous allez tous en voir de dures avant de vous débarrasser de cette malaria. Camper dans un marécage boueux, voyons! Silver, cela me surprend de votre part. Vous êtes moins borné que beaucoup de tous ces hommes, mais vous ne me semblez pas avoir la moindre notion des règles de l'hygiène.

» Eh bien, ajouta-t-il, après avoir distribué à chacun sa drogue qu'ils prirent en écoutant ses prescriptions avec une humilité vraiment comique, plutôt comme des écoliers que comme des rebelles sanguinaires et des pirates, — voilà qui est fini pour aujourd'hui. Et maintenant je désirerais dire quelques mots à ce gamin, s'il vous plaît.

Et il inclina négligemment la tête dans ma direction.

Georges Merry était à la porte, crachant et rejetant quelque désagréable potion; mais au premier mot de la proposition du docteur il se retourna avec vivacité et cria : « Non! » tout en jurant.

Silver frappa le baril de sa main ouverte.

— Silence! rugit-il en regardant autour de lui exactement comme un lion. Docteur, continua-t-il, de son ton habituel, j'y ai pensé, sachant que vous aviez de la sympathie pour ce gamin. Nous vous sommes tous humblement reconnaissants de votre bonté, et comme vous pouvez le voir, nous avons confiance en vous : nous prenons vos drogues, comme si c'était du grog. Je suis sûr d'avoir trouvé un moyen qui arrangera tout le monde. Hawkins, veux-tu me donner ta parole d'honneur de jeune gentilhomme, — car tu es un jeune gentilhomme, quoique né pauvre, — ... ta parole d'honneur de ne pas prendre la poudre d'escampette.

Je m'empressai de donner la parole demandée.

— Alors, docteur, dit Silver, vous voudrez bien sortir de cette palissade, et quand vous serez dehors, j'amènerai le jeune homme qui restera à l'intérieur de l'enclos; m'est avis que vous pouvez parler à travers la palissade. Bien le bonjour, monsieur, et mes hommages au squire et au capitaine Smollett.

L'explosion de désapprobation, que seuls les regards menaçants de Silver avaient contenue, éclata dès que le docteur eut quitté la cabane. Silver fut accusé par tous de jouer double jeu, d'essayer de faire une paix séparée pour lui, même, de sacrifier les intérêts de ses complices et victimes; accusé en un mot de ce qu'il faisait exactement.

Cela me semblait si évident, dans ce cas, que je ne pouvais m'imaginer comment il calmerait leur colère.

Mais cet homme en valait deux comme les autres, et sa victoire de la veille au soir lui avait donné un énorme prestige.

Il les accabla de toutes les injures imaginables, leur dit qu'il était nécessaire que je parlasse au docteur, agita la carte devant leurs visages, et leur demanda s'il était raisonnable de rompre le traité le jour même où ils allaient se mettre à la recherche du trésor.

— Non, mille tonnerres! s'écria-t-il, c'est nous qui devons rompre ce traité quand le moment en sera venu, et jusque là je veux entortiller ce docteur, même si je devais lui graisser ses bottes.

Il leur ordonna alors d'allumer le feu, et sortit lentement, sur sa béquille, avec une main sur mon épaule, les laissant en désarroi, réduits au silence par sa volubilité plutôt que convaincus.

— Doucement, mon garçon, doucement, dit-il.

Ils nous cerneraient en un clin d'œil, s'ils nous voyaient nous dépêcher.

Très posément alors, nous nous avançâmes vers l'endroit où le docteur nous attendait, de l'autre côté de la palissade, et dès que nous fûmes assez près pour pouvoir parler facilement, Silver s'arrêta.

— Vous noterez ceci également, docteur, dit-il, et le petit vous expliquera, de quelle façon je lui ai sauvé la vie et que j'ai reçu la tache noire pour cela; vous pouvez m'en croire, docteur, quand un homme tient le gouvernail aussi près du vent que moi, jouant pour ainsi dire à la fossette, à son dernier souffle peut-être, vous ne jugerez pas superflu, sans doute, de lui accorder une bonne parole. Vous voudrez bien vous souvenir qu'il ne s'agit pas seulement de ma vie maintenant, mais de celle de ce gamin par-dessus le marché, et vous me parlerez gentiment en me donnant un peu d'espoir pour continuer, par pitié.

Silver était tout différent, maintenant qu'il était hors du blockhaus, et qu'il tournait le dos à ses amis. Ses joues semblaient s'être creusées. Sa voix tremblait.

Personne n'eut jamais plus sérieusement la mort dans l'âme.

— Quoi, John, vous n'avez pas peur? demanda le docteur Livesey.

— Docteur, je ne suis pas un lâche, non, pas même ça!

Et il fit claquer ses doigts.

— Si je l'étais, je ne le dirais pas. Mais je l'avouerai franchement, la potence me fait trembler. Vous êtes un homme bon et loyal, je n'ai jamais vu d'homme meilleur que vous! et vous n'oublierez pas ce que je fais de bien, pas plus que vous n'oublierez ce que j'aurai

fait de mal, je le sais. Je m'écarte, vous le voyez, pour vous laisser seul avec Jim. Vous retiendrez cela en ma faveur, aussi, car c'est beaucoup, ce que je fais là!

En disant ces mots, il fit quelques pas en arrière, jusqu'à ce qu'il fût hors de portée de l'oreille, et là il s'assit sur une souche, se mit à siffloter, se tournant de temps en temps de façon à apercevoir tantôt le docteur et moi, tantôt ses turbulents bandits qui faisaient la navette dans le sable, entre le feu qu'ils étaient occupés à rallumer, et la cabane, de laquelle ils sortaient du porc et du pain pour préparer le déjeuner.

— Ainsi, Jim, dit le docteur tristement, vous voilà. Votre vin est tiré, il faut le boire, mon garçon. Dieu le sait, je ne me sens pas le cœur à vous blâmer, mais je vous dirai une chose, fût-elle bonne ou mauvaise. Si le capitaine Smollett avait été bien portant, vous n'auriez pas osé partir, et lorsqu'il fut malade et trop faible... ce fut une lâcheté.

Je dois avouer que je me mis à pleurer.

— Docteur, dis-je, ne m'accablez pas. Je me suis déjà suffisamment fait de reproches. Ma vie est désormais condamnée, et je serais déjà mort à présent si Silver ne m'avait pas défendu; docteur, croyez-moi, je puis mourir, et je sais que je le mérite, mais ce que je crains c'est la torture. Si jamais ils me torturaient...

— Jim, interrompit le docteur, et sa voix était toute changée. Jim, je ne puis supporter cette pensée. Sautez vivement de ce côté, et nous allons courir.

— Docteur, dis-je, j'ai donné ma parole.

— Je sais, je sais, s'écria-t-il. Nous n'y pouvons plus rien maintenant. Jim, je prendrai cela sur moi, le tout, le blâme et la honte, mon garçon, mais je ne

puis vous laisser ici. Sautez! Un saut, et vous êtes dehors; nous saurons courir comme des gazelles.

— Non, répondis-je. Vous savez très bien que vous ne le feriez pas vous-même, ni vous, ni le squire, ni le capitaine, et je ne le ferai pas davantage. Silver s'est fié à moi. J'ai donné ma parole, et je retourne... Mais docteur, vous ne m'avez pas laissé finir... Si jamais ils me torturaient, je puis dire où se trouve le bateau, car j'ai repris le bateau, tant par chance qu'au péril de ma vie; il est dans la Baie du Nord, sur la rive sud, juste au niveau de la haute mer. A marée basse, il doit être à sec.

— Le bateau! s'exclama le docteur.

Rapidement je lui racontai mon aventure et il m'écouta jusqu'au bout en silence.

— Il y a une sorte de sort dans tout ceci, dit-il quand j'eus fini. A chaque pas, c'est vous qui nous sauvez la vie, et supposez-vous par hasard que nous laisserons perdre la vôtre? Ce serait une bien triste ingratitude, mon garçon. Vous avez découvert le complot, vous avez découvert Ben Gunn, la meilleure action que vous ayez faite et que vous ferez, dussiez-vous vivre jusqu'à quatre-vingt-dix ans... Oh, par Jupiter, et en parlant de Ben Gunn!... ceci est le comble du malheur... Silver! cria-t-il, Silver! Je vais vous donner un conseil, continua-t-il, comme le cuisinier se rapprochait, ne soyez pas trop pressé de trouver le trésor.

— Ma foi, monsieur, je fais mon possible, dit Silver, mais excusez-moi, je ne pourrai sauver ma vie et celle du gamin qu'en cherchant ce trésor, vous pouvez m'en croire.

— Eh bien, Silver, répondit le docteur, s'il en est

ainsi, j'en dirai davantage... veillez au grain quand vous l'aurez trouvé.

— Monsieur, dit Silver, entre nous, vous me dites trop et pas assez. Où voulez-vous en venir, pourquoi avez-vous quitté le blockhaus, pourquoi m'avez-vous donné cette carte, je n'en sais rien, n'est-ce pas ? et cependant je fais ce que vous me demandez, les yeux fermés, sans jamais un mot d'espoir. Si vous ne voulez pas m'expliquer clairement ce que vous entendez par là, dites-le et je lâcherai la barre.

— Non, dit le docteur, pensif, je n'ai pas le droit d'en dire plus long, ce n'est pas mon secret à moi seul. Comprenez-vous, Silver ? Autrement, je vous le dirais, je vous en donne ma parole. Mais j'irai aussi loin que cela m'est permis, et même un peu plus, car je vais me faire laver la tête par le capitaine ou je me trompe fort! D'abord, je veux vous donner un peu d'espoir : Silver, si nous sortons tous deux vivants de cette affaire, je ferai de mon mieux pour vous sauver, je vous le jure.

Le visage de Silver était radieux.

— Vous ne pourriez mieux parler, je suis sûr, monsieur, même si vous étiez ma mère, s'écria-t-il.

— Eh bien, c'est la première concession, ajouta le docteur, ma seconde sera un conseil. Tenez le gamin toujours près de vous, et quand vous aurez besoin d'aide, appelez. Je pars pour vous en chercher, et rien que cela doit vous montrer que je ne parle pas en l'air... Au revoir, Jim.

Et le docteur Livesey me serra la main à travers la palissade, fit un signe de tête à Silver, et partit d'un pas rapide à travers le bois.

IV

LA CHASSE AU TRÉSOR
L'INDICATEUR DE FLINT

— Jim, dit Silver, lorsque nous fûmes seuls, si je t'ai sauvé la vie, tu as sauvé la mienne, et je ne l'oublierai pas. J'ai vu le docteur te proposer de prendre la fuite, du coin de l'œil, j'ai vu cela et je t'ai vu répondre non, tout comme si je t'avais entendu, Jim, c'est un bon point pour toi. C'est la première lueur d'espoir que j'ai eue depuis notre attaque manquée, et je te la dois. Et maintenant, Jim, nous allons devoir nous mettre à la recherche du trésor par ordre formel même, et cela ne me plaît guère; nous aurons soin de ne pas nous quitter tous les deux, de rester collés dos à dos pour ainsi dire, et nous sauverons notre peau malgré tout.

A ce moment, un homme, près du feu, nous cria que le déjeuner était prêt; bientôt nous fûmes assis sur le sable devant des biscuits et du jambon frit.

Ils avaient allumé un feu comme pour rôtir un bœuf, qui répandait une chaleur telle que nous ne

pouvions en approcher que du côté du vent et encore, non sans précaution.

Dans le même esprit de gaspillage, ils avaient fait cuire, je pense, trois fois plus que ce que nous pouvions manger, et l'un d'eux avec un rire stupide, jeta ce qui restait dans le feu, qui flamba et ronfla plus fort, alimenté de ce combustible inusité.

Je n'avais jamais vu de ma vie des hommes si insoucieux du lendemain.

«Au jour le jour» est la seule expression pouvant qualifier leur façon d'agir.

Sans parler de la nourriture gaspillée et des sentinelles endormies, je pouvais les juger inaptes à supporter une campagne prolongée, quoique assez hardis pour un bref combat.

Silver, lui-même, qui mangeait tranquillement, avec capitaine Flint sur son épaule, n'avait pas un mot de blâme pour leurs négligences.

Et ceci me surprenait d'autant plus que je pensais ne l'avoir jamais vu plus rusé qu'à ce moment-là.

— Oui, camarades, dit-il, c'est heureux que vous ayez Barbecue pour penser avec sa tête à votre place. Bien sûr, ils ont le bateau. Où ils le cachent, je n'en sais rien encore, mais quand nous aurons mis la main sur le trésor, nous devrons nous remuer pour le savoir. Et alors, camarades, à nous les bateaux, à nous la victoire!

Il continuait à parler ainsi, la bouche pleine de lard chaud, ranimant de cette façon l'espoir et la confiance en eux, peut-être en lui-même aussi — c'est du moins ce que je soupçonnais fort.

— Quant à l'otage, continua-t-il, c'est, je pense, son dernier entretien avec ceux qu'il aime tant. J'ai

appris ce que je voulais savoir, grâce à lui, mais c'est fini, passé. Je le prendrai avec moi pour aller chercher le trésor, car nous le garderons comme s'il était en or, en cas d'accident, remarquez bien, et en attendant. Dès que nous aurons le bateau et le trésor et tout, que nous reprendrons la mer, comme de joyeux compagnons, eh bien, alors, nous reparlerons de monsieur Hawkins, bien sûr, et nous lui donnerons sa part, certainement, pour sa peine.

Il n'était pas surprenant que les hommes fussent, maintenant, de meilleure humeur.

Pour ma part, j'étais horriblement découragé.

Si le plan qu'il venait de tracer devenait possible, Silver, déjà doublement traître, n'hésiterait pas à l'adopter.

Il avait encore un pied dans chaque camp, et il n'était pas douteux qu'il préférât être riche et libre à la possibilité d'échapper au gibet, ce qui était à peu près tout ce qu'il pouvait espérer de notre côté.

De plus, même si les choses tournaient de façon à l'obliger à tenir la parole donnée au docteur Livesey, que de dangers devant nous!

Que serait le moment où les soupçons de ses complices se tourneraient en certitude et où nous aurions à défendre notre vie, lui, un estropié, et moi, un gamin contre cinq marins, solides et résolus. Ajoutez à cette double appréhension le mystère qui planait encore sur la conduite de mes amis, leur départ inexpliqué du fortin, leur abandon inattendu de la carte, ou ce qui était encore plus difficile à comprendre, le dernier avertissement du docteur à Silver.

— Veillez au grain quand vous l'aurez trouvé!

Et vous comprendrez pourquoi je trouvai peu de

goût à mon déjeuner et de quel cœur inquiet je suivis mes geôliers à la recherche du trésor.

Nous devions faire curieuse figure, tous en vêtements malpropres de marins, et tous, excepté moi, armés jusqu'aux dents.

Silver avait deux fusils en bandoulière, un devant et un derrière, plus le poignard à sa ceinture, et un pistolet dans chacune des poches de sa tunique.

Pour compléter son aspect étrange, capitaine Flint était perché sur son épaule, et caquetait des bribes incohérentes de langage à matelot.

J'avais une corde autour de ma taille et je suivais docilement le cuisinier qui la tenait par un bout, tantôt de sa main libre, tantôt entre ses dents puissantes.

J'étais conduit absolument comme un ours danseur.

Les autres hommes étaient chargés de diverses façons, les uns portant des pioches et des pelles — c'étaient là les premiers instruments nécessaires qu'ils avaient débarqués de l'*Hispaniola* —, d'autres chargés de porc, de pain, et d'eau-de-vie pour le repas de midi.

Tous ces vivres, à ce que je remarquai, provenaient de notre réserve, et je compris combien les paroles de Silver la nuit précédente étaient vraies.

S'il n'avait pas conclu un marché avec le docteur, lui et ses mutins, privés du bateau, auraient été réduits à subsister avec de l'eau claire et les produits de leur chasse.

L'eau n'aurait pas été beaucoup de leur goût. Un marin n'est pas d'habitude un bon tireur, et de plus, s'ils étaient ainsi à court de provisions, il était peu probable qu'ils fussent mieux pourvus de poudre.

Nous partîmes donc tous, ainsi équipés, même l'homme à la tête cassée, qui aurait certainement dû rester à l'ombre, et nous nous dirigeâmes l'un après l'autre vers le rivage où les deux canots nous attendaient.

Tous les deux portaient les traces de l'orgie des pirates. L'un avait un banc brisé, et tous les deux étaient dans le même état, bourbeux et sales. Tous deux devaient être emmenés avec nous pour plus de sûreté. Aussi, répartis dans ces deux canots, nous partîmes au centre du mouillage.

Tandis que nous ramions, il y eut une discussion au sujet de la carte.

La croix rouge était, bien entendu, beaucoup trop grande, pour être un guide, et les termes de la note au dos, comme on le verra, comportaient quelque ambiguïté.

Elle était ainsi conçue :

« Grand arbre. Contrefort de la Longue-Vue, point de direction N. N. E. quart N.

» Ile du Squelette E. S. E. quart N.

» Dix pieds. »

Un grand arbre était donc le repère principal.

Or, droit devant nous, l'ancrage était dominé par un plateau de trois cents pieds de haut, touchant au nord au contrefort méridional de la Longue-Vue, et remontant au sud jusqu'à l'éminence rude et escarpée appelée colline du Mât d'Artimon.

Le sommet du plateau était parsemé de nombreux pins de hauteurs variées. Par-ci par-là, un de ces arbres, d'une espèce particulière, s'élevait de quarante ou cinquante pieds au-dessus de ses voisins; lequel était le « grand arbre » désigné par le capitaine

Flint ? il fallait être sur place, et consulter la boussole, pour le savoir.

Pourtant, malgré cela, chaque homme à bord des canots avait déjà repéré son arbre avant que nous soyons à mi-chemin. Long John seul haussait les épaules et leur disait d'attendre d'être arrivés.

Nous ramions doucement, d'après les ordres de Silver, afin de ne pas fatiguer les hommes trop tôt; après une traversée assez longue, nous débarquâmes à l'embouchure de la seconde rivière, celle qui coule dans une crevasse boisée de la Longue-Vue.

De là, en prenant à gauche, nous commençâmes l'ascension de la pente conduisant au plateau.

Au début, un sol difficile et fangeux, ainsi qu'une végétation marécageuse et emmêlée, retardèrent beaucoup nos progrès, mais peu à peu, la colline devint plus escarpée et pierreuse sous le pied, et le bois changea d'aspect, devenant plus clairsemé.

Nous pénétrions à ce moment dans l'une des plus plaisantes parties de l'île.

Des genêts odorants et de nombreux arbustes remplaçaient l'herbe.

Des bosquets de muscadiers verts au parfum piquant faisaient place çà et là aux troncs rouges et à l'ombre large des pins, qui exhalaient une âpre odeur aromatique.

L'air était en outre frais et vif, d'un merveilleux apaisement pour nos sens, sous les clairs rayons du soleil.

Le groupe se dispersa en éventail, criant et bondissant.

Vers le centre, et assez loin derrière les autres, Silver et moi nous suivions, moi tenu par ma corde, lui labourant le gravier glissant, tout haletant.

De temps en temps, en effet, je devais lui tendre la main, pour l'empêcher de faire un faux pas et de tomber à la renverse en bas de la pente.

Nous avions marché ainsi un demi-mille environ, et nous approchions du bord du plateau, lorsque l'homme le plus éloigné à notre gauche poussa des cris de terreur.

Ses appels se répétant, les autres se mirent à courir vers lui.

— Il ne peut pas avoir trouvé le trésor, dit le vieux Morgan, qui venait de la droite, puisque c'est là-haut.

En effet, comme nous pûmes le constater en arrivant à notre tour sur les lieux, il s'agissait de tout autre chose.

Au pied d'un pin assez grand, enveloppé par des plantes vertes grimpantes, qui avaient même soulevé une partie des plus petit os, un squelette humain gisait là, avec quelques lambeaux de vêtements.

Je crois qu'un frisson glaça chacun de nous.

— C'était un marin, dit Georges Merry, qui, plus hardi que les autres, s'était approché, et examinait les débris de vêtements, du moins, ceci est du bon drap de marine.

— Oui, oui, dit Silver, c'est probable, vous n'espériez pas trouver ici un évêque, je suppose. Mais quelle est cette façon d'être étendu pour un squelette? Ce n'est pas naturel.

Effectivement, en regardant de plus près, il semblait impossible d'imaginer que le corps fût dans une position normale. A part quelque désordre, causé sans doute par les oiseaux qui s'en étaient nourris; et par la verdure qui avait graduellement enseveli ses restes, l'homme gisait là parfaitement droit, ses pieds pointant

dans une direction; ses mains allongées au-dessus de sa tête comme celles d'un plongeur, pointant droit dans la direction opposée.

— J'ai une idée dans mon vieux crâne, remarqua Silver... Voici la boussole, et là-bas la pointe de l'Ile du Squelette, qui apparaît comme une dent. Prenez la direction, voulez-vous, d'après l'alignement de ces ossements.

Ce qui fut fait.

Le corps pointait droit dans la direction de l'île, et la boussole indiquait bien E. S. E. quart N.

— Je m'en doutais, s'écria le cuisinier. Ceci est un indicateur. Là tout droit se trouvent notre bonne étoile et ces joyeux dollars. Mais, tonnerre, cela me donne le frisson de penser à Flint. C'est là un de ses tours, il n'y a pas d'erreur. Il était seul ici avec les six; il les a tués tous, l'un après l'autre; il a traîné celui-là jusqu'ici et il l'a placé en guise de boussole, tonnerre! Le squelette est long, et le type avait les cheveux roux. Oui, ce devait être Allardyce. Tu te souviens d'Allardyce, Tom Morgan?

— Oui, oui, répondit Morgan. Je me le rappelle. Il me devait même de l'argent, et il a emporté mon couteau en débarquant.

— En parlant de couteau, dit un autre, pourquoi ne trouve-t-on pas le sien auprès de lui? Flint n'était pas homme à vider les poches d'un mutin et je pense que les corbeaux le lui auraient laissé.

— Sacré tonnerre, mais c'est vrai! s'écria Silver.

— On n'a rien laissé ici, dit Morgan, en continuant à fouiller autour du squelette, pas un penny ni une blague à tabac. Cela ne me paraît pas naturel.

— Non, sûrement, approuva Silver, ni naturel, ni

délicat, mille tonnerres! Camarades, mais si Flint était de ce monde, nous serions en mauvaise posture, vous et moi. Six, ils étaient et six nous sommes, et voilà où ils en sont maintenant.

— Je l'ai vu mort, de mes yeux vu, dit Morgan. Billy m'a conduit près de lui. Il était étendu, avec des yeux tout ronds.

— Mort, oui, bien sûr, qu'il est mort et bien mort, dit l'homme à la tête bandée, mais si jamais un esprit revenait ce serait celui de Flint. Bon sang, il a eu une bien vilaine mort, Flint.

— Oui, c'est bien vrai, remarqua un autre; tantôt il criait pour avoir du rhum, et tantôt il chantait : « Quinze hommes »; c'était sa seule chanson, camarades, et à vous dire vrai, je n'ai jamais beaucoup aimé l'entendre chanter depuis. Il faisait très chaud, le vent soufflait, et cette vieille chanson résonnait encore à mes oreilles que la mort avait déjà mis le grappin sur l'homme.

— Allons, allons, dit Silver, la barbe! Il est mort, et il ne marche pas, que je sache; du moins, il ne marchera pas en plein jour, vous pouvez être tranquilles là-dessus. Allons plus loin chercher les doublons!

Nous repartîmes, bien sûr, mais malgré le soleil brûlant et la grande clarté du jour, les pirates ne se séparèrent plus pour courir en criant à travers le bois; ils se tinrent côte à côte se parlant à voix basse. La terreur du corsaire mort s'était emparée de leur esprit.

V

LA RECHERCHE DU TRÉSOR
LA VOIX DANS LES ARBRES

Sous l'influence déprimante de cette crainte, et pour laisser reposer Silver et l'homme malade, toute la bande s'assit dès que le haut de la pente fut atteint.

Le plateau étant un peu incliné vers l'ouest, l'endroit où nous étions arrêtés dominait une vaste étendue de chaque côté.

Devant nous, par-dessus les cimes des arbres, nous apercevions le cap des Bois frangé de vagues.

Derrière, nous avions non seulement une vue sur le mouillage et l'Ile du Squelette, mais nous pouvions découvrir, claire au delà de la bande de terre et des terrains bas à l'est, une grande étendue de mer.

Juste au-dessus de nous s'élevait la Longue-Vue, parsemée de pins isolés, ou tachée de sombres crevasses.

On n'entendait pas d'autre bruit que celui des vagues lointaines, montant de partout à la ronde, et le bruissement d'insectes innombrables dans les broussailles.

Pas un homme, pas une voile sur la mer, l'immensité même de la vue augmentait la sensation de solitude.

Silver, en s'asseyant, s'orienta avec la boussole.

— Il y a trois grands arbres, dit-il, à peu près dans l'alignement de l'Ile du Squelette. Le contrefort de la Longue-Vue, je suis sûr, doit être ce sommet plus bas là-bas. Ce n'est plus qu'un jeu de trouver le magot à présent. J'ai presque envie de dîner d'abord.

— Je n'ai pas faim, grogna Morgan. La pensée de Flint, je crois bien, a dû m'enlever l'appétit.

— Ah! eh bien, mon garçon, tu as de la chance qu'il soit mort.

— Il était laid comme un diable, s'écria un troisième pirate en frissonnant, et puis cette figure toute bleue!...

— C'est le rhum qui l'avait rendu ainsi, ajouta Merry. Bleu! je crois bien qu'il était bleu. C'est le mot.

Depuis qu'ils avaient trouvé le squelette et qu'ils suivaient le cours de cette pensée, ils avaient parlé de plus en plus bas; ils s'étaient mis presque à murmurer maintenant, de sorte que le bruit de leurs voix troublait à peine le silence du bois.

Soudain, du milieu des arbres, en face de nous, une voix frêle, aiguë et tremblante attaqua l'air et les paroles bien connus :

« Quinze hommes sur le coffre du mort
Yo, ho, ho! et une bouteille de rhum! »

Je n'ai jamais vu hommes aussi effrayés que nos pirates. Toute couleur disparut de leurs six visages comme par enchantement, les uns bondirent sur leurs

pieds, d'autres se cramponnèrent à leur voisin, Morgan rampait sur le sol.

— C'est Flint, bon Dieu! s'écria Merry.

Le chant avait cessé aussi brusquement qu'il avait commencé, interrompu, eût-on dit, au milieu d'une note, comme si quelqu'un avait posé la main sur la bouche du chanteur.

Venant ainsi de loin dans l'atmosphère claire et ensoleillée à travers les cimes vertes des arbres, la voix m'avait paru retentir allègre et douce, et l'effet produit sur mes compagnons en était d'autant plus étrange.

— Allons, dit Silver, dont les lèvres couleur de cendres avaient peine à remuer. En voilà assez. Ouvrez l'œil et le bon! ça commence mal; je ne reconnais plus la voix, mais c'est quelqu'un en chair et en os, vous pouvez m'en croire.

Il reprenait courage tout en parlant, en même temps qu'un peu de couleur sur son visage.

Déjà les autres commençaient à prêter l'oreille à cet encouragement et revenaient un peu à eux, lorsque la même voix retentit de nouveau, non en chantant cette fois, mais comme un appel faible et lointain, encore répété en frêle écho dans les crevasses de la Longue-Vue.

— Darby Mac Graw! gémissait la voix; gémir est le seul mot pouvant définir ce qu'on entendait : Darby Mac Graw! Darby Mac Graw! et ainsi de suite un grand nombre de fois, puis s'élevant un peu plus haut, avec un juron que je ne répète pas : « Va chercher le rhum, Darby! »

Les pirates demeurèrent cloués au sol, les yeux hors de la tête. Longtemps après que la voix se fut tue, ils regardaient encore fixement devant eux, muets d'horreur.

— Il n'y a plus de doute, balbutia l'un d'eux. Partons!

— Ce furent ses dernières paroles, dit Morgan d'une voix sourde, ses dernières paroles sur terre.

Dick avait sorti sa Bible et il priait avec volubilité.

Il avait été bien élevé, ce Dick, avant d'aller sur mer et de tomber parmi de mauvais compagnons.

Cependant, Silver ne s'avouait pas vaincu. Je l'entendais claquer des dents, mais il ne voulait pas céder.

— Personne sur cette île n'a jamais entendu parler de Darby, murmura-t-il, personne sauf nous qui sommes ici.

Puis, faisant un grand effort :

— Camarades, s'écria-t-il. Je suis ici pour chercher ce butin et je ne serai vaincu ni par homme ni par diable. Je n'ai jamais eu peur de Flint vivant et, mille tonnerres, je l'affronterais également mort. Il y a sept cent mille livres enfouies à moins d'un quart de mille d'ici.

» Un gentilhomme de fortune a-t-il jamais tourné le dos à tant de dollars, pour un vieil ivrogne de marin avec une gueule bleue, et mort par-dessus le marché ? »

Mais nulle trace de courage renaissant n'apparaissait chez ses compagnons.

Au contraire, leur terreur parut plutôt s'accroître par l'irrévérence de ces propos.

— Taisez-vous, John, dit Harry. Ne parlez pas ainsi d'un esprit.

Les autres étaient tous trop terrifiés pour répondre.

Ils se seraient enfuis séparément s'ils l'avaient osé, mais la peur les rapprochait et les tenait autour de John, comme si son audace les rassurait. Lui, de son côté, avait assez bien surmonté sa faiblesse passagère.

— Un esprit ? Eh bien, c'est possible, dit-il. Mais alors, il y a une chose que je ne comprends pas bien. Il y a eu un écho. Or, personne n'a jamais vu un esprit avoir une ombre, eh bien, alors, qu'est-ce qu'il ferait d'un écho ? Je voudrais le savoir. Ce n'est pas naturel, sûrement !

Cet argument me sembla assez faible, mais on ne peut prévoir ce qui affectera les superstitieux et, à ma grande surprise, Georges Merry fut grandement soulagé.

— C'est juste, dit-il. Tu as la tête sur les épaules, John, pas d'erreur. Secouons-nous, camarades. Nous sommes tous sur une fausse piste, je crois. Et, en y pensant, cela ressemblait à la voix de Flint, si vous voulez, mais pas tout à fait aussi claire, après tout. C'était plutôt comme la voix de quelqu'un d'autre. C'était plutôt...

— Mille tonnerres ! celle de Ben Gunn, rugit Silver.

— Oui, c'est bien cela, s'écria Morgan, se remettant vivement sur ses genoux. C'était la voix de Ben Gunn !

— Cela ne change pas grand'chose, n'est-ce pas ? demanda Dick. Ben Gunn n'est pas ici en personne, pas plus que Flint.

Mais les plus vieux matelots accueillirent cette remarque avec mépris.

— Enfin, personne n'a peur de Ben Gunn, s'écria Merry, mort ou vivant, personne n'a peur de lui.

Je n'en revenais pas de voir à quel point leur ardeur était revenue en même temps que le sang à leurs visages.

Bientôt ils se remirent à causer, s'interrompant par intervalles pour écouter.

Peu de temps après, n'entendant plus rien, ils remirent leurs outils sur leurs épaules et repartirent.

Merry marchait devant avec la boussole de Silver, pour les maintenir dans l'alignement de l'Ile du Squelette.

Il avait dit vrai, mort ou vivant, personne ne se souciait de Ben Gunn.

Dick seul tenait toujours sa Bible et jetait autour de lui des regards effrayés, mais il ne rencontrait nulle sympathie, et Silver même se moquait de ses précautions.

— Je te l'ai dit, disait-il, je te l'ai dit que tu avais gâté ta Bible. Si elle ne vaut plus rien pour prêter serment, crois-tu qu'un esprit en donnerait beaucoup ?... Pas ça... non !... Pas ça !

Et il faisait claquer ses gros doigts, s'arrêtant un moment sur sa béquille.

Mais tout encouragement devenait inutile pour Dick.

En effet, il fut bientôt évident pour moi que ce garçon ne pouvait plus tenir debout.

Activée par la chaleur, l'épuisement et le choc de l'alerte, la fièvre annoncée par le docteur Livesey montait avec une rapidité visible.

Notre marche était devenue plus aisée ici, sur le sommet.

Nous descendions un peu, car, ainsi que je l'ai dit, le plateau s'inclinait vers l'ouest.

Les pins, grands et petits, étaient plus clairsemés, et même, entre les groupes de muscadiers et d'azalées, de grands espaces découverts baignaient dans le soleil brûlant.

En marchant, comme nous le faisions, un peu vers

le nord-ouest en diagonale, nous approchions d'une part toujours plus près des pentes de la Longue-Vue, et, d'autre part, nous apercevions davantage de cette baie occidentale où je m'étais caché en tremblant dans mon coracle.

Le premier des grands arbres fut atteint, et, par l'orientation, nous pûmes constater que ce n'était pas celui que nous cherchions.

Il en fut de même du second.

Le troisième s'élevait à près de deux cents pieds plus haut qu'un groupe de taillis; ce géant végétal avait un fût rouge, aussi épais qu'une maisonnette. et projetait une ombre dans laquelle une compagnie aurait pu manœuvrer.

Il était visible du large et aurait pu être indiqué comme point de repère sur une carte.

Mais ce n'était pas sa taille qui impressionnait maintenant mes compagnons, c'était la pensée que sept cent mille livres en or étaient enterrées quelque part sous cette ombre étendue.

L'idée de l'argent, tandis qu'ils en approchaient, absorbait leurs terreurs précédentes.

Leurs yeux étincelaient.

Leurs pieds devenaient plus alertes et plus légers.

Toute leur âme était engagée dans cette fortune, à cette existence entière d'extravagance et de plaisirs qui attendait là chacun d'eux.

Silver clopinait, en grommelant sur sa béquille, il jurait comme un fou.

Quand les mouches se jetaient sur sa peau chaude et luisante, il tirait furieusement sur la corde qui me retenait à lui et de temps en temps il tournait les yeux vers moi avec un regard farouche.

Il ne prenait pas la peine de cacher ses pensées, et je pouvais les lire comme dans un livre.

A proximité immédiate de l'or, tout le reste était oublié.

Sa promesse et l'avertissement du docteur étaient déjà choses passées, et je ne pouvais douter qu'il espérait se saisir du trésor, retrouver l'*Hispaniola* et réembarquer à la faveur de la nuit, couper la gorge de chaque honnête individu dans l'île et prendre le large, selon sa première intention, chargé de crimes et de richesses.

Tout secoué par ces inquiétudes, il m'était difficile de suivre le pas rapide des chercheurs de trésor.

Plusieurs fois je trébuchai et Silver tira alors rudement sur la corde, en me lançant des regards meurtriers.

Dick, qui était resté en arrière et maintenant fermait la marche, se débitait à lui-même des prières et des malédictions, tandis que sa fièvre continuait à monter.

Cela ajoutait encore à mon infortune et, pour couronner le tout, j'étais hanté par la pensée de la tragédie qui s'était jouée autrefois sur ce plateau, lorsque ce corsaire impie, au visage bleu, celui qui était mort à Savannah en chantant et en réclamant à boire, avait, de sa propre main, tué six de ses complices.

Ce bosquet, maintenant si paisible, avait dû alors se remplir de cris, pensai-je, et rien qu'en y songeant je croyais les entendre retentir encore.

Nous étions arrivés à la lisière du taillis.

— Hurrah, camarades, tous ensemble! cria Merry.

Et les premiers se mirent à bondir.

Soudain, à moins de dix mètres plus loin, nous les vîmes s'arrêter.

Un cri sourd s'éleva.

Silver redoubla de vitesse, creusant le sol avec sa béquille comme un possédé, et l'instant d'après lui et moi restâmes cloués sur place.

Devant nous était une grande excavation, pas très récente, car les côtés s'étaient écroulés et l'herbe avait poussé dans le fond. On y voyait le manche d'une pioche cassé en deux et les planches de plusieurs caisses d'emballage éparpillées sur le sol. Sur une de ces planches je lus, marqué avec un fer chaud, le mot *Walrus*, le nom du bateau de Flint.

Aucun doute n'était possible. La cachette avait été découverte et pillée, les sept cent mille livres avaient disparu!

VI

LA CHUTE D'UN CHEF

Il n'y eut jamais dans ce monde pareil écroulement.

Chacun des six hommes était resté comme pétrifié. Mais chez Silver, l'émotion se dissipa presque instantanément.

Chacune de ses pensées se précipitait de toutes ses forces, comme un cheval à la course, vers cet argent.

En une seconde, tout s'écroulait, mais il ne perdait pas la tête, retrouvait son calme et transforma son plan avant que les autres aient eu le temps de se remettre de leur désappointement.

— Jim, murmura-t-il, prends ça et tiens-toi sur tes gardes.

Et il me passa un pistolet à deux coups. En même temps, il avançait un peu vers le nord, et, en quelques pas, il eut mis la fosse entre nous deux et les cinq autres.

Puis, il me regarda et me fit un signe de tête qui semblait dire : « Attention, nous sommes dans le pétrin ».

Cela ne faisait aucun doute à mon avis.

Ses regards étaient maintenant tout à fait bienveillants et je me sentis si révolté de ses volte-face que je ne pus m'empêcher de murmurer :

— Vous avez donc encore changé de camp ?

Il n'eut pas le temps de me répondre.

Les pirates, avec des jurons et des cris, se mirent à sauter l'un après l'autre dans la fosse et à creuser la terre avec leurs doigts, tout en jetant les planches de côté.

Morgan trouva une pièce d'or.

Il la tint en l'air, dans une véritable trombe de jurons.

C'était une pièce de deux guinées, et elle passa de main en main pendant quelques secondes.

— Deux guinées! rugit Morgan en brandissant la pièce vers Silver. Ce sont là tes sept cent mille livres, n'est-ce pas ? Tu es l'homme à savoir faire des affaires, non ? Tu es le type qui ne fait jamais de gaffe, dis, tête de bois!

— Creusez toujours les amis, dit Silver, avec la plus grande insolence, vous trouveriez des cacahuètes, que cela ne m'étonnerait pas!

— Des cacahuètes! répéta Merry en criant : Camarades, vous l'entendez. Je vous le dis, cet homme-là savait tout. Regardez-le, vous verrez que c'est écrit sur sa figure.

— Ah! Merry, répondit Silver, te voici encore aspirant capitaine. Pour sûr, tu es un garçon ambitieux.

Mais cette fois chacun était entièrement du côté de Merry.

Ils commencèrent à sortir de la fosse en lançant des regards furibonds.

Je remarquai une chose, qui paraissait de bon augure pour nous, c'est qu'ils sortaient tous du côté opposé à Silver.

Nous restions donc là, deux d'un côté, cinq de l'autre, le trou entre nous, personne ne se décidant à porter le premier coup.

Silver ne bougea point.

Il les observait, très droit sur sa béquille, semblant plus calme que jamais.

Il était brave, à n'en pas douter.

Enfin, Merry parut juger utile de dire quelque chose.

— Camarades, dit-il, ils sont là deux seulement; l'un est le vieil estropié qui nous a amenés ici et qui s'est joué de nous, l'autre est le galopin auquel je veux tordre le cou. Ainsi donc, camarades...

Il éleva son arme en criant et s'apprêtant à faire feu. Mais, en même temps, pan! pan! pan! trois coups de mousquet partirent du fourré. Merry tomba la tête la première dans l'excavation. L'homme au bandage tournoya sur lui-même, comme une toupie, et tomba de tout son long sur le côté... y resta, se tordant dans une dernière convulsion. Les trois autres firent volte-face et déguerpirent à toute vitesse.

En un clin d'œil, Long John eut déchargé les deux coups de son pistolet sur Merry qui se débattait, et comme l'homme tournait vers lui ses yeux révulsés :

— Georges, dit-il, il me semble que je t'ai réglé ton compte.

Au même instant, le docteur, Gray et Ben Gunn surgissant des muscadiers, s'approchèrent de nous, armés de leurs mousquets fumants.

— En avant! cria le docteur. Pas gymnastique, mes enfants. Il faut arriver avant eux aux canots.

Et nous partîmes d'un pas rapide, enfonçant par instants dans les broussailles jusqu'à la poitrine.

Silver désirait nous suivre à la même allure.

L'effort accompli par cet homme, sautant sur sa béquille au point que les muscles de sa poitrine semblaient prêts à éclater, fut un effort dont un homme plus valide n'aurait pas été capable.

C'est aussi l'avis du docteur.

Malgré cela, Silver était déjà à trente mètres derrière nous et sur le point de défaillir lorsque nous atteignîmes le bord de la déclivité.

— Docteur, cria-t-il, regardez, nous avons le temps.

En effet, nous avions le temps. Sur une partie plus dégagée du plateau, nous pûmes voir les trois survivants courant encore dans la même direction que précédemment, droit vers le mont du Mât d'Artimon.

Nous étions déjà entre eux et les canots, ce qui nous permit de nous asseoir tous quatre pour souffler, tandis que John Silver, s'épongeant le visage, s'en venait plus lentement vers nous.

— Merci beaucoup, docteur, dit-il. Vous êtes arrivé juste à temps, il me semble, pour moi et pour Hawkins... Te voilà donc, Ben Gunn, ajouta-t-il. Eh bien, tu es bien aimable, il n'y a rien à dire.

— Oui, c'est moi Ben Gunn, répondit le marron, qui se tortillait comme une anguille d'un air embarrassé. Il ajouta après une longue pause : Comment ça va, monsieur Silver? Pas mal, je vous remercie, n'est-ce pas?

— Ben, Ben, murmura Silver, comme tu m'as mystifié!

Le docteur renvoya Gray chercher l'une des pioches abandonnées dans leur fuite par les mutins, puis, tandis que nous descendions tranquillement la colline, nous dirigeant vers l'endroit où les canots attendaient, il raconta en peu de mots ce qui s'était passé.

Ce fut une histoire qui intéressa prodigieusement Silver; et Ben Gunn, le marron à l'air à demi idiot, en était le héros du commencement à la fin.

Ben, dans ses longues promenades solitaires à travers l'île, avait trouvé le squelette.

C'était lui qui l'avait dévalisé.

Il avait trouvé le trésor, l'avait déterré (c'était le manche de sa pioche qui gisait brisé dans l'excavation), il l'avait emporté sur son dos, en de nombreux voyages fatigants, depuis le pied du grand pin jusqu'à une caverne qu'il habitait sur la colline aux deux sommets dans la pointe nord-est de l'île. Il le tenait là en réserve, en toute sécurité depuis deux mois avant l'arrivée de l'*Hispaniola*. Le docteur lui avait arraché ce secret, l'après-midi de l'attaque et lorsque, le lendemain matin, il avait vu le mouillage déserté, il était allé trouver Silver et lui avait remis la carte devenue inutile. Il lui avait donné les provisions, car la caverne de Ben Gunn était abondamment pourvue de viande de chèvre salée que lui-même avait préparée. Il lui avait cédé tout ce qu'il voulait afin de pouvoir quitter librement la palanque et aller sans danger se fixer sur la colline à double pointe pour y être à l'abri de la malaria et veiller au trésor.

— Quant à vous, Jim, dit-il, ce fut bien malgré moi, mais j'ai agi de mon mieux pour ceux qui étaient restés fidèles à leur devoir, et si vous n'étiez pas du nombre, à qui la faute ?

Ce matin-là, songeant que j'allais être témoin de l'horrible déception qu'il avait ménagée aux mutins, il avait couru jusqu'à la caverne, et, laissant le squire pour veiller sur le capitaine, il avait emmené Gray et le marron, puis était parti, coupant l'île en diagonale, afin de s'embusquer tout près du grand pin.

Bientôt, pourtant, il s'aperçut que notre groupe avait de l'avance sur lui, et Ben Gunn, qui avait les pieds agiles, avait été expédié en avant pour faire ce qu'il pourrait tout seul. C'est alors qu'il avait pensé à agir sur l'esprit superstitieux de ses anciens camarades, et il réussit si bien que Gray et le docteur eurent le temps de s'embusquer avant l'arrivée des chercheurs de trésor.

— Ah! dit Silver, j'ai eu la chance d'avoir Hawkins à mon côté. Auriez-vous laissé tailler le vieux John en pièces sans lui accorder une pensée, docteur?

— Pas une pensée! répondit le docteur Livesey gaîment.

Entre temps, nous avions atteint les canots; le docteur, avec la pioche, en démolit un, puis nous montâmes tous à bord de l'autre, et partîmes en direction de la Baie du Nord.

C'était une traversée de huit à neuf milles.

Silver, bien que déjà presque mort de fatigue, fut placé à une rame, comme nous tous, du reste, et aussitôt nous cinglâmes rapidement sur une mer tranquille.

Bientôt nous eûmes franchi les détroits et doublé la pointe sud-est de l'île, autour de laquelle, quatre jours plus tôt, nous avions remorqué l'*Hispaniola*.

Comme nous dépassions la colline à double pointe, nous pûmes voir l'entrée noire de la caverne de Ben Gunn, et un homme debout à proximité appuyé sur

un mousquet. C'était le squire; nous agitâmes un mouchoir en poussant trois hourrahs, auxquels Silver mêla sa voix avec autant d'ardeur que les autres.

Trois milles plus loin, à l'intérieur de l'embouchure de la Baie du Nord, que vîmes-nous ? L'*Hispaniola* qui voguait à l'aventure.

La dernière marée l'avait remise à flot.

S'il y avait eu un fort vent, un puissant courant, comme dans l'ancrage sud, nous ne l'aurions jamais revue ou du moins nous l'aurions retrouvée échouée sans espoir.

Enfin, les dommages se résumaient à la perte de la grand'voile.

Une nouvelle ancre fut préparée et mouillée par une brasse et demie d'eau.

Nous reprîmes les rames en direction de la crique au Rhum, point le plus proche de la caverne au trésor de Ben Gunn, puis Gray seul repartit avec le canot jusqu'à l'*Hispaniola*, où il devait passer une nuit de garde.

Une pente douce s'élevait de la rive jusqu'à l'entrée de la grotte, au haut de laquelle le squire nous attendait.

Il fut cordial et bon à mon égard et ne dit rien de mon escapade : ni reproches ni louanges.

Au salut poli de Silver, il s'échauffa quelque peu.

— John Silver, dit-il, vous êtes un fieffé coquin et un imposteur, un monstrueux imposteur, monsieur. On m'a dit que je ne devais pas vous faire condamner, eh bien, je ne le ferai pas. Mais les cadavres, monsieur, pèsent à votre cou comme autant de meules meunières.

— Je vous remercie beaucoup, monsieur, répondit Long John en saluant de nouveau.

— Je vous conseille, s'écria le squire, de me remercier d'avoir si grossièrement manqué à mon devoir! Retirez-vous!

Là-dessus, nous entrâmes tous dans la caverne.

Large et spacieuse, elle avait en son centre une petite source et une mare d'eau claire où se miraient les fougères. Le sol était de sable. Devant un grand feu gisait le capitaine Smollett, et dans un coin reculé, éclairé de temps en temps faiblement par la flamme, j'aperçus de grands tas de pièces de monnaie et des piles d'or en barres.

C'était là le trésor de Flint que nous étions venus chercher si loin et qui avait déjà coûté la vie à dix-sept hommes de l'*Hispaniola*.

Combien d'autres s'étaient-ils sacrifiés pour l'amasser, combien de sang et de chagrins, combien de beaux bateaux coulés, combien d'hommes braves allant de l'avant à l'aveuglette, combien de coups de canon, combien de hontes, de mensonges et de cruautés : nul n'aurait pu le dire. Pourtant ils étaient encore trois sur cette île : Silver, le vieux Morgan, et Ben Gunn, qui avaient chacun pris leur part de ces crimes, comme ils avaient espéré avoir leur part de la récompense.

— Entrez, Jim, dit le capitaine. Vous êtes un brave garçon, dans votre genre, Jim, mais je ne crois pas que nous reprenions jamais la mer ensemble. Vous êtes trop malin pour moi. Est-ce vous, John Silver ? Qu'est-ce qui vous amène ici, vous ?

— Je rentre dans le devoir, répondit Silver.

— Oh! s'exclama le capitaine.

Et il n'en dit pas davantage.

Quel souper je fis ce soir-là! entouré de tous mes

amis, et quel repas ce fut, avec la chèvre salée de Ben Gunn, quelques suppléments et une bouteille de vieux vin retrouvée sur l'*Hispaniola*!

Jamais, je suis sûr, assemblée ne fut plus gaie ni plus heureuse.

Et Silver était là, assis à l'écart, presque en dehors de la lumière du foyer, mais mangeant de bon appétit, prompt à s'élancer dès qu'on désirait quelque chose, joignant même discrètement ses rires aux nôtres, le même matelot doux, poli et obséquieux que nous avions connu durant notre traversée.

VII

CHAPITRE FINAL

Le lendemain matin nous nous mîmes au travail de bonne heure, car le transport de toute cette masse d'or — près d'un mille par terre, puis trois milles par mer, jusqu'à l'*Hispaniola* — était une tâche énorme pour un si petit nombre d'ouvriers.

Les trois mutins qui couraient encore en liberté dans l'île ne nous inquiétaient guère.

Une simple sentinelle, postée sur la hauteur, suffisait à nous garantir contre toute attaque soudaine et de plus nous pensions qu'ils avaient eu leur compte de combats.

Le travail fut donc mené activement.

Gray et Ben Gunn faisaient la navette avec le canot, tandis que les autres, pendant ce temps, empilaient le trésor sur le rivage.

Deux lingots, suspendus au bout d'une corde, constituaient une bonne charge pour un homme robuste, et, en plus, elle l'obligeait à marcher lentement.

Pour ma part, étant peu apte à porter des fardeaux,

je fus occupé toute la journée dans la cave, à entasser l'argent monnayé dans des sacs à pain.

C'était une étrange collection, semblable à celle de Billy Bones pour la diversité des pièces, mais tellement plus considérable et plus variée que je crois n'avoir jamais eu autant de plaisir qu'en les classant : anglaises, françaises, espagnoles, portugaises, georges, louis, doublons et doubles guinées, moïdores et sequins, les effigies de tous les rois d'Europe depuis les cent dernières années, étranges pièces orientales représentant quelque chose qui ressemblait à des touffes de ficelle ou à des fragments de toiles d'araignée, pièces rondes et pièces percées en carré au centre, comme pour être portées en collier; presque toutes les variétés de monnaies du monde avaient dû, je crois, trouver place dans cette collection, et quant à leur nombre, je suis sûr que c'était celui des feuilles d'automne; j'avais mal dans le dos et aux doigts à force de me baisser et de les trier.

Ce travail dura plusieurs jours.

Chaque soir une fortune se trouvait empilée à bord, mais une autre attendait pour le lendemain, et pendant tout ce temps aucun signe de vie ne vint des mutins.

Enfin, au troisième soir, je crois, nous nous promenions, le docteur et moi, sur la pente de la colline du côté où l'on domine les terres basses de l'île, lorsque, des ténèbres épaisses d'en bas, le vent nous apporta un son ressemblant à un cri ou à un chant. Une bribe en parvint à nos oreilles, et tout retomba dans le silence.

— Que le ciel leur pardonne, dit le docteur. Ce sont les mutins!

— Tous ivres, monsieur, fit la voix de Silver derrière nous.

Silver, je dois le dire, jouissait d'une entière liberté, et en dépit de rebuffades quotidiennes, il semblait se considérer une fois de plus comme un subordonné privilégié et amical.

Il était étonnant de voir comment il supportait facilement notre manque d'égards, et avec quelle inlassable politesse il continuait à essayer de se concilier la faveur de chacun. Pourtant, je pense, personne ne le traitait mieux qu'un chien, sauf peut-être Ben Gunn, qui avait toujours une peur terrible de son ancien quartier-maître, ou moi, qui lui devais réellement une certaine reconnaissance, tout en ayant, je suppose, des raisons pour avoir une plus mauvaise opinion de lui que n'importe qui, puisque, sur le plateau, je l'avais vu méditer une nouvelle trahison. Aussi ce fut d'assez mauvaise grâce que le docteur lui répondit :

— Ils sont ivres, ou ils délirent, dit-il.

— Vous avez raison, répondit Silver, mais c'est à peu près pareil, entre nous.

— Je suppose que vous ne me demandez pas de vous considérer comme un être humain, répondit le docteur, avec un ricanement, et mes sentiments vous surprendront peut-être, maître Silver, mais si j'étais sûr qu'ils délirent, car je suis moralement certain que l'un d'entre eux au moins est atteint de la fièvre, je quitterais ce camp, et à n'importe quel risque pour ma propre carcasse, j'irais leur porter mes soins.

— Je vous demande pardon, monsieur, vous auriez grand tort, dit Silver. Vous y laisseriez votre précieuse vie, vous pouvez m'en croire : je suis de votre côté maintenant, corps et âme, et je ne tiens pas à voir

notre groupe affaibli, sans parler de vous, car je sais ce que je vous dois. Mais ces hommes, là-bas, sont incapables de tenir parole... non, en supposant même qu'ils le voudraient, et bien plus, ils ne croiraient pas que vous pourriez tenir la vôtre.

— Evidemment, dit le docteur, vous, vous êtes homme de parole, nous en savons quelque chose.

Ce fut, je crois, la dernière fois que nous entendîmes parler des trois pirates. Une fois seulement un coup de feu fut tiré dans le lointain; nous supposâmes qu'ils chassaient. On tint conseil, et il fut décidé que nous devions les abandonner sur l'île, je dois le dire, à la grande joie de Ben Gunn, et avec la vive approbation de Gray. Nous laissâmes une bonne quantité de poudre et de balles, de la viande salée, quelques médicaments, et quelques autres choses nécessaires, des outils, des vêtements, une voile de rechange, une brasse ou deux de corde, et, sur les instances particulières du docteur, du tabac en abondance.

Ce furent là à peu près nos dernières occupations sur l'île.

Auparavant, nous avions fini d'emmagasiner le trésor, nous avions embarqué assez d'eau et ce qui restait de viande de chèvre en cas de détresse; enfin, un beau matin, nous levâmes l'ancre, ce qui était à peu près tout ce que nous pouvions faire; nous sortîmes de la Baie du Nord, sous le pavillon même que le capitaine avait hissé et sous lequel il avait défendu la palanque.

Les trois bandits avaient dû nous observer de plus près que nous ne pensions.

Nous en eûmes bientôt la preuve. Car, en longeant la passe, nous dûmes voguer tout près de la pointe sud, et là nous les vîmes tous trois agenouillés sur une bande de sable, les bras levés dans une attitude suppliante.

Nous avions tous le cœur serré, je pense, de les laisser dans cette misérable situation, mais nous ne pouvions pas risquer une nouvelle mutinerie, et les ramener pour les livrer à la potence eût été un genre cruel de bonté.

Le docteur les héla et leur parla des provisions que nous avions laissées, leur indiquant l'endroit où ils pourraient les trouver. Mais ils continuaient à nous appeler par nos noms, et à nous supplier, pour l'amour de Dieu, d'avoir pitié, et de ne pas les abandonner à la mort en cet endroit.

Enfin, voyant que le bateau continuait sa course et qu'il s'éloignait rapidement, l'un d'eux, je ne sais lequel c'était, se dressa avec un cri rauque, épaula son mousquet et envoya une balle qui siffla au-dessus de la tête de Silver et transperça la grand'voile.

Après cela, nous nous mîmes à l'abri derrière les bastingages, et, quand je regardai de nouveau, ils avaient disparu de la bande de sable, et la bande de sable elle-même s'effaça à la vue dans la distance grandissante. C'en était du moins fini avec eux, et avant midi, à mon inexprimable joie, le plus haut rocher de l'île au Trésor disparaissait dans l'étendue bleue de la mer.

Nous étions si peu nombreux, que chacun à bord dut se mettre à l'œuvre. Le capitaine, couché sur un matelas à l'arrière, donnait ses ordres; car, malgré les progrès de sa guérison, il avait encore besoin de tranquillité.

Nous cinglâmes vers le port le plus proche de l'Amérique espagnole; nous ne pouvions en effet encourir les risques d'un voyage de retour sans d'autres marins; avant de l'atteindre, nous étions déjà tous exténués d'avoir dû lutter contre les vents contraires et une ou deux tempêtes.

Le soleil se couchait lorsque nous jetâmes l'ancre dans un très beau golfe, bien abrité, où nous fûmes aussitôt entourés par des barques pleines de nègres, d'Indiens, de Mexicains et de métis, qui vendaient des fruits ou des légumes, et offraient de plonger pour des pièces de monnaie. La vue de tant de visages épanouis (en particulier ceux des noirs), la saveur des fruits tropicaux, et surtout les lumières qui commençaient à briller dans la ville, formaient un contraste des plus agréables avec notre séjour sinistre et sanglant dans l'île; le docteur et le squire, m'emmenant avec eux, s'en allèrent à terre passer une partie de la soirée.

Ils y rencontrèrent le capitaine d'un cuirassé anglais, causèrent avec lui, allèrent visiter son bateau, et en un mot, passèrent le temps si agréablement, que le jour pointait lorsque nous regagnâmes l'*Hispaniola*.

Ben Gunn était seul sur le pont et dès que nous fûmes à bord, il se mit avec d'étranges contorsions à nous faire une confession.

Silver s'était enfui. Le marron l'avait aidé à fuir dans une barque du rivage quelques heures plus tôt.

et il nous assurait à présent qu'il n'avait agi ainsi que pour nous sauver la vie, qui eût été certainement en péril si l'homme à une seule jambe était resté à bord.

Mais ce n'était pas tout.

Le cuisinier n'était pas parti les mains vides. Il avait pu percer une cloison sans être vu et avait emporté un sac de monnaie valant peut-être trois ou quatre cents guinées, en vue de ses voyages ultérieurs.

Je crois que nous fûmes tous contents d'être quittes de lui à si bon compte.

Enfin, pour abréger, nous engageâmes quelques marins, nous fîmes un bon voyage de retour, et l'*Hispaniola* rentra à Bristol juste au moment où M. Blandly commençait à songer à équiper son navire de conserve.

De tous ceux qui étaient partis cinq hommes seulement revenaient avec elle.

Le rhum et le diable avaient emporté les autres. Nous étions toutefois encore en moins mauvaise posture que cet autre bateau de la chanson :

Mais un seul survivant de tout l'équipage
Qui avait pris la mer, au nombre de septante-cinq.

Nous eûmes tous notre large part du trésor, que nous employâmes sagement ou follement, suivant nos natures.

Le capitaine Smollett a maintenant cessé de naviguer.

Gray, non seulement épargna son argent, mais, devenu soudain ambitieux, se mit aussi à étudier son métier, et il est maintenant second et co-propriétaire d'un beau bateau complètement équipé.

Quant à Ben Gunn, il eut mille livres, qu'il gaspilla en trois semaines ou, pour être plus exact, en dix-neuf jours, et il se remit à mendier le vingtième.

Alors on lui donna une loge de portier, exactement ce qu'il avait le plus redouté quand il était sur l'île; il vit encore, grand favori des gamins du comté, quoique un peu en butte à leurs moqueries; il chante à l'église les dimanches et jours de fête.

De Silver nous n'avons plus entendu parler.

Ce formidable marin à une seule jambe a disparu de mon existence; mais je suis sûr qu'il a retrouvé sa vieille négresse, et peut-être vit-il heureux entre elle et Capitaine Flint.

Il faut l'espérer, car ses chances de bonheur dans un autre monde sont bien minces.

La barre d'argent et les armes sont toujours, je pense, là où Flint les enterra; en ce qui me concerne elles peuvent bien y rester.

Un attelage de bœufs ne réussirait pas à me traîner dans cette île maudite, et mes pires cauchemars sont ceux où j'entends le grondement des vagues sur ses côtes, et où, quand je me dresse en sursaut sur mon lit, la voix perçante de Capitaine Flint me corne aux oreilles :

— Pièces de huit! Pièces de huit!...

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE

Pages

Mon premier livre 3
A l'acheteur hésitant 17

LIVRE PREMIER

LE VIEUX BOUCANIER

I. *Le vieux boucanier de l'*Amiral-Benbow 21
II. *Chien Noir paraît et disparaît* 30
III. *La tache noire* 39
IV. *Le coffre de bord* 50
V. *La mort de l'aveugle* 58
VI. *Les papiers du capitaine* 66

LIVRE II

LE CUISINIER DU BORD

I. *Je vais à Bristol* 77
II. *A l'enseigne de la Longue-Vue* 85
III. *La poudre et les armes* 94
IV. *La traversée* 102
V. *Ce que j'entendis dans la barrique à pommes* 110
VI. *Conseil de guerre* 119

LIVRE III

MON AVENTURE A TERRE

Pages

I. *Comment commence mon aventure à terre* 129
II. *Le premier choc* 139
III. *L'homme de l'île* 147

LIVRE IV

LA PALANQUE

I. *Comment le bateau fut abandonné* 159
II. *Le dernier voyage du petit canot* 166
III. *Fin du premier jour de combat* 173
IV. *La garnison de la palanque* 180
V. *Silver en ambassade* 188
VI. *L'attaque* 196

LIVRE V

MON AVENTURE EN MER

I. *Comment commença mon aventure en mer* 209
II. *La marée descend* 218
III. *La croisière du coracle* 225
IV. *J'amène le « Jolly Roger »* 233
V. *Israël Hands* 240
VI. *« Pièces de huit ! »* 254

LIVRE VI

LE CAPITAINE SILVER

I. *Dans le camp de l'ennemi* 265
II. *Encore la tache noire* 276
III. *Sur parole* 285
IV. *La chasse au trésor. — L'indicateur de Flint* 294
V. *La recherche du trésor. — La voix dans les arbres* . . . 305
VI. *La chute d'un chef* 314
VII. *Chapitre final* 323

Achevé d'imprimer le vingt mars mil neuf cent quarante-quatre sur les presses des Imprimeries Populaires à Genève. La composition a été faite en caractères Baskerville, corps douze, et l'impression réalisée sur papier bouffant sans pâte de bois. La reliure est due aux soins de la maison Mayer et Soutter, à Lausanne. Le tirage de cette édition comprend huit mille trois cents exemplaires, numérotés de 1 à 8300. Trente exemplaires, numérotés de I à XXX, ont été tirés à part pour les animateurs de la Guilde du Livre.

Edition hors commerce réservée aux membres de la Guilde du Livre.

Volume N° 66

Exemplaire N° 7410

Zt 1098/66

R. L. STEVENSON

L'ILE AU TRÉSOR

Zt
1098
66